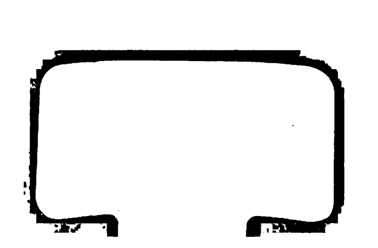




(Mallet)
GHC

~~4837~~

HISTOIRE

DE

DANNEMARC.

TOME PREMIER.

HISTOIRE
DE
DANNEMARC,

PAR Mr. P. H. MALLET,

Ci-devant Professeur Royal à Copenhague, Professeur honoraire de l'Académie de Genève, Membre de celles d'Upsal & de Lyon, de la Société des Antiquités de Cassel & Correspondant de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres de Paris.

TROISIÈME ÉDITION

Revue, corrigée & considérablement augmentée.

TOME PREMIER.



A GENEVE,

Chez BARDE, MANGET & Compagnie, Imprimeurs-Libraires.

Et à *PARIS*, chez BUISSON, Libraire, rue des Poitevins.

MDCCLXXXVII.

A SA MAJESTÉ

FRÉDERIC V,

ROI DE DANNEMARC

ET

DE NORVÈGE, &c. &c. &c.

SIRE,

Si j'ose présenter cet Ouvrage à V. M., ma confiance est uniquement fondée sur la nature du sujet que j'y traite.

L'histoire a toujours été favorablement accueillie par les Princes éclairés & vertueux. Ils aiment cette noble franchise, cette sage liberté qui règnent dans ses récits; ils y lisent avec plaisir ces éloges purs & désintéressés qu'elle donne aux grands hommes des âges précédens, & dont elle leur fera l'application à eux-mêmes, quand le temps l'ayant mise à l'abri de tout soupçon de crainte ou de flatterie, elle pourra les louer d'une manière véritablement digne d'eux.

Tel sera le jour, SIRE, où elle offrira, à l'imitation de l'Europe, des vertus qui font aujourd'hui les délices du Nord; où elle parlera d'un Prince qui, Maître d'un royaume dans l'âge toujours dangereux des passions, n'en connut d'autre que celle de le rendre florissant; qui satisfait de la gloire & des plaisirs qu'il trouvoit dans la prospérité de ses peuples, plaça la magnificence dans la libéralité, & la grandeur dans le nombre

de ses grâces ; qui ne laissa désirer aucun encouragement aux arts, aux talens, à l'industrie ; qui fut sensible à l'amitié, & sûr d'avoir des amis ; digne, en un mot, d'avoir place dans le petit nombre de ces hommes qui n'ont existé que pour le bonheur de leurs semblables.

Je suis avec un très-profond respect,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ

Le très-humble, très-soumis & très-obéissant Serviteur,

MALLET.

INTRODUCTION
A
L'HISTOIRE
DE
DANNEMARC,

Où l'on traite de la Religion, des Loix, des Mœurs & des Usages des anciens Danois.

PRÉFACE.

SI l'hiſtoire d'un Etat conſidérable a toujours une utilité propre & indépendante des circonſtances, il faut convenir qu'il y a des temps où elle ne peut manquer d'être mieux reçue que dans d'autres. C'eſt ce qui arrive ſurtout, lorſque la curioſité ſe réveille de toutes parts ſur ce qui concerne la nation dont elle retrace les diverſes deſtinées. En effet, un règne illuſtré par tout ce qui peut le rendre cher à un peuple, & glorieux aux yeux des ſages, ne ſauroit attirer les regards de tout le monde, ſans inſpirer en même temps le déſir de connoître les principaux événemens qui l'ont précédé.

Cette réflexion juſtifie aſſez le deſſein de publier une nouvelle Hiſtoire de Dannemarc, dans la langue de l'Europe la plus propre à répondre

à l'empreſſement des étrangers. Si je réuſſis dans ce deſſein, j'en ſerai d'autant plus flatté, que je croirai remplir à la fois les différentes vues de ma vocation, & donner une preuve de ma reconnoiſſance au peuple dont je ſuis devenu le concitoyen.

Je n'ai pas ignoré que pluſieurs perſonnes ont exécuté depuis longtemps, ſoit en tout, ſoit en partie, le projet que mon titre annonce, & je rendrai juſtice à leur induſtrie quand il ſera temps d'en parler. Mais le volume que je préſente aujourd'hui au public concernant une matière que ces auteurs n'ont point approfondie, il me ſuffit d'expoſer ici les raiſons que j'ai eues de ſuivre dès l'entrée une route différente de la leur.

Parcourir une multitude de faits éloignés, peu circonſtanciés, dont on ne ſauroit pénétrer les véritables cauſes; voir des peuples, des prin-

ces, des conquérans & des législateurs se succéder rapidement sur la scène, sans connoître leur façon de penser, leur caractère, l'esprit qui les animoit; c'est sans doute ne tenir que le squelette de l'histoire, c'est ne voir que des ombres muettes & errantes dans l'obscurité, au lieu de vivre & de converser avec des hommes. Dans cette persuasion je me suis toujours proposé de ne toucher au corps même de l'histoire de Dannemarc, qu'après avoir offert au lecteur un crayon des mœurs & du génie de ses premiers habitans : mais j'avois cru qu'à l'imitation de ceux qui m'ont précédé dans la même carrière, je renfermerois aisément tout ce qu'il y a de plus important à dire sur ce sujet dans un petit nombre de pages. Je ne me suis détrompé qu'en l'examinant avec une nouvelle attention; j'ai senti alors que trop de briéveté me feroit manquer entièrement mon but.

En effet l'Hiſtoire ne nous parle d'aucun peuple qui ait cauſé de plus grandes & de plus nombreuſes révolutions en Europe, que les Scandinaves, & dont les antiquités ſoient en même temps plus généralement ignorées. A la vérité, ſi leurs diverſes émigrations n'avoient été qu'un de ces torrens paſſagers, dont les traces & le ſouvenir même s'effacent bientôt, cette indifférence qu'on a témoignée pour ce qui les concernoit ſeroit aſſez juſtifiée par la barbarie qu'on leur a reprochée. Mais l'Europe a reçu d'eux une nouvelle forme. Tout a changé ſous ces nouveaux maîtres; les gouvernemens, les loix, les mœurs, l'eſprit général, enſorte que l'hiſtoire, & ſurtout celle des mœurs & des opinions doit remonter néceſſairement, & s'arrêter long-temps à une époque qui nous en découvre la principale ſource.

Mais je ne dois point m'en tenir

à cette ſimple aſſertion. Qu'on me permette de l'appuyer de quelques exemples, & pour cet effet parcourons un moment les principales viciſſitudes qu'a ſubies cette partie du monde durant la longue ſuite d'âges que ſon hiſtoire embraſſe, afin de voir quelle part les peuples du Nord ont eue à ces révolutions. Si nous remontons aux temps les plus reculés, nous verrons d'abord ſortir pas à pas des forêts de la Scythie une nation qui s'accroît & ſe partage ſans ceſſe en occupant les contrées incultes qu'elle trouve devant elle. Bientôt après, ce peuple, tel qu'un arbre plein de vigueur, a déjà étendu ſes longues branches ſur toute l'Europe, & répandu par-tout avec lui, depuis les bords de la Mer Noire juſqu'aux extrémités de l'Eſpagne, de la Sicile, & de la Grèce, une religion ſimple & militaire comme lui, une forme de gouvernement imaginée par le

bon ſens & la liberté, un eſprit inquiet, indompté, prêt à s'effaroucher au ſeul nom de joug & de contrainte, un courage féroce nourri par une vie ſauvage & vagabonde. Pendant que la douceur du climat amollit imperceptiblement la dureté de ceux qui ſe ſont établis dans le Midi, des colonies d'Egyptiens & de Phéniciens ſe mêlant avec eux ſur les côtes de la Grèce, & de-là ſe tranſportant à diverſes repriſes ſur celles d'Italie, achèvent de leur enſeigner à vivre dans le ſein des villes, à cultiver les lettres, à faire fleurir les arts & le commerce: elles confondent avec eux leurs opinions, leurs uſages & leur génie; des Etats s'y forment ſur de nouveaux plans. Rome cependant s'élève, & bientôt elle envahit tout. A meſure qu'elle s'aggrandit, elle oublie ſes anciennes mœurs, & fait perdre aux peuples qu'elle ſoumet le premier eſprit

qui les avoit animés; mais il demeure inaltérable dans les pays froids de l'Europe, & s'y maintient comme l'indépendance de leurs habitans. A peine quinze ou seize siècles y apportent-ils quelque changement. Il s'y renouvelle même sans cesse, parce que durant ce long intervalle de nouveaux essaims sortis de temps en temps de l'ancienne & inépuisable patrie, s'avancent sur les traces de leurs pères vers ces mêmes contrées du Nord, & suivis à leur tour par de nouvelles troupes, ils s'entrepoussent comme les flots de la mer. Incapable de contenir plus long-temps des habitans inquiets, avides de gloire & de pillage, le Nord rejette enfin sur les Romains le poids dont il est foulé; les barrières de l'Empire mal soutenues par un peuple que la prospérité a énervé, sont forcées de tous côtés par des torrens d'armées victorieuses. Alors on voit les vainqueurs

reporter au milieu des nations vaincues, c'eſt-à-dire, dans le ſein de la ſervitude & de la molleſſe, cet eſprit d'indépendance & d'égalité, cette hauteur d'ame, ce goût d'une vie ruſtique & militaire que les uns & les autres avoient puiſé dans la même ſource, mais dont les Romains conſervoient à peine de foibles reſtes. Des diſpoſitions & des principes ſi oppoſés ſe combattent long-temps avec des forces aſſez égales, mais ils s'uniſſent enfin, ſe fondent enſemble, & de leur mélange naiſſent ces mœurs & cet eſprit, qui gouvernent enſuite la plupart des Etats de l'Europe, & qui malgré les différences de climat, de Religion, & les accidens particuliers, y régnent encore d'une manière ſenſible, & y portent encore plus ou moins de traces de la première & commune origine.

Il eſt aiſé de voir par-là combien les nations du Nord ont eu d'in-

fluence sur les différentes destinées de l'Europe ; & si ses révolutions méritent d'être étudiées dans leurs causes, si le spectacle de ses institutions, de sa police, de ses usages, de ses mœurs, de ses loix, peut être un sujet de recherches utile & intéressant, il faut convenir que les antiquités du Nord, c'est-à-dire tout ce qui nous fait connoître les peuples qui l'habitoient anciennement, ne sont pas indignes d'occuper quelques momens un esprit raisonnable. Mais, afin de rendre la chose sensible par un exemple plus particulier, ne sait-on pas que c'est à ces peuples que les Etats les plus florissans & les plus célèbres doivent originairement ce qu'ils possèdent encore de liberté, ou dans leur constitution, ou du moins dans l'esprit de leur gouvernement ? Car quoique la forme du gouvernement Gothique ait été changée ou abolie presque partout, n'a-

vons-nous pas retenu, dans bien des choses, les opinions, les usages, les mœurs que ce genre de police a accoutumé de produire? Et n'est-ce point là en effet la principale cause de ce courage, de cette aversion pour la servitude, de cet empire de l'honneur qui caractérisent en général les nations Européennes, & de cette modération, de cette familiarité, de ces égards pour l'humanité qui distinguent si heureusement nos souverains d'avec les tyrans invisibles & superbes de l'Asie? L'immense étendue de l'Empire Romain avoit rendu sa constitution tellement despotique & militaire, plusieurs de ses princes s'étoient montrés si féroces, son sénat étoit devenu si rampant & si vil, que toute élévation dans les sentimens, toute noble vigueur sembloient pour jamais exilées des cœurs & des esprits, ensorte que si l'Europe entière avoit reçu le joug de Rôme, cor-

rompue comme elle, cette belle partie du monde réduite au ſort ignoble des autres, n'eut pû éviter de tomber dans cette eſpèce de barbarie la plus incurable de toutes, qui faiſant des hommes autant d'eſclaves, les dégrade au point de leur ôter juſques au ſentiment & au déſir même d'un meilleur état. Mais la nature avoit préparé dès long-temps un remède à un ſi grand mal, dans cette fierté indomptée qu'elle inſpire aux peuples du Nord, & c'eſt ainſi que l'humanité devoit être dédommagée de toutes les calamités qui causèrent d'ailleurs les irruptions de ces peuples, & le renverſement de l'Empire Romain.

« La grande prérogative de la „ Scandinavie „, dit très-bien l'admirable Auteur de l'Eſprit des loix, « & qui doit mettre les nations qui „ l'habitent au-deſſus de tous les peu„ ples du monde, c'eſt qu'elles ont

„ été la ressource de la liberté de
„ l'Europe, c'est-à-dire, de presque
„ toute celle qui est parmi les hom-
„ mes. Le Goth *Jornandès*, ajoute-
„ t-il, a appelé le Nord de l'Europe
„ *la fabrique du genre humain* : je
„ l'appellerois plutôt la fabrique des
„ instrumens qui brisent les fers for-
„ gés au midi. C'est-là que se forment
„ ces nations vaillantes qui sortent
„ de leur pays pour détruire les
„ tyrans & les esclaves, & appren-
„ dre aux hommes que la nature les
„ ayant fait égaux, la raison n'a pu
„ les rendre dépendans que pour leur
„ bonheur „.

Si cés considérations sont de quelque poids, on me pardonnera facilement d'avoir traité avec autant d'étendue les antiquités de la nation dont j'ai entrepris d'écrire l'histoire. C'est au public éclairé à en décider, & à voir si j'ai conçu une juste idée de mon sujet, ou si, par une

illuſion trop ordinaire aux auteurs, je ne lui ai pas attribué plus d'importance qu'il n'en a en effet. Je ne ſerois pas ſans crainte de ce côté-là s'il étoit toujours vrai de dire qu'on s'attache à ſon travail à proportion des difficultés qu'on y rencontre. Pluſieurs lectures longues & rebutantes qu'il m'a fallu faire, plus d'une langue que j'ai été obligé d'apprendre, des matériaux épars, informes & ſouvent peu connus qu'il n'étoit pas toujours aiſé de raſſembler & de mettre en œuvre, tout cela ne feroit pas ſans doute fort propre à me raſſurer. Mais auſſi j'ai rencontré quelquefois de grands ſecours ſur ma route. Divers ſavans ont traité certains points des antiquités du Nord avec cette vaſte érudition qui caractériſoit les études de leur ſiècle. Je ne puis nommer ſans reconnoiſſance & ſans éloges *Bartholin*, *Wormius*, *Stephanius*, *Arngrimus Jonas*, *Torfæus* &c. J'ai

consulté aussi avec utilité deux savans étrangers, Mrs. *Pelloutier* & *Dalin*. Le premier dans son *Histoire des Celtes* a répandu beaucoup de jour sur la religion, des premiers habitans de l'Europe. Le second a donné une nouvelle histoire de Suède où l'on trouve beaucoup de recherches intéressantes.

A la suite de cette introduction on trouvera une traduction de l'*Edda*, & de quelques autres fragmens de mythologie & de poésie anciennes. Ce sont des monumens uniques & précieux à divers égards qui répandent beaucoup de jour sur les antiquités du Nord, & sur celles des autres peuples Celtes. Ils serviront de preuves & de supplément à cette introduction, & c'est cette raison aussi-bien que le conseil de quelques personnes de goût qui ont engagé à les traduire & à les joindre ici.

INTRODUCTION

INTRODUCTION
A
L'HISTOIRE
DE
DANNEMARC.

CHAPITRE PREMIER.

Description des États qui composent la Monarchie Danoise.

Les divers pays qui composent la Monarchie dont j'écris l'Histoire ne sont pas du nombre de ceux dont on a communément en Europe la plus juste idée. Plusieurs causes y ont contribué. La situation de quelques-unes de ces provinces qui en fait une espèce de monde particulier que d'habiles voyageurs ont rarement occasion de visiter, le peu d'exactitude & de fidélité de ceux qui en ont

donné des rélations, l'ancienneté de celles qui ont pu contenir autrefois quelques vérités, enfin la confusion & les préjugés qu'a occasionnés ce terme si vague de *Nord* ; tout cela exige sans doute que je commence par mettre sous les yeux de mes lecteurs une esquisse fidelle de l'état présent de ces divers pays. Je la resserrerai ou l'étendrai à proportion de ce qu'ils auront été bien ou mal connus des nations étrangères, à l'usage desquelles cet ouvrage est principalement destiné : mais si mon pinceau ne peut rien présenter d'agréable ou de brillant, j'ose du moins promettre qu'on le trouvera partout de la plus exacte vérité.

Le Dannemarc est partagé par la nature en Isles & en Terre ferme. Entre les isles la première qui mérite notre attention est la *Sélande*. C'est là qu'est située la ville de *Copenhàgue* capitale de tout le royaume qui a pris son nom de son port un des meilleurs qui soient au monde : elle est assise sur les bords du *Sund*, & enferme dans son enceinte un petit bras de mer qui sépare la *Sélande* d'une petite isle nommée *Amac*. Cette ville aujourd'huї forte, riche & peuplée, n'a cessé de s'aggrandir & de s'embellir depuis qu'au milieu du quinzième siècle

elle eſt devenue la réſidence des Rois ; mais elle doit ſa plus grande ſplendeur aux derniers règnes, ſous leſquels elle a été ornée d'un palais digne du Monarque qui l'habite, & de pluſieurs édifices ſomptueux tant publics que particuliers.

A quelques lieues de-là, en remontant vers le Nord, ce canal qui baigne les murs de Copenhague, ſerré de plus en plus par les côtes agréables de la Sélande & de la Scanie, forme enfin ce qu'on appelle proprement le détroit du *Sund*, un des plus fréquentés du monde, puiſqu'il forme la principale entrée de la mer Baltique. *Elſeneur* qui eſt ſitué ſur ſon bord & défendu par la fortereſſe de *Cronebourg* jouit du ſpectacle ſans ceſſe varié d'une multitude de vaiſſeaux qui entrent dans cette mer ou qui en ſortent, & s'y arrêtent pour payer le tribut connu ſous le nom de péage du *Sund*. Ce canal n'a dans cet endroit qu'une petite lieue de largeur, & ſa beauté eſt encore relevée par la petite isle de *Weene*, que le ſéjour & les obſervations de *Tycho-Brahé* ont illuſtrée, & qui s'élève à peu de diſtance de là du milieu de cet admirable baſſin. Quoique le reſte de la *Sélande* ne préſente rien d'auſſi frappant, la vue trouve

cependant partout à s'y promener avec plaisir. Ce sont de vastes plaines parsemées de collines, d'étangs, & de bois, & ornées de diverses maisons royales, de plusieurs châteaux, & d'un assez grand nombre de villes. Le terrain quoique léger & peu sablonneux produit beaucoup de grains, & il n'y manque ni de pâturages ni de bois. D'ailleurs la mer & les lacs fournissent à cette isle une pêche très-abondante qui contribue encore à rendre ce pays commerçant & fertile.

Ce dernier nom convient surtout à la *Fionie*, la seconde des isles du Dannemarc pour la grandeur, & la première pour la bonté du terroir. Cette isle plus élevée que la *Sélande*, en est séparée par un bras de mer que sa largeur a fait nommer le *grand Belt*, par comparaison à un autre bras qui la sépare de la *Jutlande* & qui est appelé le *petit Belt*. Les grains, les pâturages, les fruits croissent en abondance dans cette isle dont l'aspect est des plus riants. C'est au milieu d'une vaste campagne qu'est située *Odensée* capitale de la province, & sept autres villes moins considérables ornent les côtes à des distances presque égales.

Les isles de *Lalande* & de *Falster* [illegible]

cédent pas en fécondité à la *Fionie ;* l'une & l'autre ſont renommées pour leur froment, mais la dernière produit encore abondamment des fruits. Une multitude d'isles moins conſidérables, répandues autour de ces premières, produiſent toutes le néceſſaire à leurs habitans, & de quoi commercer avec leurs voiſins ; *Langeland* eſt couverte de champs fertiles ; *Bornholm*, *Mœne* & *Samſœ* ont d'excellens pâturages ; *Amac* s'eſt trouvée très-propre aux herbes potagères, & eſt devenue un jardin excellent entre les mains induſtrieuſes des Flamans qu'y amena la Reine Eliſabeth, ſœur de Charles-quint. Si de là nous paſſons aux provinces de terre-ferme, nous trouverons de nouvelles raiſons de nous convaincre que le Dannemarc nourrit abondamment ſes habitans, & qu'il a même de quoi enrichir un peuple nombreux. La plus grande de ſes provinces eſt la *Jutlande*, qui forme la tête de cette longue preſqu'isle que l'Océan borne au couchant, le golphe nommé en Danois *Categade* au levant, &qui du côté du midi communique avec l'Allemagne. C'eſt de-là qu'on tranſporte en Norvège une partie des bleds qu'on conſume dans ce royaume. De-là ſort cette grande quantité de bétail dont la Hollande &

d'autres pays ſe pourvoyent annuelle- ment. C'eſt auſſi là qu'on élève ce chevaux Danois que leur beauté fai rechercher de toute l'Europe. Si l'inté- rieur du pays eſt ſtérile en bien des en droits, les côtes ſont extrêmement poiſ- ſonneuſes, & d'une reſſource d'autan plus grande qu'elles ſe multiplient pa le moyen de pluſieurs longues bayes qu pénètrent tellement le pays que preſqu tous ſes habitans peuvent y participe aux avantages de la pêche. Le golph nommé *Limfiorde* s'étend, à peu de choſ près, d'une mer à l'autre; & la pêche eſt ſi abondante, qu'après avoir fourn aux beſoins de la province, on envoy encore au-dehors pluſieurs vaiſſeau chargés de différentes ſortes de poiſſon

La nature n'a pas traité moins favo rablement la *Jutlande* méridionale, ou l Duché de *Sleswig*. Quoiqu'on trouve bie des bruyères & des campagnes ſtérile dans l'intérieur du pays, la fertilité de côtes, ſa ſituation avantageuſe entr l'Océan & la Baltique, le nombre & l commodité de ſes ports, le commerc conſidérable qui s'y fait, ont enrichi plu ſieurs de ſes villes & rendu cette pro vince agréable & floriſſante.

Le climat de la plupart de ces provi

ces, ſi l'on excepte peut-être le nord de la *Jutlande*, eſt bien plus tempéré que les étrangers ne ſe l'imaginent. Ceux qui y ont fait quelque ſéjour ſont les ſeuls qui ſachent à quel point il eſt rare d'y éprouver des froids longs & rigoureux. Il ſuffit pour en comprendre la cauſe de ſe rappeler l'obſervation générale que les pays maritimes & peu élevés ſont enveloppés d'une atmoſphère de vapeurs qui s'élèvent ſans ceſſe de la mer, & émouſſent l'âpreté du froid. Quand les détroits & les golphes qui environnent les isles viennent à geler dans des hivers rigoureux, c'eſt bien moins par les glaçons qui s'y forment, que par ceux que les vents y pouſſent des mers du Nord. La belle ſaiſon commence ordinairement avec le mois de Mai, &ne finit pas avant Octobre, & pendant ce temps-là la beauté d'une campagne parée de la plus agréable verdure, la fraîcheur, la clarté des nuits, & la facilité de la navigation peuvent faire oublier les langueurs que l'hiver apporte aux affaires & aux amuſemens.

Si la plupart des voyageurs ont décrit le Dannemarc avec peu d'équité, la Norvège a été encore moins épargnée. Il y a eu beaucoup d'écrivains aſſez ignorans pour la confondre avec la Laponie, &

faire de ſes habitans & de leurs mœurs des deſcriptions qui conviennent à peine aux ſauvages de ce pays là. L'idée qu'on a communément du climat de ce royaume n'eſt pas non plus toujours fort juſte. Il eſt vrai que dans une étendue de plus de 13 degrés du Sud au Nord la température de l'air ne ſauroit être la même; ainſi les parties les plus ſeptentrionales de ce royaume, celles qui regardent l'Orient, & que les montagnes ne défendent pas des vents du Nord, ſont en effet expoſées à des hivers rigoureux; mais preſque toute cette longue côte que la mer borde au couchant, & qui fait une partie ſi conſidérable de la Norvège, jouit ordinairement d'un air aſſez tempéré au milieu même de l'hiver. Ce ne ſont point des *lieux déſolés où l'hiver ait fixé ſon empire, & régne éternellement parmi des monceaux de glaces & de neige*, comme l'ignorance l'a ſouvent fait dire de *la Norvège* aux voyageurs, & la commodité de la rime aux poëtes. Il eſt rare qu'un froid bien vif y continue quinze jours ou trois ſemaines de ſuite; il pleut fréquemment à *Bergue* au milieu de l'hiver, & les ports de *Hambourg*, de *Lubeck*, d'*Amſterdam* ſont dix fois fermés par les glaces, pendant que celui de cette ville le ſera à peine une

ſeule ; on eſtime que cela n'arrive tout au plus que deux ou trois fois dans un ſiécle. Les vapeurs qui s'élèvent de l'Océan adouciſſent ſans ceſſe la rigueur du froid, & ce n'eſt que ſur les côtes d'*Islande*, de *Finmarck* & de *Grœnlande* que l'on trouve ces glaçons flottans dont les voyageurs ont fait tant de bruit.

Le plus grand inconvénient de cette vaſte contrée eſt donc ſans contredit l'inégalité du terrain, les rochers & les pierres dont elle eſt preſque couverte, & les hautes montagnes qui la traverſent en différens ſens, & en rendent inculte une grande partie. On recueille cependant des grains dans quelques provinces, comme dans les *Oplandes*, le *Ryſolke*, *Jederen* ; celles qui en manquent en tirent avec facilité de la *Jutlande*, ou des isles Danoiſes par le moyen de la navigation. Divers produits propres à ce pays compenſent abondamment ce déſavantage.

On n'a pu ignorer en Europe qu'une grande partie du goudron, des mâts, des planches & des bois de différentes ſortes que l'on y employe, venoit de Norvège. Cet objet ſeul ſuffiroit pour aſſurer un état aiſé aux habitans de l'intérieur & de la partie orientale du pays. La côte occidentale n'a pas une reſſource moins riche

ni moins sûre. C'eſt une pêche d'une abondance prodigieuſe. La *morue*, le *ſaumon* & ſurtout le *harang* ne ſont nulle part en plus grande quantité. Les Norvégiens en pourvoyent une partie de l'Europe, & cette branche ſi féconde de commerce s'étend tous les jours davantage par les ſoins d'un ſage gouvernement. Enfin les montagnes mêmes de ce pays, ſi ſtériles au premier coup-d'œil, renferment ſouvent de grandes richeſſes dans leur ſein. Il y en a qui ſont toutes entières d'un beau marbre que le luxe de toutes les villes de l'Europe ne ſauroit épuiſer. On trouve dans d'autres du jaſpe, du cryſtal, & quelques pierres précieuſes, quelques mines d'or juſqu'ici peu riches, deux mines d'argent aſſez abondantes, beaucoup de cuivre, mais ſurtout une ſi grande quantité de fer que ce ſeul article fait entrer dans ce royaume des ſommes preſqu'égales au produit de la vente des bois.

A l'extrémité de ce royaume, & à celle de l'Europe, habite un peuple bien différent de ſes voiſins, ſoit pour la langue, ſoit pour la façon de vivre, ſoit pour la figure du corps. Ce peuple connu ſous le nom de *Lapons* & de *Finnois* n'occupe pas ſeulement la partie ſepten-

trionale de la Norvège, mais encore de vastes pays en Russie & en Suède. Ce sont des hommes grossiers & sauvages, mais non pas barbares, si ce mot doit désigner des hommes méchans & cruels. Ceux qui habitent les bords de la mer s'entretiennent de la pêche & du commerce qu'ils font de petites barques qu'ils construisent & vendent en Norvège; les autres errent çà & là dans les montagnes sans demeure fixe, & subsistent par le moyen de la chasse, de leurs pelleteries & de leurs rennes. Ceux d'entr'eux qui sont voisins des Norvégiens ont embrassé le christianisme, & se sont un peu civilisés par le commerce qu'ils ont eu avec eux; les autres vivent encore ignorés, trop pauvres pour mériter d'être inquiétés par les autres nations de l'Europe, n'en connoissant pas eux-mêmes le nom, préservés par un affreux climat des maux souvent plus affreux qui empoisonnent notre opulence & nos délices, n'ayant pour religion que quelques idées confuses d'un être invisible & redoutable, & pour culte que quelques pratiques superstitieuses, aucune loi, rarement des magistrats, mais de l'humanité, une douceur naturelle, & beaucoup de penchant à l'hospitalité. Tel étoit déjà leur état

du temps de *Tacite*, si du moins c'est de ce peuple qu'il a voulu parler quand il dit. « Rien de plus sauvage, que la vie » des Finnois (*Fenni*); leur indigence » est extrême, ils n'ont ni chevaux, ni » armes, ni maisons; l'herbe est leur » nourriture, des peaux leurs vêtemens, » la terre leur lit; toute leur ressource est » dans leurs flêches armées d'os au lieu » de fer; leurs femmes chassent avec » eux. Une cabane de feuilles est l'asile » de leurs enfans contre les injures de » l'air & les bêtes féroces; c'est là que » se rassemblent les jeunes gens & les » vieillards. Ils préfèrent cette vie à la » pénible culture des champs, à l'escla- » vage laborieux de nos maisons, à ce » cercle de soucis & de craintes où la » fortune nous fait tourner sans cesse. A » l'abri des hommes, à l'abri des Dieux, » ils ont obtenu ce rare avantage de ne » pas même former des désirs. »

Je ne dois pas séparer l'*Islande* de la Norvège. Cette isle, la plus considérable de l'Europe après la Grande Brétagne, est environnée d'une partie de la mer du Nord qu'il a plu aux géographes d'appeler l'Océan Deucalédonien; sa longueur de l'est à l'ouest est d'environ 120 milles de Dannemarc (de 12 au degré) &

ſa plus grande largeur peut être de 50 des mêmes milles. La nature elle-même a fait le partage de ce pays. (1) Deux longues chaînes de montagnes vont du milieu de la côte occidentale en s'élevant continuellement juſqu'au centre du pays, d'où deux nouvelles chaînes moins conſidérables s'abaiſſant vers les côtes du nord & du midi partagent ainſi avec les premières tout le pays en quatre *quartiers* qui ont pris leur nom des quatre plages du monde vers leſquels ils ſont tournés.

L'Islande entière ne doit être regardée que comme une vaſte montagne coupée par des vallées longues & profondes, cachant dans ſon ſein des amas de minéraux, de matières vitrifiées & bitumineuſes, & s'élevant de tous côtés du ſein de la mer en forme d'un cone court & écraſé. Les tremblemens de terre, les volcans ont déſolé de tout temps cette isle malheureuſe. Le *Hecla*, le ſeul de ces volcans dont le nom ſoit connu en Europe, paroît aujourd'hui éteint, mais les principes de feu cachés dans les cavités de cette isle s'échapent ſouvent par d'autres endroits. Il y eu déjà dans ce ſiècle plu-

(1) *Egerh. Olai* Enarrat. Hiſtor. de Iſl. *p.* 18. §. 6.

ſieurs éruptions auſſi imprévues qu'effrayantes. Du ſein de ces énormes glaces on a vu récemment s'élever des torrens de fumée, de feu & des matières fondues ou calcinées qui répandoient au loin la déſolation dans les campagnes voiſines, tandis qu'elles rempliſſoient l'air de nuages épais & d'un mugiſſement affreux cauſés par la fonte extraordinaire de tant de neiges & de glaces. On eſt frappé preſque partout en voyageant dans ce pays par des images pareilles de bouleverſemens. On y voit d'énormes monceaux de rochers briſés & tranchans, quelquefois poreux & à demi calcinés, ou noircis, & portant les traces des ravages du feu. Les fentes & les creux de ces rochers ne ſont remplis que de ces ruines effrayantes & ſtériles; mais dans les vallées que les montagnes forment entr'elles, & qui ſont diſperſées çà & là dans tout le pays, on trouve des prairies vaſtes & agréables, où la nature qui mêle toujours quelque douceur à nos maux, laiſſe un ſéjour ſupportable aux hommes, & une nourriture abondante au bétail.

Je dois dire encore un mot d'un autre pays du Nord dépendant du royaume de Norvège auſſi-bien que l'Islande, mais plus vaſte, plus inconnu & plus

ſauvage. Je veux parler de la *Grœnlande* (1), vaſte contrée qu'on ne peut nommer encore ni isle ni continent. Elle s'étend depuis le 60me. degré juſques au 80me. On n'a pas pénétré plus avant. Sur ce que nous en avons pu ſavoir de plus certain, ce pays mal connu des Géographes va toujours en s'élargiſſant depuis ſa pointe méridionale nommée le cap *Farewel*, ſoit à l'Oueſt, ſoit ſurtout à l'Eſt. La côte de l'Eſt n'eſt éloignée en certains endroits que de 40 milles de l'Islande; mais les glaces qui la bordent, ou d'autres cauſes inconnues la font paſſer pour inacceſſible aujourd'hui. Cependant c'eſt ſur cette côte que s'établirent principalement les Norvégiens qui y fondèrent autrefois une colonie, comme on le dira dans la ſuite, colonie maintenant ou détruite, ou ſeulement négligée & privée de communication avec le reſte du monde. A l'égard de la côte de l'Oueſt, la ſeule que les nations de l'Europe fré-

(1) Il n'y a aucune raiſon pour nommer ce pays en françois *Grœnland*, comme le font quelques voyageurs. Tous les pays, ſans exception, dont le nom eſt formé du mot *Land*, ou *pays*, & il y en a beaucoup ſans doute, ſont terminés en françois par celui de *Lande*, *Hollande*, *Irlande*, *Courlande*, *Finlande*, *Islande*, &c.

quentent à préſent, elle n'eſt connue que juſques vers le 70me. degré. Il eſt très-probable que plus au Nord elle touche au continent de l'Amérique. Cependant perſonne n'a pu encore trouver le fond de la baye ou du détroit de *Davis*. Les ſauvages que les Danois ont trouvés ſur cette côte, quoiqu'aſſez ſemblables de figure aux *Lapons*, parlent une langue totalement différente de la leur. Leur taille eſt courte & ramaſſée, leur viſage large & d'une couleur tannée, leurs lèvres épaiſſes, leurs cheveux noirs & groſſiers. Ils ſont robuſtes, phlegmatiques, indifférens pour les choſes nouvelles, ſtupides quand il ne s'agit pas de celles qui les intéreſſent de près. Leurs enfans ont paru cependant ſuſceptibles des mêmes enſeignemens que ceux des Européens. Ils vivent ſans loix & ſans ſupérieurs, mais avec beaucoup d'union & de tranquillité. Ils ne ſont ni querelleurs ni méchans, ni guerriers; ils craignent beaucoup ceux qui le ſont, & ménagent les Européens par ce motif. Ils ne volent que les étrangers, & le larcin, les coups, les meurtres ſont d'ailleurs preſqu'inconnus entr'eux. Ils ſont chaſtes avant le mariage & aiment tendrement leurs enfans. Leur mal-propreté

eſt ſi grande qu'elle rend leur hoſpitalité preſqu'inutile aux Européens, & leur ſimplicité n'a pu les préſerver d'avoir des prêtres qui ſe donnent pour des enchanteurs & qui ſont d'inſignes fripons. Du reſte toute leur religion ſe borne à croire à certains génies bienfaiſans & malfaiſans, & à un pays des ames dont au fond ils ne ſe ſoucient guères.

CHAPITRE II.

Des premiers habitans du Dannemarc, & en particulier des Cimbres.

IL eſt inutile de rechercher l'époque où le Dannemarc a commencé d'être habité. Elle remonte ſans doute à des temps où l'Europe entière étoit encore plongée dans l'ignorance & la barbarie. Si nous connoiſſions l'hiſtoire de ces premiers ſiècles, ces deux mots renfermeroient ſans doute preſque tout ce qu'il faudroit en dire. Nous verrions auſſi probablement que ces premiers Danois étoient comme tous les Germains des Colonies de Scythes qui ſe répandoient à différentes repriſes dans les pays ſitués à l'Occident. La conformité du nom peut faire croire

que les Scythes *Cimmériens* dont les anciens placent la patrie au Nord du Pont-Euxin, furent ceux qui envoyèrent les premières peuplades en Dannemarc, & que c'eſt d'eux que les *Cimbres* tenoient le nom qu'ils ont porté ſi long-temps avant que de prendre celui de Danois. Mais quelle que ſoit leur origine, ce que nous ſavons avec certitude c'eſt qu'ils occupoient long-temps avant la naiſſance de N. S. la *Cherſonéſe*, ou *Preſqu'isle Cimbrique*, & qui comprenoit vraiſemblablement la *Jutlande*, le *Sleſwig*, & peut-être le *Holſtein* & quelques contrées voiſines. Les anciens les ont toujours regardés comme faiſant partie des Germains, & ils ne les en ont jamais diſtingués dans les deſcriptions qu'ils nous ont laiſſées de leurs mœurs & de leurs uſages. Les annales des peuples du Nord, du moins celles qui méritent quelque créance, nous ſont encore ici d'un moindre ſecours. Elles ne connoiſſent point les *Cimbres*; & tout ce qui regarde ces premiers habitans du Dannemarc nous ſeroit ſans doute entièrement inconnu, ſi la fameuſe expédition qu'ils firent en Italie n'avoit attiré pour quelque temps ſur eux l'attention d'un peuple qui avoit l'avantage d'avoir des hiſtoriens. C'eſt

un rayon de lumière qui vient éclairer un moment des siècles d'obscurité ; profitons-en pour démêler, s'il se peut, quelque trait du caractère de ces peuples.

L'histoire Romaine (1) nous apprend que sous le consulat de *Cæcilius Metellus* & de *Papirius Carbo*, l'an de Rome 640, la République étoit agitée par des dissensions intestines qui menaçoient déjà sa liberté, lorsque les mouvemens des divers partis furent tout-à-coup suspendus par le bruit d'une irruption des barbares. Plus de trois cent mille combattans, les uns *Cimbres*, les autres *Teutons*, les premiers sortis de la Presqu'isle *Cimbrique*, les autres des isles voisines, auxquels se joignirent ensuite les *Ambrons* & les *Tigurins* peuple de l'Helvétie, avoient abandonné leur patrie pour chercher un climat plus favorisé du ciel, du butin & de la gloire. Ils attaquèrent & soumirent d'abord les peuples qui se trouvoient sur leur passage, & comme rien ne leur résistoit, ils résolurent de pousser plus loin leurs conquêtes. Les Gaules furent inondées de ce torrent dont le cours fut long-temps marqué par les plus horribles

(1) Voyez Plutarch. in Mario. Tit. Liv. epit. *l.* 63, 65. Vell. Paterc. *l.* 2. *c.* 8. Florus. *l.* 3 *c.* 3.

ravages. L'effroi les précédoit partout, & quand on eut appris à Rome qu'ils ſe diſpoſoient à paſſer en Italie, la conſternation y fut générale. Le Sénat envoya *Papirius Carbo* pour garder le paſſage des Alpes, regardant comme un aſſez grand bonheur de préſerver l'Italie de ces hôtes formidables. Mais ils choiſirent une autre route, & s'étant arrêtés long-temps ſur les bords du Danube, le peuple Romain reprit courage, & condamnant ſes premières frayeurs, envoya dire d'un ton menaçant aux Cimbres qu'ils ſe donnaſſent bien de garde d'inquiéter les Noriciens leurs alliés. En même temps les Cimbres apprenant qu'une armée Romaine approchoit, & reſpectant la renommée de la république, envoyèrent des Ambaſſadeurs au conſul Papirius, « pour s'excuſer ſur ce que » venant du fond du Nord ils n'avoient » pu ſavoir que les Noriciens étoient » alliés des Romains; ajoutant qu'ils » ſavoient ſeulement, que c'eſt une loi » reçue parmi toutes les nations, que » tout appartient au vainqueur: Que les » Romains eux-mêmes n'avoient pas d'au- » tre droit ſur la plupart des pays qu'ils » poſſédoient que celui qui s'acquiert » l'épée à la main: Qu'ils avoient d'ail-

» leurs beaucoup de vénération pour les » Romains, à cause de leur vertu & de » leur bravoure, & qu'en cette considération, quoiqu'ils ne redoutassent personne au monde, ils consentoient à laisser les Noriciens en paix, & à exercer » leur courage dans d'autres endroits, » où ils pussent le faire sans s'exposer à » déplaire à la République. » Satisfait d'une réponse si modérée, le consul les laissa s'éloigner tranquillement; mais dans le temps que les Cimbres se retiroient, ne s'attendant à rien moins qu'à des actes d'hostilité, *Papirius* les surprit de nuit endormis & désarmés. Alors ces braves guerriers pleins d'indignation volèrent à leurs armes, & se défendirent avec tant d'intrépidité qu'ils arrachèrent la victoire à leurs ennemis, & les forcèrent à chercher leur salut dans la fuite. Mais quoique les Romains échapassent presque tous à la vengeance des Cimbres, cette défaite n'en fut pas moins funeste à la république; l'éclat de la réputation qu'elle donna aux armes des Cimbres ayant attiré de toutes parts sous leurs drapeaux les guerriers des peuples voisins, animés du désir de la même gloire, ou jaloux de celle des Romains. Avec ces nouvelles forces ils inondèrent une seconde fois

les Gaules, & s'avançant jusqu'aux pieds des Pyrenées, ils tentèrent de s'établir en Espagne; mais ayant été repoussés par les Celtiberes, & fatigués de tant de courses inutiles, ils envoyèrent une nouvelle ambassade aux Romains pour leur offrir leurs services, à condition qu'on leur donneroit des terres à cultiver. Les Romains trop prudens pour entrer dans aucune espèce d'accommodement avec de si dangereux ennemis, & divisés eux-mêmes au sujet du partage des terres, leur ayant refusé sans détour ce qu'ils demandoient, les Cimbres résolus d'arracher par la force ce qu'ils ne pouvoient gagner par les prières, attaquèrent avec tant de fureur le consul *Silanus*, qu'ils forcèrent ses retranchemens, & taillèrent son armée en pièces. Cette victoire fut suivie peu de temps après de celle que leurs alliés les *Ambrons* remportèrent sur *Cassius Longinus* à l'embouchure du Rhône, & pour comble de malheur une troisième armée Romaine plus considérable que les précédentes fut entièrement défaite, *Scaurus* qui la commandoit fait prisonnier, & ensuite mis à mort, ses deux fils tués, & plus de 80000 Romains ou alliés couchés sur la place. Enfin deux autres généraux, le consul *Manlius* &

le proconſul *Cœpion*, à qui on avoit confié une quatrième armée déjà à demi vaincue par l'effroi, déſunis & jaloux l'un de l'autre, furent attaqués près du Rhône, & entièrement défaits.

Tant de pertes réitérées remplirent Rome de douleur & d'effroi, & plusieurs commençoient déjà à déſeſpérer du salut de l'Etat. Sans doute des ames moins fermes que celles de ces fiers Républicains auroient tenté dans cette triſte conjoncture de fléchir de ſi redoutables vainqueurs, en leur donnant les terres qu'ils demandoient, ou en achetant leur amitié à force d'argent. Cette politique dangereuſe auroit vraiſemblablement perdu Rome dès ce moment, comme elle la perdit quelques ſiècles après. Les Gaulois, les Germains, les Scythes peuples pauvres, avides & aguerris, n'euſſent point laiſſé reſpirer un peuple plus foible & plus riche qu'eux. Le courage éclairé du ſénat & la valeur de *Marius* ſauvèrent alors la république. Tous les Romains ſe tournèrent vers le vainqueur de *Jugurtha* comme vers leur dernier appui. On lui décerna pour la quatrième fois les honneurs conſulaires, & on lui aſſocia *Catulus Luctatius*, perſonnage qui ne

lui cédoit guères dans la ſcience militaire, & qui lui étoit bien ſupérieur dans toutes les autres qualités qui font le grand homme d'état.

Marius ayant bientôt compris les cauſes des mauvais ſuccès de ſes prédéceſſeurs, réſolut de ne point livrer de bataille à ſes ennemis juſqu'à ce que leur grande ardeur ſe fût un peu rallentie, & que ſes ſoldats accoutumés à leur vue euſſent ceſſé de ſe croire vaincus avant même que d'en venir aux mains. Les premières victoires des Cimbres, leur taille extraordinaire & rendue plus effrayante par leurs vêtemens, leur air féroce, leurs cris barbares, leur manière de combattre, tout cela frappoit d'effroi l'imagination des Romains, & cet effroi étoit un premier ennemi que le temps ſeul pouvoit combattre. Dans ce deſſein *Marius* jugea néceſſaire de camper au bord du Rhône dans une poſition naturellement avantageuſe, & il ſe pourvut abondamment de toutes les proviſions néceſſaires pour n'être pas contraint de combattre avant que le temps en fût arrivé. Cette lenteur du général étant regardée par ces barbares comme une marque de crainte, ils réſolurent de ſe partager en différens corps pour pénétrer en

en Italie. Les Cimbres & les Tigurins allèrent au devant de *Catulus ;* les Ambrons & les Teutons eſpérant d'engager l'ennemi au combat vinrent camper dans une plaine en préſence de *Marius :* mais rien ne fut capable de l'ébranler.

Cependant les Teutons & les Ambrons ne ceſſoient de provoquer les Romains par tous les moyens dont ils pouvoient s'aviſer ; ils s'avançoient juſques ſur les retranchemens de leur camp pour les charger d'injures, & ils faiſoient appeler en duel les officiers & le général lui-même. Les ſoldats Romains s'accoutumoient ainſi peu-à-peu à regarder leurs ennemis en face, & les outrages qu'ils en recevoient allumoient de jour en jour davantage leur courage renaiſſant. Pluſieurs éclatèrent même en reproches de ce que *Marius* paroiſſoit s'en défier, & alors cet habile général faiſoit parler une prophéteſſe de Syrie qui aſſuroit que les dieux n'approuvoient pas qu'on ſe battît encore.

Enfin pouſſés à bout, les Teutons eſſayèrent d'emporter d'aſſaut le camp de *Marius ;* mais repouſſés avec perte & emportés par leur ardeur ils prirent le parti de tenter une irruption en Italie. Ils défilèrent pendant ſix jours en pré-

ſence de l'armée de *Marius*, provoquant ſes ſoldats par mille traits inſultans & leur demandant s'ils avoient quelque choſe à faire dire à leurs femmes qu'ils eſpéroient de voir bientôt. *Marius* inſenſible à toutes ces bravades attendit que l'armée ennemie eût paſſé, & la ſuivit juſqu'à *Aix* en Provence, harcelant ſans ceſſe l'arrière-garde. Arrivé dans cet endroit, il s'y arrêta pour livrer enfin cette bataille après laquelle ſon armée ſoupiroit depuis ſi long-temps. On commença d'abord de part & d'autre par des eſcarmouches, juſqu'à ce que le combat s'engageant inſenſiblement toutes les forces des deux partis ſe livrèrent les plus rudes attaques. Trente mille Ambrons s'avancèrent les premiers, marchant en cadence & au ſon des inſtrumens. Une troupe de Liguriens ſoutenus par les Romains les repouſsèrent avec perte; mais comme ils prenoient la fuite, leurs femmes vinrent au devant d'eux l'épée & la hache en main, les accablant de reproches, frappant indiſtinctement les vaincus & les vainqueurs, tâchant d'arracher de leurs mains *nues* les armes des ennemis, & montrant une fermeté invincible juſqu'à la mort. Cette première action releva le courage des

Romains, & fut le prélude d'une victoire plus décisive.

Après que la plus grande partie des Ambrons eut péri dans cette journée, *Marius* fit retirer son armée dans son camp, ordonnant à tous ses soldats de veiller, & d'y rester sans faire aucun mouvement, comme s'ils eussent été épouvantés de leur propre victoire. Dans le camp des Teutons au contraire on entendoit des hurlemens continuels semblables à ceux des bêtes féroces, & si affreux que les Romains & leur général lui-même ne pouvoient s'empêcher d'en témoigner de l'horreur. Cependant ils ne firent aucun mouvement cette nuit-là ni le jour suivant, & ne s'occupèrent qu'à se préparer à une seconde bataille. *Marius* de son côté prit toutes les précautions nécessaires. Il plaça dans une embuscade trois mille hommes commandés par *Marcellus*, avec ordre d'attaquer l'ennemi par derrière dès qu'ils verroient le combat s'engager. Quand les armées furent en présence l'une de l'autre, les cavaliers Romains mirent pied à terre par l'ordre de *Marius*; mais les Teutons emportés par cette aveugle impétuosité qui faisoit le caractère de tous les barbares, au lieu d'attendre que les

Romains fussent descendus dans la plaine, les attaquèrent sur une hauteur où ils étoient avantageusement postés. Dans le même moment *Marcellus* parut inopinément avec sa troupe, les enveloppa, jeta le désordre dans leurs rangs, & les obligea à prendre la fuite. Alors la victoire se déclara entièrement en faveur des Romains, & l'on ne vit plus qu'un horrible carnage. S'il faut prendre à la lettre ce que rapportent quelques historiens Romains, (1) il y périt plus de cent mille Teutons en comptant les prisonniers. D'autres se contentent de dire que le nombre des morts fut incroyable, que les habitans de Marseille se servirent long-temps de leurs os pour faire des enclos à leurs jardins & à leurs vignes, & que la terre aux environs en fut tellement engraissée qu'elle produisit une quantité incroyable de fruits. *Marius* comblé d'honneur après une victoire si glorieuse en elle-même & si importante par les circonstances, fut décoré pour la cinquième fois des faisceaux consulaires; mais il ne voulut pas triompher avant que d'avoir assuré le repos de l'Italie par l'entière défaite des barbares.

(1) *Plutarque* vie de *Marius*.

Les Cimbres qui s'étoient séparés des Teutons & des Ambrons la menaçoient encore. Ils avoient pénétré jusqu'aux bords de l'Adige, & *Catulus Luctatius* ne s'étoit pas trouvé assez fort pour les empêcher de le traverser. Les progrès qu'ils faisoient causoient encore à Rome de vives allarmes. *Marius* fut chargé de former en hâte une nouvelle armée & de les aller combattre. Les Cimbres s'étoient arrêtés près du Pô, dans l'espérance que les Teutons dont ils ignoroient le sort ne tarderoient pas à les joindre. Etonnés de leur lenteur ils envoyèrent demander une seconde fois à *Marius* assez de terrain pour les nourrir eux & leurs frères les Teutons. A quoi *Marius* ayant fait répondre : *que leurs frères en avoient déjà plus qu'ils n'en avoient demandé, & qu'ils garderoient toujours ce qu'ils en avoient reçu*, les Cimbres irrités de cette raillerie, se préparèrent à en tirer une vengeance éclatante.

Aussitôt après ils se préparèrent au combat, & leur roi ou général nommé *Bojorix* s'approcha du camp des Romains avec un petit nombre de cavaliers pour défier au combat *Marius*, & convenir avec lui du jour & du champ où l'on se battroit. *Marius* répondit, que quoique

ce ne fût pas l'uſage des Romains de con-
ſulter leurs ennemis ſur ces choſes là, il
le vouloit bien cependant cette fois pour
faire plaiſir aux Cimbres, & il lui mar-
qua le ſurlendemain, & la plaine de
Verceil pour rendez-vous. Au temps mar-
qué les deux armées ne manquèrent pas
de s'y rendre. Les Romains ſe rangèrent
ſur deux aîles; *Catulus* commandoit un
corps de vingt mille hommes, & *Sylla*
ſe trouvoit auſſi au nombre des officiers.
Les Cimbres formoient avec leur infan-
terie un immenſe bataillon quarré;
leur cavalerie compoſée de quinze mille
hommes étoit magnifiquement montée;
chaque ſoldat portoit ſur ſon caſque la
tête de quelque bête féroce dont la gueule
étoit ouverte, une cuiraſſe de fer leur
couvroit le corps, & ils avoient de lon-
gues hallebardes dans les mains. La cha-
leur extrême de cette journée fut très-
favorable aux Romains. Ils avoient eu la
précaution de tourner le dos au ſoleil,
tandis que les Cimbres peu accoutumés
à en ſouffrir l'ardeur, l'avoient en face.
D'ailleurs la pouſſière dérobant aux yeux
des Romains l'effrayante multitude de
leurs ennemis, ils combattoient avec plus
de confiance. Les Cimbres épuiſés &
abbattus furent bientôt mis en déroute.

Une précaution qu'ils avoient priſe pour ne point être rompus ne ſervit qu'à les livrer aux coups des Romains : Ils avoient lié les ſoldats des premiers rangs les uns aux autres avec des chaînes. Ceux qui purent prendre la fuite trouvèrent dans leur camp de nouveaux dangers. Leurs femmes vêtues de noir, aſſiſes ſur des chariots, les reçurent comme des ennemis ; elles maſſacrèrent ſans diſtinction leurs pères, leurs frères & leurs époux ; leur rage alla juſqu'à écraſer leurs enfans, & elles finirent par ſe jeter elles-mêmes ſous les roues des chariots. A leur exemple leurs maris déſeſpérés tournant leurs armes contr'eux - mêmes ſembloient ſe joindre aux Romains pour hâter leur propre défaite. Il en périt, dit - on, cent vingt mille dans cette horrible journée ; & ſi l'on excepte quelques familles qui étoient reſtées dans leur patrie, & un petit nombre qui échappa, on peut dire que toute cette fière & vaillante nation fut comme fauchée & abbatue d'un ſeul coup. Cette dernière victoire procura à *Marius* les honneurs du triomphe, & le ſervice qu'il venoit de rendre parut ſi grand au peuple, qu'il lui donna le titre glorieux de troiſième fondateur de Rome. C'eſt là en peu de mots ce que les hiſto-

riens nous racontent de l'expédition des Cimbres. Elle attira pour un moment ſur eux l'attention de l'Europe; mais comme les arts peuvent ſeuls procurer une célébrité durable à une nation, & qu'on oublie aiſément les maux qu'on ne craint plus, ce torrent fut à peine rentré dans ſes anciennes bornes, que les Romains eux-mêmes le perdirent de vue; enſorte qu'on ne trouve preſque plus rien dans leurs auteurs ſur le ſujet des Cimbres. *Strabon* nous apprend ſeulement, qu'ils recherchèrent enſuite l'amitié d'Auguſte, & lui envoyèrent en préſent un vaſe dont ils ſe ſervoient dans les ſacrifices; & *Tacite* dit en un mot, qu'il ne reſtoit preſque plus aux Cimbres qu'un nom fameux & une gloire également ancienne & étendue (1).

Ainſi quelqu'éclatante qu'ait été l'expédition des Cimbres, elle ne nous fait connoître que bien imparfaitement cet ancien peuple. Ce que l'on raconte de leur férocité & de leur haute taille mérite cependant d'être remarqué, parce que ſi nous en croyons les anciens hiſtoriens du Nord, & pluſieurs d'entre les

(1) *Parva nunc civitas, ſed gloria ingens, veteriſque famæ latè veſtigia manent.* Tacit. Germ. *c.* 37.

modernes, la Scandinavie n'étoit peuplée que de géans dans le temps où une nation étrangère vint s'y établir sous la conduite de ce fameux *Odin* dont il sera bientôt question. On prétend que cette espèce monstrueuse s'est conservée très-long-temps dans les montagnes & les forêts de Norvège, qu'il y en avoit encore dans le neuvième siècle, qu'ils fuyoient le jour, & que renonçant au commerce des hommes ils ne vivoient qu'avec ceux de leur espèce dans des solitudes inaccessibles ; qu'ils se nourrissoient de chair humaine, & s'habilloient des peaux des bêtes féroces ; qu'ils étoient si habiles dans la magie qu'ils pouvoient fasciner les yeux des hommes, & les empêcher de voir ce qui étoit devant eux ; que d'ailleurs ils étoient religieux observateurs de leur parole, ensorte que leur fidélité a passé en proverbe ; qu'ils se mêlèrent dans la suite avec des femmes de notre espèce, & produisirent des demi-géans, qui s'humanisant peu-à-peu devinrent avec le temps des hommes semblables à nous. Mais toutes ces particularités examinées de près n'auront rien de fort difficile à expliquer. Lorsqu'*Odin* & ses compagnons vinrent s'établir dans le Nord, il n'est pas douteux que les

premiers habitans du pays ne leur e disputassent la conquête ; lorsqu'ils furer enfin vaincus & chassés, les débris d cette nation barbare se réfugiant dan des déserts & parmi des rochers, leu férocité naturelle ne put que s'y augmente par un genre de vie sauvage. La craint d'être découverts par les conquérans le réduisoit à chercher de nuit leur nourriture ; & comme la grandeur de leu taille, leurs habits de peaux, leur air farouche ne pouvoient manquer de faire quelquefois trembler à leur tour leurs vainqueurs, la haine qui se mêle toujours à la crainte les aura accusés d'être anthropophages & magiciens. Une grande frayeur fascine la vue & éblouit plus sûrement que les sortilèges. Leur bonne foi si renommée prouve assez qu'on a chargé leur peinture. Dans la suite le sujet des anciennes guerres fut oublié ; on se rapprocha insensiblement, & dès qu'on se vit de près tous les prodiges s'évanouirent.

Je ne prétends pas décider cependant que ces premiers habitans aient tous été, sans aucun mélange, d'origine Germanique & Cimbres ou Teutons. Car quoique cela me paroisse assez vraisemblable pour le Dannemarc, on ne peut

guères douter que les *Finnois* ou *Lapons* n'aient occupé anciennement une partie plus considérable de la Scandinavie qu'aujourd'hui. C'étoit le sentiment de *Grotius* & de *Leibnitz*. Suivant eux ces peuples se sont autrefois répandus dans les parties méridionales de la Norvège & de la Suède, d'où ils ont été chassés dans la suite & relegués dans les rochers du Nord par de nouvelles colonies de Germains ou de Scythes, à-peu-près comme les anciens habitans de la Bretagne ont été dépossédés par les Saxons de la plus grande & de la plus agréable portion de leur isle, & réduits à se cacher dans les montagnes du pays de Galles. Mais soit que les Finnois fussent autrefois les seuls habitans de la Scandinavie, soit qu'ils y aient été seulement plus nombreux & plus puissans que de nos jours, il n'en est pas moins certain que cette nation y est établie depuis les plus anciens temps, & qu'elle a toujours différé des autres peuples du Nord par des traits si marqués qu'on ne peut s'empêcher de reconnoître que son origine doit être aussi différente de la leur qu'elle nous est inconnue. La langue des Finnois n'a rien de commun avec celle des peuples voisins, ni avec aucune des dia-

lectes des anciennes Celtique & Sarmate qui ont été autrefois les principales langues des peuples barbares de l'Europe. Les savans n'ont pu trouver le moindre rapport entre cette langue & celles qui nous sont connues; ensorte qu'après plusieurs recherches sur ce sujet on s'est trouvé réduit à proposer de pures conjectures.

CHAPITRE III.

Des fondemens de l'ancienne histoire de Dannemarc, & des divers sentimens sur ce sujet.

De quelque côté que nous cherchions d'autres lumières sur ces premiers habitans du Dannemarc, je ne crois pas que nous trouvions rien de certain à ajouter à ce qu'on vient d'en lire. Il est vrai que si nous voulons prendre pour guides quelques auteurs modernes, nos connoissances ne se borneront pas à de si foibles lueurs. Ils nous conduiront pied à pied, par une succession non interrompue de rois & de juges, jusqu'aux premiers âges du monde, jusqu'au déluge du moins, où recevant, pour ainsi dire, au sortir de l'arche les descendans de

Noé, ils les mènent à travers l'immense étendue des déserts qui les séparoient de la Scandinavie, pour leur y faire fonder les Etats qui y subsistent aujourd'hui. Tel est le sentiment de *Petreius*, de *Lyschander*, & des autres auteurs qui ont suivi ce qu'on appelle dans l'histoire Danoise l'hypothèse *Gothlandique* (1), parce qu'elle est fondée sur de prétendus monumens trouvés dans l'Isle de *Gothlande*, monumens qui portent tant de caractères de fausseté, qu'on les a relégués aujourd'hui d'un consentement unanime dans la classe des plus mal-adroites impostures.

Le célèbre *Rudbeck* savant Suédois, zélé pour la gloire de ses compatriotes, n'a pas moins fait d'efforts pour leur procurer l'honneur d'une origine fort ancienne; comme s'il importoit en effet

(1) *Petreius* est un auteur Danois du seizième siècle. *Lyschander* étoit historiographe du Roi Chrétien IV. Son ouvrage imprimé en Danois à Copenhague en 1662, porte pour titre: *Abrégé des Histoires Danoises depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours*, &c. Les raisonnemens sur lesquels ces auteurs s'appuyent ne méritoient pas la peine que *Torfæus* & d'autres ont prise de les réfuter. On peut consulter là-dessus ce dernier auteur dans sa *Suite des Rois de Dannemarc*. L. I. c. 8.

beaucoup qu'un peuple éloigné de nous par l'intervalle de tant de ſiècles, & à qui nous ne tenons plus que par une vaine conformité de nom, eût occupé plus tôt ou plus tard des pays dont perſonne ne nous diſpute la poſſeſſion. Comme cet auteur joignoit à une érudition des plus vaſtes une imagination très-féconde, il ne lui manquoit rien de ce qu'il faut pour bâtir des ſyſtêmes brillans & frivoles. Il a trouvé l'art de rapporter à ſon pays une foule de paſſages d'anciens auteurs qui probablement ne le connoiſſoient guères. Selon lui la Suède eſt l'*Atlantique* dont parle *Platon*, & c'eſt la raiſon qui lui en a fait donner le nom à ſon livre. Il ne doute pas que *Japhet* lui-même n'y ſoit venu avec ſa famille, & il prétend prouver l'ancienneté des peuples de la Scandinavie par les expéditions qu'ils ont entrepriſes, ſuivant lui, dans les temps les plus reculés. Il place la première dans le temps de *Saruch*; l'an du monde 1900: la ſeconde ſous la conduite d'*Hercule* dans l'intervalle qui s'écoula entre les années du monde 2200 & 2500. Il s'appuye auſſi ſur la conformité qui ſe trouve entre des noms de lieux, & des coutumes de certaines nations du midi, & les nations

du nord, pour prouver que les premières avoient été ſubjuguées par celles-ci; ce qui n'auroit pu ſe faire ſi la Scandinavie n'eût été depuis long-temps comme ſurchargée du nombre de ſes habitans. On n'attend pas ſans doute que je m'arrête à combattre cette hypothèſe; il eſt bien viſible que *Rudbeck* & ceux qui l'ont ſuivi ont toujours fauſſement attribué aux *Goths* de Scandinavie, ce que les hiſtoriens Grecs & Latins diſoient de ces *Gètes* ou *Goths* qui habitoient dans le voiſinage du Pont-Euxin. On ſait d'ailleurs combien peu de fond on doit faire ſur des reſſemblances de noms qui ſe trouvent partout où on les cherche, & ne manquent jamais de ſe prêter au but dont on a l'eſprit rempli.

Après avoir exclu ces prétendus guides, il ne me reſte plus qu'à choiſir entre *Saxon le Grammairien* (1), & *Th. Tor-*

---

(1) *Saxon* ſurnommé *le Grammairien* à cauſe de ſon ſavoir, a écrit dans le douzième ſiècle ſous les régnes de *Valdemar I* & de *Canut* ſon fils. Il étoit ſecrétaire du célèbre *Abſalon* archevêque de *Lund*, l'un des plus grands hommes de ſon temps, qui l'engagea à écrire une hiſtoire de Dannemarc, & lui fournit divers ſecours. L'ouvrage de *Saxon* eſt partagé en 16 livres, & a été imprimé pluſieurs fois. *Stephanus* en a donné une très-bonne édition.

fœus. Le premier ſuppoſe qu'un certain *Dan* dont on ne nous dit rien ſi ce n'eſt que ſon père ſe nommoit *Humble*, & ſon frère *Angul*, a été le fondateur du royaume de Dannemarc l'an du monde 2910; que c'eſt de lui que la Cimbrie a pris le nom de Dannemarc, & que c'eſt par ſa poſtérité que ce royaume a été gouverné dans la ſuite. *Saxon* a ſoin de nous indiquer lui-même dans ſa préface les fondemens de ſon hiſtoire. Ce ſont d'abord les anciennes chanſons au moyen deſquelles les Danois conſervoient autrefois le ſouvenir des grandes actions de leurs héros, des guerres & des événemens les plus remarquables de chaque règne, & même quelquefois les généalogies des princes & des hommes célèbres. Ce ſont enſuite les inſcriptions qu'on trouve çà là dans le nord gravées ſur des rochers ou ſur d'autres matières durables. Il s'appuye après cela ſur les chroniques Iſlandoiſes, & enfin ſur les relations qu'il tenoit de l'archevêque

---

à *Sora* en 1644, avec des notes. *Suenon* fils d'*Aggon* contemporain de *Saxon*, écrivit auſſi dans le même temps & par les ordres du même prélat une hiſtoire de Dannemarc qu'on a encore aujourd'hui.

Abſalon. On ne peut nier que cet ouvrage ne ſoit écrit avec beaucoup d'élégance pour le temps, mais on n'y trouve pas autant d'exactitude & d'amour pour la vérité. En effet pour ſe convaincre que cette haute antiquité attribuée au royaume de Dannemarc eſt une choſe très-incertaine, il ſuffit d'examiner les ſources où *Saxon* prétend avoir puiſé. (1) *Torfæus* Iſlandois de nation, & hiſtoriographe de Norvège, l'a montré fort au long dans ſon ſavant *Traité de la ſuite des princes & rois de Dannemarc*; il y prouve que ces poéſies dont *Saxon* prétend avoir tiré une partie de ce qu'il avance, ſont en fort petit nombre, qu'il n'en cite aucune dans pluſieurs livres de ſon hiſtoire, & qu'elles ne peuvent faire connoître la ſuite des rois ni la date d'aucun événe-

(1) *Thormodus Torfæus* né en Iſlande dans le ſiècle paſſé, & mort au commencement de celui-ci, avoit fait ſes études à Copenhague, & paſſé la plus grande partie de ſa vie en Norvège. C'étoit un homme fort intègre, laborieux, & extrêmement verſé dans les antiquités du Nord; mais peut-être un peu trop crédule, ſurtout quand il a pris pour guides les anciens hiſtoriens Iſlandois, d'après leſquels il a rempli les premiers volumes de ſon hiſtoire de Norvège d'événemens ſouvent peu croyables.

ment. Les inscriptions n'ont pas pû être ; à ajoute-t-il, d'un plus grand secours des Saxon ; elles contiennent rarement art choses importantes, elles sont la plupart détruites, effacées & très - difficiles à entendre. (1) Quant aux chroniques Islandoises Torfæus convient qu'elles au-roient pu être fort utiles à Saxon, mais il ne paroît pas qu'il les ait beaucoup consultées, puisqu'il s'accorde si rarement avec leurs récits. Enfin ceux de l'ar-chevêque Absalon sont sans doute d'un grand poids pour les temps peu éloignés de celui où vivoit ce savant prélat ; mais on ne voit pas où il auroit puisé des connoissances bien sûres de ce qui s'étoit passé long-temps avant lui. De tout cela Torfæus conclut avec raison que les pre-miers livres de Saxon, c'est-à-dire près de la moitié de son histoire, ne méri-tent presqu'aucune créance dans ce qui

(1) *Wormius* avoit lu presque toutes celles qui se trouvent en Dannemarc & en Norvège, & *Verelius* un grand nombre de celles qui sont en Suède, & l'un & l'autre conviennent qu'elles ne répandent presque aucun jour sur l'histoire ancienne. Pour s'en convaincre on n'a qu'à voir les notices qu'ils en ont données. *Olai Wormii Monumenta Runica* 4. Lib. & *Olai Verelii Runographia Scandica antiqua*, &c.

regarde la ſuite des rois & les époques des principaux événemens, quoiqu'on y trouve diverſes choſes importantes ſur les antiquités du Nord. Mais après avoir détruit le ſyſtême de cet ancien hiſtorien, voyons ce qu'on doit penſer de celui qu'il a tenté d'élever ſur ſes ruines.

La connoiſſance que ce ſavant avoit de l'ancienne langue Iſlandoiſe l'avoit mis en état de lire un nombre conſidérable d'anciens manuſcrits qu'on a trouvés en Iſlande, & dont la plus grande partie concerne l'hiſtoire de cette isle & celle des pays voiſins. Après avoir diſtingué ſoigneuſement ceux qui lui paroiſſent les plus dignes de foi d'avec une multitude d'autres où la fiction ſe fait ſentir à chaque page, il crut trouver dans les premiers de quoi former une ſuite complète de rois de Dannemarc, à compter depuis *Sciold* fils d'*Odin*, qui ſuivant lui commença à régner peu de temps avant J. C. Ainſi non-ſeulement il retranche de l'hiſtoire tous les règnes qui, au rapport de *Saxon*, ont précédé cette époque; mais il fait encore divers changemens à la ſuite des rois qui l'ont ſuivi, prétendant que *Saxon* y a inſéré, tantôt des princes étrangers, tantôt des ſeigneurs ou vaſſaux puiſſans; qu'il en a fait

vivre long-temps avant J. C. quelques-uns qui n'ont régné que plusieurs siècles après, qu'enfin il a grossi visiblement cette liste de rois, soit qu'il eût en vue de flatter sa nation en faisant la monarchie Danoise une des plus anciennes du monde, soit qu'en effet il ait suivi de bonne foi des guides qui l'égaroient.

Il paroît d'abord assez extraordinaire de voir un historien de Dannemarc s'appuyer uniquement sur les annales d'une nation reléguée sous le Pôle, à qui le reste du monde semble devoir être aussi inconnu qu'elle-même en est ignorée; mais on en sera moins surpris, continue *Torfæus*, quand on saura avec quel goût & quelle ardeur les Islandois ont toujours cultivé l'histoire, & que c'est de leur isle que sont sortis ces poëtes, qui sous le nom de *Scaldes* se sont rendus si fameux dans tout le Nord par le crédit dont ils jouissoient auprès des rois & des peuples. Et en effet cette nation a toujours pris soin de conserver la mémoire de ce qui se passoit d'important soit chez elle, soit chez ses voisins les Norvégiens, les Danois, les Suédois, les Ecossois, les Anglois, les Grœnlandois &c. Les premiers habitans d'Islande étant une colonie de Norvégiens qui s'y

retirèrent dans le neuvième ſiècle, pour ſe ſouſtraire à la tyrannie d'un de leurs rois, ils purent emporter avec eux des poéſies & d'autres mémoires concernant les temps qui les avoient précédés. D'ailleurs ils conſervèrent toujours avec les peuples du Nord d'aſſez fréquentes liaiſons pour qu'ils puſſent apprendre par leur moyen ce qui ſe paſſoit hors de chez eux. Enfin notre auteur prétend que les poéſies de ces Iſlandois étoient dans la bouche de tout le monde, qu'elles contenoient les généalogies & les exploits des rois, des princes, des héros; & que comme les poëtes n'oublioient point de les ranger ſuivant l'ordre des temps, il n'a pas été difficile aux auteurs Iſlandois de compoſer avec de pareils ſecours les chroniques qu'ils nous ont laiſſées.

Tels ſont les fondemens de l'*hypothèſe* de *Torfæus*, & on ne peut refuſer beaucoup d'éloges au travail & à la ſagacité d'un auteur qui a répandu autant de jour ſur l'hiſtoire de ſon pays. Mais en même temps on eſt obligé d'avouer qu'il y reſte encore beaucoup d'incertitude & de ténèbres. En effet quoique les annales des Iſlandois ſoient ſans contredit une ſource plus pure que celles où *Saxon* a puiſé, quoique les raiſons que *Torfæus*

allégue en leur faveur ſoient de quelque poids, bien des gens ſe perſuaderont difficilement qu'on doive les ſuivre avec autant de confiance qu'il l'a fait. Car 1°. les Iſlandois nous ont laiſſé un grand nombre d'ouvrages dans leſquels il paroît que leur goût les portoit au merveilleux, à l'allégorie, & même à ce genre de narrations où l'on mêle à deſſein la fable & la vérité. *Torfæus* (1) avoue lui-même qu'il a lu pluſieurs de leurs livres dans leſquels il eſt très-difficile de démêler le menſonge d'avec la vérité, & qu'on n'en trouve preſqu'aucun qui ſoit ſans mêlange de fiction. 2°. Ces annales ne ſont pas d'une grande antiquité ; nous n'en avons aucune qui ait été écrite avant l'époque où le Chriſtianiſme a été établi dans le Nord, & depuis *Odin*, dont l'arrivée, ſuivant *Torfæus*, eſt la premiere époque des temps hiſtoriques, juſqu'au premier hiſtorien Iſlandois, il s'eſt écoulé environ onze ſiècles (2). Si les auteurs de ces annales

(1) *Voyez* Series Dynaſt. & Reg. *L. I. c.* 6.

(2) Ce premier hiſtorien Iſlandois eſt *Isleif* évêque de *Scalholt* qui mourut en 1080. Ses recueils ſont perdus, mais il y a apparence que *Are le ſavant* s'en ſervit pour compoſer ſes chroniques

n'ont trouvé aucun mémoire écrit avant eux, comme il y a lieu de le croire, tous leurs récits ne feront donc fondés que fur des traditions, des infcriptions, & des poéfies. Mais ajoutera-t-on beaucoup de foi à des traditions qui ont dû embraffer tant de fiècles, & fe conferver chez des hommes fi peu éclairés? Quant aux infcriptions, nous avons déjà vû de quel fecours elles pouvoient être : ajoutons qu'il n'y en a qu'un petit nombre qui aient été écrites avant les temps du chriftianifme, & qu'on ne faifoit guères d'ufage des lettres avant ce temps-là. On aura pu tirer quelques fecours de ces poéfies pour des événemens récens. Mais eft-il probable qu'on en eût retenu foigneufement beaucoup de celles qui avoient huit ou neuf fiècles d'ancienneté? Y trou-

---

dont nous avons encore des fragmens aujourd'hui. Il vivoit fur la fin du même fiècle, auffi bien que *Sæmond le fage* ou *le favant*, autre hiftorien Iflandois dont il refte quelques ouvrages. *Snorro Sturlefon* eft de tous ces hiftoriens celui qui nous a laiffé les ouvrages les plus utiles. Il a compofé une chronique de Norvège fort eftimée. Il étoit premier magiftrat, ou juge fuprême de la République d'Iflande, & fut tué dans une émeute populaire en 1241. On peut confulter fur les autres écrivains Iflandois le livre de Torfæus, *Series Dynaft. ac Reg. Dan.* L. I.

voit-on beaucoup d'exactitude & de clarté ? Les poëtes avoient-ils dans ce temps-là cette précision, & suivoient-ils cet ordre que l'histoire demande ? 3°. Si les annalistes Islandois n'ont pu savoir avec certitude ce qui s'étoit passé long-temps avant eux en Islande & en Norvège, leur autorité n'est-elle pas encore plus foible pour ce qui concerne un état éloigné comme le Dannemarc, qui n'avoit pas alors avec ces autres contrées du Nord les mêmes liaisons qu'il a eues depuis ? On sent aisément que presque tout ce qu'ils ont pu en savoir a dû se borner à des bruits populaires, & à quelques vers qui de loin en loin se répandoient en Islande par le moyen de quelque poëte Islandois qui retournoit dans sa patrie.

Quel est le devoir d'un historien au milieu de ce vaste champ d'opinions contraires où des lueurs momentanées ne lui permettent jamais de se tracer une route assurée ? Il me semble que c'est d'abord de ne point s'engager dans un labyrinthe de recherches épineuses & inutiles. C'est ensuite de parcourir rapidement tous ces âges peu connus, & assez peu intéressans par la distance où ils sont de nous, quand l'obscurité qui les couvre

ne

ne nous les rendroit pas encore plus indifférens. Et s'il s'y trouve des événemens qu'on ne puisse passer tout-à-fait sous silence, qu'on soit du moins attentif à marquer toujours, autant qu'il se peut, le degré de probabilité qu'on croit devoir leur attribuer, afin de ne point déshonorer l'histoire par un alliage de fables frivoles & de vérités importantes. Je sais qu'en me conformant à cette règle je laisserai un grand vide dans cet ouvrage, où l'histoire de huit ou neuf siècles, qui font ailleurs la matière de plusieurs volumes, (1) se réduira par-là à un petit nombre de pages; mais ce vide, si c'en est un, pourra être utilement rempli. Au lieu de discuter les faits douteux qu'on place dans cette longue période des temps du paganisme, étudions la religion, le caractère, les mœurs & les usages des anciens habitans du Nord durant ces mêmes siècles. Il semble que ce sujet a de quoi intéresser le lecteur érudit, & peut-être aussi le lecteur philosophe. Il a

(1) Tels sont, par exemple, les deux premiers de l'histoire de Dannemarc par Desroches, & d'un nombre d'auteurs qui l'ont copié, qui ne sont que la répétition des fables puériles de Saxon.

pour tout le monde le mérite d'une ſorte de nouveauté, du moins dans la langue dont je me ſers. Enfin bien loin d'être étranger à l'hiſtoire de Dannemarc, il en fait partie, & une partie eſſentielle, s'il eſt vrai, comme on le reconnoît aſſez aujourd'hui, que l'hiſtoire ſoit quelque choſe de plus qu'un récit de batailles, de ſiéges, de traités & une liſte de rois. En nous bornant à l'objet que nous indiquons, nous pourrons conſulter avec confiance ces mêmes poéſies anciennes dont l'autorité eſt nulle dans l'hiſtoire. En effet l'écrivain le plus crédule, ou le plus ami du merveilleux, fait connoître par ſes fables mêmes les mœurs & la façon de penſer de ſon ſiècle. Sa ſimplicité, ſon ignorance ſont même le meilleur garant de la naïveté fidèle de cette peinture. Et c'eſt-là ſans doute le ſeul uſage qu'il faille faire des poéſies qui nous reſtent de ces anciens temps. Leurs auteurs érigés en hiſtoriens par ceux des âges ſuivans ont fait de l'hiſtoire ancienne un tiſſu de fictions; mais ne les prenons que pour des poëtes, puiſqu'en effet ils n'ont été que cela, & ne recueillons dans leurs ouvrages que ces traits où ſans s'en douter on découvre la façon de penſer & le caractère de ſon ſiècle.

CHAPITRE IV.

D'ODIN, de son arrivée dans le Nord, des conquêtes & des changemens qu'il y fit.

JE ne saurois bien déveloper l'état de l'ancienne Scandinavie, sans m'arrêter ici un moment. Une tradition célèbre confirmée par les poésies de tous les peuples du Nord, par leurs annales, par des institutions & par des usages dont quelques-uns subsistent encore, nous apprend qu'un personnage extraordinaire nommé *Odin* a régné anciennement dans le Nord, qu'il y a opéré de grands changemens dans le gouvernement, dans les usages & dans la religion, qu'il y a joui d'une grande autorité, & qu'on lui a même rendu des honneurs divins. Tous ces faits ne peuvent être contestés. Quant à ce qui regarde l'origine de cet homme, le pays d'où il étoit sorti, le temps où il a vécu, les autres circonstances de sa vie & de sa mort, ce sont autant de choses incertaines sur lesquelles les recherches les plus profondes & les conjectures les plus ingénieuses ne nous démontrent que notre ignorance. Mais ainsi préparés au

doute laiſſons parler les auteurs que nous venons de citer : tous leurs témoignages ſe trouvent compris dans celui de *Snorron* ancien hiſtorien de Norvège, & dans les commentaires & les explications que *Torfæus* a ajoutées à ſa relation.

La république Romaine touchoit au faîte de la puiſſance & ne voyoit plus rien dans la partie connue du monde qui ne reconnût ſes loix, lorſqu'un événement imprévu lui ſuſcita des ennemis juſques dans le fond des forêts de la Scythie, & ſur les bords du Tanaïs. *Mithridates* en fuyant avoit attiré *Pompée* dans ces déſerts. Ce roi du Pont y cherchoit un aſyle & de nouveaux moyens de vengeance. Il eſpéroit d'armer contre l'ambition de Rome tous les peuples barbares ſes voiſins dont elle menaçoit la liberté. Il y réuſſit d'abord ; mais ces peuples, alliés peu fidèles, ſoldats mal armés & plus mal diſciplinés, furent forcés de céder au génie de *Pompée*. *Odin* étoit, dit-on, de ce nombre. Il fut obligé de ſe dérober par la fuite à la vengeance des Romains, & d'aller chercher dans des contrées inconnues à ſes ennemis la ſûreté qu'il ne trouvoit plus dans ſa patrie. Son véritable nom étoit *Frigge* fils de *Fridulphe* ; il avoit pris

celui d'*Odin* qui étoit le dieu suprême des Scythes, soit qu'il eût su se faire passer pour un homme inspiré par les dieux, soit qu'il fût le premier prêtre ou le chef du culte qu'on rendoit au dieu *Odin*. On sait que ç'a été l'usage de plusieurs nations de donner aux pontifes le nom du dieu qu'ils servoient. *Sigge* tout plein de ses projets ambitieux ne manqua pas sans doute d'usurper un nom si propre à lui attirer le respect des peuples qu'il vouloit assujettir.

Odin, comme nous l'appelerons à l'avenir, commandoit, dit-on, aux *Ases*, peuple Scythe dont la patrie doit avoir été entre le Pont-Euxin & la mer Caspienne; leur ville principale étoit *As-Gard*. (1) Le culte qu'on y rendoit au

(1) *Strabon* place dans le même pays une ville nommée *As-bourg*. L. 2. *Pline* parle des *Aséens* peuple des environs du mont Taurus *L*. 6. *c*. 17. *Ptolomée* les appelle *Asiotes*, *Etienne de Byzance*, *Aspurgiens*. Les relations modernes font aussi mention d'une nation d'*Ases* ou d'*Oses* fixée dans le même pays, & il y a lieu de croire que la ville d'*As-hof* a pris son nom de la même source, ce mot signifiant dans la langue gothique la même chose que *Asgard*, ou *Asbourg*. Mais avec tout cela il est encore douteux qu'*Odin* & ses compagnons fussent venus de si loin. *Snorron* est sans doute l'auteur de cette conjecture fondée sur la

dieu suprême étoit célèbre dans tous les pays voisins, & c'étoit *Odin* qui en faisoit les fonctions en chef aidé de douze autres pontifes, espèce de druides qui rendoient aussi la justice. *Odin* ayant ainsi réuni sous ses drapeaux la jeunesse des pays voisins, marcha vers les pays du Nord & de l'occident de l'Europe, soumettant, nous dit-on, tous les peuples qui se trouvoient sur son passage, & leur donnant quelqu'un de ses fils pour les commander. C'est ainsi que *Suarlami* eut la Russie, *Baldeg* la Saxe occidentale ou la Westphalie, *Segdeg* la Saxe orientale,

conformité des noms. Les plus anciennes chroniques, les poëtes & la tradition se bornoient probablement à dire qu'*Odin* venoit du pays des *Ases*: or *As* dans la langue Scythique signifie un seigneur, un dieu, & ce nom étoit en usage chez plusieurs peuples Celtes, & même chez les *Etrusques*, ou *Toscans*. Voyez *Sueton. August. c.* 97. *As-Gard* signifioit donc la cour ou le séjour de Dieu, & la ressemblance de ce nom avec ceux d'*Asie*, d'*As-hof*, &c. peut avoir trompé *Snorron*. Le savant *Eccard* dans son *traité de l'origine des Germains* croit qu'*Odin* venoit de quelque contrée voisine de l'Allemagne, où l'on trouve plusieurs noms de lieux dans la composition desquels entre le mot d'*As*, & il se peut en effet qu'il y eût séjourné long-temps, & formé des établissemens, quoique lui ou sa nation vinssent originairement de quelque contrée de la Scythie.

Sigge la Franconie. La plupart des familles ſouveraines du Nord deſcendent de ces princes. Ainſi *Horſa* & *Hengiſt*, chefs de ces Saxons qui ſoumirent la Bretagne dans le cinquième ſiècle, comptoient *Odin* ou *Woden* (1) au nombre de leurs ancêtres ; il en étoit de même des autres priuces Anglo-Saxons. Le mot d'*Odin* déſignoit, comme on l'a vu, le dieu ſuprême des Scythes & des Celtes ; on ſait auſſi que c'étoit l'uſage de tous les héros de ces nations de ſe dire iſſus de leurs dieux, & ſurtout du dieu de la guerre. Les hiſtoriens de ces temps-là, c'eſt-à-dire les poëtes, ne manquoient pas d'accorder le même honneur à ceux dont ils chantoient les louanges, & ils multiplioient ainſi *les deſcendans d'Odin* ou du dieu ſuprême, autant qu'ils le jugeoient à propos.

Après avoir diſpoſé de tant de pays, & établi par-tout ſa religion ou plutôt

(1) Dans la dialecte des Anglo-Saxons il étoit appelé *Woden* ou *Wodan*. Les anciennes chroniques de ces peuples, & en particulier celle qu'a publiée *Gibſon*, ſont formelles là-deſſus. On y trouve dix ou douze généalogie de princes Anglois qui remontent toutes juſques à *Odin*, & l'auteur finit par cette réflexion : *C'eſt de lui que toutes nos familles royales tirent leur origine*. V. p. 13.

les rites du culte de ſa patrie, *Odin* prit dit-on la route de la Scandinavie par la Cherſonèſe Cimbrique. Ces provinces ne lui réſiſtèrent guères, & il paſſa peu de temps après dans la Fionie qui devint ſa conquête auſſitôt qu'il s'y préſenta. Il s'arrêta, dit-on, long-temps dans cette isle agréable, & il y bâtit la ville d'*Odenſée* qui conſerve encore dans ſon nom le ſouvenir de ſon fondateur. De-là il étendit ſes armes ſur tout le Nord. Il ſoumit le reſte du Dannemarc, & y fit reconnoître ſon fils *Sciold* en qualité de roi, titre que perſonne n'y avoit encore porté, ſuivant les annales Iſlandoiſes, & qui paſſa à ſes deſcendans appelés de ſon nom *Scioldungiens*. *Odin* plus ſatisfait ſans doute de donner des couronnes à ſes fils, que de régner lui-même, ſe rendit enſuite en Suède où régnoit un prince nommé *Gylphe*, qui perſuadé que l'auteur d'un nouveau culte conſacré par des conquêtes ſi brillantes ne pouvoit être un homme ordinaire, lui rendit de grands honneurs, & l'adora même comme une divinité. A la faveur de cette opinion que l'ignorance des peuples embraſſa facilement, il acquit bientôt en Suède la même autorité qu'il avoit eue en Dannemarc. Les Suédois vinrent

en foule lui rendre leurs hommages, & déférèrent d'un consentement unanime le titre & le pouvoir de roi à son fils *Yngue*, & à sa postérité. De-là les *Ynglingiens*, nom qui a servi long-temps à désigner les rois de Suède. *Gylphe* mourut, ou fut oublié. *Odin* gouverna avec un empire absolu. Il fit de nouvelles loix, introduisit les usages de son pays, établit à *Sigtuna* (ville aujourd'hui détruite dans la même province où est *Stockholm*) un conseil ou tribunal suprême composé de ces douze seigneurs ou druïdes dont j'ai parlé. Ils devoient veiller à la sûreté publique, rendre la justice aux peuples, présider au nouveau culte apporté dans le Nord, & conserver fidèlement le dépôt des connoissances religieuses & magiques de ce prince. Il fut bientôt reconnu comme un souverain & une divinité par tous les petits rois qui avoient partagé entr'eux la Suède, & il établit une espèce de tribut qui se levoit sur chaque tête dans toute l'étendue du pays. Il s'engagea de son côté à défendre les habitans contre leurs ennemis, & à pourvoir aux fraix du culte qu'on rendoit aux dieux à *Sigtuna*.

Tant de conquêtes n'avoient pas cependant encore satisfait son ambition.

Le désir d'étendre sa religion, son autorité & sa gloire lui fit entreprendre de soumettre la Norvège; son bonheur ou son habileté l'y suivirent, & ce royaume obéit bientôt à un fils d'*Odin* nommé *Sæmungue*, dont on n'a pas manqué de faire l'auteur de la famille dont les diverses branches régnèrent ensuite long-temps dans le même pays.

Après avoir terminé ces glorieuses expéditions, *Odin* se retira en Suède, où sentant approcher sa fin, il ne voulut pas attendre des suites d'une maladie, une mort qu'il avoit tant de fois bravée dans les combats. Ayant donc rassemblé ses amis & ses compagnons de fortune, il se fit neuf blessures en forme de cercle avec la pointe d'une lance, & diverses autres découpures dans la peau avec son épée. Il déclara ensuite en mourant qu'il alloit en Scythie prendre place avec les autres dieux à un festin éternel où il recevroit avec de grands honneurs ceux qui après s'être exposés intrépidement dans les combats seroient morts les armes à la main. Dès qu'il eut rendu le dernier soupir on porta son corps à *Sigtuna*, où, conformément à un usage qu'il avoit apporté dans le Nord, il fut brûlé avec beaucoup de pompe & de magnificence.

Telle fut la fin de cet homme auſſi extraordinaire à ſa mort que pendant ſa vie. Les divers traits que nous venons d'en rapporter pourroient fournir matière à beaucoup de conjectures s'ils étoient mieux conſtatés. Parmi celles qu'on a propoſées, il y en a cependant qui méritent quelqu'attention. Quelques ſavans ont ſuppoſé que le déſir de ſe venger des Romains fut le principe de toute ſa conduite. Chaſſé de ſa patrie par ces ennemis de toute liberté, ſon reſſentiment, diſent-ils, fut d'autant plus violent que les Scythes regardoient comme un devoir ſacré de venger leurs injures, & celles de leurs parens & de leur nation. Il ne parcourut donc, ſuivant eux, tant de contrées éloignées, & n'eut tant d'ardeur pour y établir ſa doctrine ſanguinaire, qu'afin de ſoulever tous les peuples contre une puiſſance formidable & odieuſe. Ce levain qu'il avoit laiſſé dans les eſprits des nations du Nord y fomenta long-temps en ſecret; mais, ajoutent-ils, le ſignal étant donné, elles fondirent toutes d'un commun accord ſur ce malheureux empire, & après pluſieurs ſecouſſes réitérées elles vengèrent en le renverſant l'affront fait à leur fondateur. Je ne ſaurois me réſoudre à for-

mer des objections contre une supposition si ingénieuse. Elle ajoute trop d'importance à l'histoire du Nord, elle y met trop d'intérêt, trop de poésie, si j'ose ainsi parler, pour que je ne consente pas que ce soit-là si l'on veut autant de preuves qui déposent en sa faveur. J'avoue cependant qu'il est peut-être plus simple de ne voir dans *Odin*, que le fondateur d'un nouveau culte inconnu aux Scandinaves chez qui il l'apporta. Peut-être qu'en effet, ou lui, ou ses pères, ou les auteurs de sa religion étoient venus de quelque contrée de la Scythie & des confins de la Perse. Il est plus probable encore que le dieu dont il se dit le prophête & le pontife se nommoit *Odin* depuis long-temps chez ces nations, & que l'ignorance des âges suivans confondit la divinité avec le prêtre, & fit des attributs de l'une & de l'histoire de l'autre un mélange grossier où nous ne pouvons plus rien distinguer aujourd'hui. On trouvera dans tout ce que nous aurons encore à dire sur ce sujet de nouvelles preuves de cette confusion, & il importe au lecteur de ne point perdre cet objet de vue. Mais nous devons rapporter auparavant de nouveaux détails sur *Odin* que les Islandois nous ont conservés, & qui confirmeront ces conjectures.

Un des artifices qu'il employa avec le plus de ſuccès pour ſe concilier le reſpect du peuple étoit de conſulter dans les affaires difficiles la tête d'un certain *Mimer* qui avoit eu pendant ſa vie une grande réputation de ſageſſe. Cet homme ayant eu la tête coupée, *Odin* la fit embaumer, & ſut perſuader aux Scandinaves qu'il lui avoit rendu la parole par ſes enchantemens. Il la portoit toujours avec lui, & lui faiſoit prononcer les oracles dont il avoit beſoin. Un artifice ſemblable rappelle le pigeon qui portoit à *Mahomet* les ordres du ciel, & montre aſſez avec quelle ſorte de gens l'un & l'autre avoient affaire. Un autre traît de conformité entre ces deux impoſteurs, c'eſt l'éloquence dont ils ont été doués. Les chroniques Iſlandoiſes nous peignent *Odin* comme le plus perſuaſif des hommes. Elles nous diſent que rien ne pouvoit réſiſter à la force de ſes diſcours, qu'il mêloit quelquefois à ſes harangues des vers qu'il compoſoit ſur le champ, que non-ſeulement il étoit grand poëte, mais que c'étoit lui qui avoit enſeigné le premier la poéſie aux Scandinaves : il étoit auſſi l'inventeur des caractères *Runiques*; ou des lettres dont ces peuples ſe ſont long-temps ſervis.

Mais ce qui contribua le plus à le faire passer pour un dieu, c'est son habileté dans la magie. On étoit persuadé qu'il pouvoit parcourir tout le monde en un clin d'œil, disposer de l'air & des tempêtes, se transformer en toute sorte de figures, ressusciter les morts, prédire l'avenir, ôter par ses enchantemens la force & la santé à ses ennemis, découvrir les trésors cachés sous terre. Il savoit aussi, ajoutent les mêmes auteurs, chanter des airs si tendres & si mélodieux que les plaines & les montagnes s'entr'ouvroient de plaisir, & que les ombres attirées par la douceur de ses chants sortoient des abîmes qu'elles habitent, & venoient se ranger autour de lui.

Mais autant que son éloquence, son air auguste & vénérable le faisoient chérir & respecter au milieu d'une assemblée tranquille, autant étoit-il redoutable & furieux dans la mêlée. Il inspiroit une si grande terreur à ses ennemis, qu'on n'a cru pouvoir mieux la peindre qu'en disant qu'il les rendoit sourds & aveugles, qu'il se changeoit en ours, en taureau, en lion, qu'il paroissoit tel qu'un loup désespéré, & que mordant son bouclier avec fureur il se jetoit au milieu des rangs, faisant de tous côtés

autour de lui le plus horrible carnage, ſans recevoir aucune bleſſure.

Quelques hiſtoriens qui rapportent ces prodiges d'après les anciens ont crû devoir les attribuer à des cauſes ſurnaturelles. Il me ſemble qu'en tout cela la ſeule choſe qui devroit nous étonner, c'eſt l'imbécille crédulité du peuple qu'on abuſoit, ſi tant d'exemples anciens & modernes ne nous avoient appris à quel point l'ignorance dégrade toutes les facultés de l'eſprit humain. Quel beſoin en effet de ſuppoſer qu'*Odin* ait employé réellement cette ſcience prétendue qu'on appelle magie: ou qu'il ait eu recours au démon, quand nous ſavons que le peuple qui habitoit alors la Scandinavie étoit plongé dans les plus épaiſſes ténèbres de la barbarie; que les hiſtoriens qui nous ont tranſmis le récit de tous ces prodiges ſont des poëtes; enfin qu'*Odin* apportant avec lui des arts inconnus au Nord, une magnificence extraordinaire pour le pays, de la ruſe, & peut-être auſſi des talens peu communs, il a pu paſſer aiſément pour un dieu, dans un temps où il y avoit ſi peu d'hommes, & où on donnoit le nom de prodiges à tout ce dont on étoit étonné?

CHAPITRE V.

Idée générale de l'ancienne Religion des peuples du Nord.

IL n'eſt pas aiſé de ſe faire une idée bien juſte de la religion des peuples qui occupoient autrefois le Nord de l'Europe. Ce que les Auteurs Grecs & Latins en ont écrit manque ſouvent d'exactitude. Ils eurent pendant longtemps peu de communication avec ces peuples qu'ils nommoient barbares; ils ignoroient leur langue, & les Celtes ſe faiſant un ſcrupule de déveloper aux étrangers le fond leur doctrine, ceux-ci réduits à être ſimples ſpectateurs de leur culte ne pouvoient en ſaiſir l'eſprit qu'avec peine. Cependant lorſqu'on raſſemble les traits que ces différens écrivains nous ont conſervés, & qu'on le compare avec les chroniques anciennes des peuples du Nord, en les rectifiant, & les éclairciſſant les uns par les autres, on peut eſpérer de pouvoir parvenir à diſtinguer les objets les plus importans.

La religion des Scythes étoit ſimple dans les premiers temps. Elle n'enſeignoit

qu'un petit nombre de dogmes qui ont peut-être été la seule religion des premiers habitans de l'Europe. Mais les peuples qui se fixèrent dans les pays méridionaux les altérèrent bientôt. On nait sous ces climats avec des imaginations vives, fécondes, inquiétes, qui rendent les hommes avides du merveilleux & des nouveautés, avec des passions ardentes qui leur permettent rarement de garder un équilibre raisonnable, & de voir les choses de sang froid. De-là les délires des Egyptiens, des Syriens, des Grecs en matière de religion, & ce cahos d'extravagances, connu sous le nom de mythologie. Dans le Nord au contraire les opinions n'eurent jamais cette mobilité, cette inconstance. C'est-là que la rigueur du climat enchaîne nécessairement les esprits, ralentit l'imagination, réduit les passions & dans leur nombre & dans leur vivacité, & n'accordant rien qu'à un travail pénible & assidu, détourne sur des objets insensibles cette activité qui produit ailleurs tant d'inquiétude & de légèreté.

Mais soit que cette cause n'ait pas toujours conservé la même efficace, soit qu'elle ait cédé à d'autres plus puissantes, la plûpart des peuples Scythes laissèrent

enfin corrompre leur culte par un mélange de cérémonies, les unes ridicules, les autres cruelles, dont ils firent peu à peu, comme cela arrive toujours, l'essentiel de leur religion. Il faudra donc distinguer ici deux âges dans la religion de ces peuples, & dans l'un & l'autre de ces âges la croyance des sages d'avec la mythologie ou les fictions des poëtes. Sans ces distinctions il est difficile de concilier les témoignages opposés qu'on trouve dans les anciens auteurs. Je ne promets point cependant de les marquer toujours avec exactitude. Les lueurs qui nous guident de distance en distance dans ces siècles d'obscurité ne nous laissent voir que les grands objets ; les autres nous échappent le plus souvent.

Examinons d'abord cette religion dans son état de pureté. Elle enseignoit qu'il y avoit un *Dieu suprême*, *maître de l'univers*, *auquel tout étoit soumis & obéïssant*. Tel étoit le Dieu suprême des Germains, selon le rapport de *Tacite*. L'ancienne *mythologie* Islandoise (1) l'appelle *l'au-*

(1) *Regnator omnium Deus, cætera subjecta atque parentia.* Tacit. German. c. 35. Les épithètes suivantes lui sont données en autant de termes dans la mythologie Islandoise intitulée l'*Edda*, dont il a été parlé plus haut. On la trouvera à la suite de cet ouvrage.

teur de tout ce qui existe, *l'Eternel*, *l'Ancien*, *l'Etre vivant & terrible*, *le scrutateur des choses cachées*, *l'immuable*; elle attribuoit à ce Dieu *une puissance infinie*, *une science sans bornes*, *une justice incorruptible*. Il étoit défendu de représenter la divinité sous une forme corporelle: elle ne permettoit pas même qu'on la renfermât dans une enceinte de muraille; ce n'étoit que dans des retraites, dans des forêts consacrées qu'on pouvoit la servir dignement: là elle sembloit régner en silence, & se rendre sensible dans le respect qu'elle inspiroit. (1) C'étoit une extravagance impie que de lui attribuer une figure humaine, que de lui ériger des statues, de lui supposer un sexe, de la représenter dans des images. De cette Divinité suprême étoit émanée une infi-

(1) *Ceterum nec cohibere parietibus Deos, neque in ullam humani oris speciem assimilare ex magnitudine cœlestium arbitrantur. Lucos ac nemora consecrant, Deorumque nominibus appellant secretum illud quod solâ reverentiâ vident.* Tacit. Germ. c. 9. Je pourrois accumuler ici les autorités pour prouver que tant que les nations Celtiques n'eurent aucune communication avec les étrangers, leur religion proscrivit sévèrement l'usage des temples, des idoles, des images, &c. Mais il suffit d'indiquer à ceux qui pourroient désirer de plus grands détails là-dessus, l'ouvrage de M. *Pelloutier* intitulé Histoire des Celtes, *T.* II.

nité de divinités ſubalternes & de génies, dont chaque partie du monde viſible étoit le ſiége & le temple. Ces intelligences n'y réſidoient pas ſeulement, elles en dirigeoient les opérations; l'objet viſible n'étoit que l'organe de leur amour & de leur libéralité envers les hommes. Chaque élément avoit ſon intelligence ou ſa divinité propre. Il y en avoit dans la terre, dans l'eau, dans le feu, dans l'air, dans le ſoleil, dans la lune, dans les aſtres: les arbres, les forêts, les fleuves, les montagnes, les rochers, les vents, la foudre, les tempêtes en contenoient auſſi, & méritoient par-là un culte religieux qui dans les commencemens ne devoit pas ſe diriger vers la partie groſſière & viſible, mais vers l'Intelligence qui l'animoit. Le motif de ce culte étoit la crainte d'un Dieu irrité par les péchés des hommes, mais en même-temps clément & exorable aux prières & au repentir. On s'élevoit à lui comme au principe actif qui non-ſeulement avoit produit les hommes, les animaux, les plantes, & tous les êtres viſibles, en s'uniſſant à la terre ou au principe paſſif; mais encore comme au ſeul & unique agent qui conſervât les êtres, & qui diſpenſât les événemens. Servir cet être par les ſacrifices

& les prières, ne faire aucun tort aux autres, s'appliquer à être brave & intrépide, c'étoit là toutes les conſéquences morales qu'on tiroit de ces dogmes. Enfin la croyance d'une vie à venir cimentoit l'édifice. Des ſupplices cruels y étoient réſervés à ceux qui auroient mépriſé ces trois préceptes fondamentaux de la morale, & des délices ſans nombre & ſans fin y attendoient les hommes juſtes, religieux & vaillans.

Tels ſont les principaux traits de cette ancienne religion, qui fut probablement pendant pluſieurs ſiècles celle de la plupart des peuples du nord de l'Europe, & ſans doute auſſi de pluſieurs nations de l'Aſie. Elle conſervoit encore dans le Nord une aſſez grande pureté vers la fin de la République Romaine. On peut juger du moins par le témoignage de quelques auteurs, que les Germains en avoient retenu les dogmes principaux juſques à ce temps-là, tandis que les autres peuples Celtes vaincus par les armes & le luxe des Romains adoptoient peu à peu de nouveaux Dieux en ſe ſoumettant à ces nouveaux maîtres. Il eſt donc aſſez probable que ce ne fut qu'environ dans le temps de l'arrivée d'*Odin*, que cette religion perdit chez les Danois & les au-

la religion de leurs ancêtres, les Scandinaves associèrent au dieu suprême plusieurs de ces génies ou divinités subalternes qui lui avoient toujours été subordonnées. Chacune de ces divinités inférieures gouvernant avec empire tout ce qui étoit renfermé dans sa sphère, la crainte, le desir, tous les besoins & toutes les passions forçoient ces hommes grossiers à recourir à elles, comme à un secours plus prochain, plus prompt, plus accessible que celui du Dieu suprême dont le nom seul imprimoit un respect mêlé de terreur. On n'ignore pas que c'est ainsi que la plupart des religions se sont corrompues. Comment concevoir qu'un seul Etre puisse mouvoir & entretenir toutes les parties de cet Univers? Et la chose n'est-elle pas encore plus incompréhensible pour des peuples grossiers qui n'ont jamais soupçonné qu'il y eût quelque liaison entre ces parties, & que des loix générales pussent produire tant de phénomènes divers? Aussi tous les peuples ignorans ont-ils cru devoir appeler au secours de l'Etre suprême des esprits, des génies, des divinités de tout genre chargées du détail du gouvernement moral & physique de ce monde. S'ils ont rendu à quelques-unes

de ces divinités des honneurs plus grands qu'aux autres, ç'a été ordinairement à celles dont l'empire s'étendoit sur les choses qui leur étoient les plus chères, ou qui leur paroissoient les plus dignes d'admiration. C'est ce qui arriva dans la Scandinavie. Bientôt cet Etre suprême dont l'idée embrassoit tout ce qui existe, ne fut plus servi du grand nombre que comme le dieu de la guerre. Aucun objet ne pouvoit être, suivant eux, plus digne de son attention, ni plus propre à faire éclater son pouvoir. De-là ces affreuses peintures qui nous en sont restées dans la mythologie Islandoise (1) où il est toujours désigné sous le nom d'*Odin*. C'est, dit-elle, *le dieu terrible & sévère, le père du carnage, le dépopulateur, l'incendiaire, l'aigle, le bruyant, celui qui donne la victoire, qui ranime le courage dans le combat, qui nomme ceux qui doivent être tués.* Les guerriers qui alloient se battre faisoient vœu de lui envoyer un certain nombre d'ames qu'ils lui consacroient; ces ames étoient le droit d'*Odin*. On imploroit son secours dans toutes les guerres; c'étoit à lui que les vœux des deux partis s'adressoient,

(1) v. Edda Island. Myth. 3. & *seqq.*

& l'on croyoit qu'il venoit ſouvent lui-même dans la mêlée, enflammer la fureur des combattans, frapper ceux qu'il deſtinoit à périr, & emporter leurs ames dans ſes demeures céleſtes.

Cette terrible divinité qui ſe plaiſoit à répandre le ſang des hommes, ne laiſſoit pas, ſuivant la mythologie Iſlandoiſe, d'en être le créateur & le père. Ce même dieu qu'ils adoroient ſous des traits capables de faire abhorrer un homme, ſuivant l'*Edda* (1), *vit & gouverne pendant les ſiècles, & dirige tout ce qui eſt haut, & tout ce qui eſt bas, ce qui eſt grand & ce qui eſt petit; il a fait le ciel & l'air & l'homme qui doit toujours vivre. Et avant que le Ciel & la Terre fuſſent, ce dieu étoit déjà avec les géans.* Les principaux traits de ces diverſes peintures ſe retrouvent encore en d'autres endroits du même ouvrage, & dans toutes les anciennes poéſies du Nord. Pluſieurs autres peuples, les Scythes, les Germains attribuoient auſſi au dieu ſuprême une inſpection particulière ſur la guerre. Ils ſuppoſoient tous d'après leur propre caractère qu'il aimoit à faire montre de ſa force & de ſa puiſſance dans les com-

(1) *Voyez* Edda Mythol. 3.

bats, & à ſignaler ſa vengeance par le carnage & la déſolation. Sans doute cette idée étoit déjà profondément enracinée dans l'eſprit des anciens Danois avant l'arrivée d'*Odin:* l'expédition des Cimbres nous fait aſſez comprendre que la guerre étoit déjà dans ce temps-là leur paſſion dominante, & leur grande affaire; mais il eſt cependant vraiſemblable que ce conquérant exalta, pour ainſi dire, leur férocité naturelle en jetant dans ces ames bien préparées les dogmes ſanguinaires de ſa religion. Ainſi cette intime perſuaſion où ils étoient que le dieu ſuprême ſe montroit lui-même dans les batailles, qu'il ſoutenoit ceux qui ſe défendoient avec courage, qu'il combattoit pour eux, qu'il les emportoit dans le ciel, & que ce ſéjour de délices n'étoit ouvert qu'à ceux qui périſſoient en héros; toutes ces croyances ont été probablement l'ouvrage de cet ambitieux qui fut peut-être à la fois un fanatique & un impoſteur. Quoiqu'il en ſoit, il reſte encore aujourd'hui quelques traces du culte anciennement rendu à *Odin*. Preſque tous les peuples du Nord ont donné ſon nom au quatrième jour de la ſemaine. On le nomme ſuivant les différentes dialectes *Odensdag*, *Onsdag*, *Wodensdag* & *Wed-*

nesday, jour d'*Odin*; & comme ce dieu paſſoit auſſi pour être l'inventeur de la magie, & avoir produit tous les arts, on crut qu'il répondoit au *Mercure* des Grecs & des Romains, & l'on déſigna le nom du jour qui lui étoit conſacré par celui de *jour de Mercure* ou de *Mercredi*.

La principale divinité des anciens Danois étoit après *Odin*, *Frigga* ou *Frea* ſa femme. C'étoit l'opinion de tous les peuples Celtes, des anciens Syriens, & des premiers habitans de la Grèce, que l'Etre ſuprême, ou le Dieu céleſte s'étoit uni avec la terre pour produire les divinités ſubalternes, l'homme, & toutes les autres créatures. C'étoit là-deſſus qu'étoit fondée la vénération qu'ils avoient pour la terre & les honneurs qu'ils lui rendoient. Ils l'appeloient *la terre mère*, & *la mère des dieux*. Les Phéniciens adoroient ces deux principes ſous le nom de *Tautes* & d'*Aſtarte*. Quelques nations Scythes les nommoient *Jupiter* & *Apia*, les Thraces *Cotis* & *Bendis*, les Grecs & les Italiens *Saturne* & *Ops*. L'antiquité offre par-tout des traces de ce culte. On ſait que les Scythes ſervoient la terre comme une déeſſe épouſe du Dieu ſuprême; les Turcs la célé-

broient dans leurs hymnes, les Perses lui offroient des sacrifices. *Tacite* attribue aux Germains le même culte, & surtout aux peuples du Nord de la Germanie. Il dit qu'ils adorent la déesse *Herthus*, c. d. la *Terre* (1), & fait une description très-détaillée des cérémonies qui s'observoient à cette occasion dans une isle qu'il ne nomme point, mais qui ne peut avoir été éloignée du Dannemarc. (2) On ne sauroit douter que cette même déesse n'ait été la *Frigga* ou la *Fréa* des Scandinaves. Le mot de *Fréa* ou de *Frau* signifie une femme en Tudesque. Cette *Fréa* devint dans la suite la déesse de l'amour & de la débauche, la *Vénus* du Nord, sans doute parce qu'elle passoit pour le principe de toute fécondité, & pour la mère de tout ce qui existe. C'étoit à elle qu'on s'adressoit pour obtenir des mariages & des accouchemens heureux. Elle dispensoit les plaisirs, le repos, les voluptés; l'*Edda* l'appelle la plus favorable des déesses, & à l'imi-

(1) Ce mot signifie encore la terre dans les langues du Nord.

(2) Quelques savans pensent que c'est la Sélande, & que son temple étoit à Lethra, ancienne capitale de cette isle & séjour des rois payens de Dannemarc.

tation de la *Vénus* des Grecs qui vivoi avec Mars dans une tendre union, *Fré* alloit à la guerre auſſi bien qu'*Odin*, & partageoit avec lui les ames de ceux qui avoient été tués; car la déeſſe du plaiſir ne devoit pas être privée d'un amuſement ſi cher à ſes adorateurs. Par une ſuite de la même opinion le ſixième jour de la ſemaine qui lui étoit conſacré ſous le nom de *Freytag*, fut rendu en latin par celui de jour de *Vénus*, *Veneris dies*, *Vendredi.*

La troiſième divinité principale des anciens Scandinaves ſe nommoit *Thor*, & n'étoit pas plus inconnue que les précédentes aux autres nations Celtiques. *Jules-Céſar* parle expreſſément d'un dieu des Gaulois qui préſidoit aux vents & aux tempêtes. (1) Il le déſigne par le nom latin de *Jupiter;* mais *Lucain* lui donne un nom qui a plus de rapport à celui de *Thor;* il l'appelle *Taranis*, mot qui chez les Gallois ſignifie encore aujourd'hui le tonnerre. Il paroît en effet, & c'eſt l'opinion d'*Adam* de *Bréme*, que l'autorité de *Thor* s'étendoit ſur les vents, les ſaiſons, & en particulier ſur la fou-

(1) Cæſar *l.* VI. *c.* 17.

dre (1). Dans le ſyſtême de l'ancienne religion, le dieu *Thor* n'étoit donc vraiſemblablement qu'un de ces génies ou de ces divinités ſubalternes, nées de l'union d'*Odin* ou de l'Etre ſuprême avec la terre. L'*Edda* l'appelle expreſſément le plus vaillant des fils d'*Odin* (2), & la maſſue dont il eſt armé & qu'il lance dans les airs contre les géans déſigne aſſez bien la foudre. Il étoit conſidéré comme le défenſeur & le vengeur des dieux. Outre cette maſſue qui revenoit d'elle-même dans la main quand on l'avoit lancée, & qu'il tenoit avec des gantelets de fer, il poſſédoit de plus une ceinture qui avoit la vertu de renouveller les forces à meſure qu'on en avoit beſoin. C'étoit avec ces armes redoutables qu'il terraſſoit les monſtres & les

---

(1) *Thor præſidet in aere, fulmina, fruges gubernat.* (*Adam Brem.* Hiſt. Eccl. *c.* 233.) *Dudon de St. Quentin* obſerve la même choſe des Normans & des Goths, en ajoutant qu'on offroit à *Thor* des ſacrifices humains. Il y avoit auſſi un jour conſacré à *Thor* qui ſe nomme encore de ſon nom en Danois, en Suédois, en Anglais, & dans la langue de la Baſſe-Allemagne. On l'a rendu en latin par le mot de *Jovis dies*, *jeudi*, jour de *Jupiter*, qui, ſuivant les idées des rômains, étoit auſſi le dieu tonnant.

(2) Edda Myth. 7.

géans quand les dieux l'envoyoient combattre leurs ennemis.

Les trois divinités que nous venons de nommer composoient la cour ou le conseil suprême des dieux, & étoient le principal objet du culte & de la vénération de tous les Scandinaves; mais ils n'étoient pas également d'accord entr'eux sur la préférence que chacune méritoit. Les Danois semblent avoit honoré particulièrement *Odin*. Les Norvégiens & les Islandois croyoient être sous la protection immédiate de *Thor*, & les Suédois avoient choisi pour leur dieu tutélaire *Freya* qui, suivant l'*Edda*, présidoit aux saisons de l'année, & donnoit la paix, la fertilité, & les richesses. Le nombre & l'emploi des divinités du second ordre n'est pas bien facile à déterminer, & la chose n'étant pas d'ailleurs fort importante, je ne ferai qu'indiquer les principales. L'*Edda* (1) compte douze dieux & douze déesses à qui l'on doit rendre les honneurs divins, & qui ayant tous un certain pouvoir sont cependant obligés d'obéir à *Odin* le plus ancien des dieux, & le grand principe de tou-

(1) Edda Mythol. 18.

tes choses. Tel étoit *Niord* (1) le *Neptune* des peuples du Nord qui régnoit sur la mer & sur les vents. C'étoit un de ces génies que les Celtes plaçoient dans les élémens: L'étendue de l'empire de celui-ci le rendoit respectable, & on trouve encore dans le Nord des traces de la vénération qu'on avoit pour lui. L'*Edda* exhorte à l'adorer fort dévotement de peur qu'il ne fasse du mal; c'est le même motif qui avoit fait élever des temples à la fièvre, car la crainte est la plus superstitieuse des passions. *Balder* étoit un autre dieu fils d'*Odin*, sage, éloquent, & doué d'une si grande majesté que ses regards étoient resplendissans. C'étoit le soleil, l'*Apollon* des Grecs. *Tyr* qu'on doit distinguer de *Thor* étoit aussi un dieu guerrier, & le protecteur des braves & des athlètes (2). *Bragé* étoit celui de l'éloquence & de la poésie: Sa femme nommée *Iduna* avoit la garde de certaines pommes dont les dieux goutoient quand ils se sentoient vieillir, & qui avoient le pouvoir de les rajeunir. *Heimdall* étoit leur portier. Les dieux

(1) Mythol. 21.

(2) De *Tyr* on a fait *Tirsdag* ou *Tiisdag* en Danois, *Tuesday* en Anglais, en Allemand *Dingstag*, *mardi*: ce qui prouve que ce *Tyr* répondoit à *Mars*.

avoient fait un pont qui communiquoit du ciel à la terre; ce pont est l'arc-en-ciel. *Heimdall* étoit chargé de veiller à une des extrémités, de peur que les géans ne voulussent s'en servir pour monter au ciel. Il étoit difficile de le surprendre, car les dieux lui avoient donné la faculté de dormir plus légérement qu'un oiseau, & d'appercevoir les objets le jour & la nuit à la distance de plus de cent lieues. Il avoit l'oreille si fine qu'il entendoit croître les herbes des prés, & la laine des brebis. Il portoit d'une main une épée, & de l'autre une trompette dont le bruit se faisoit entendre dans tous les mondes. Je supprime ici le nom des autres dieux qui avec ceux-là formoient le nombre de douze; mais je dois dire un mot de *Loke* que les anciens Scandinaves semblent avoir pris pour le mauvais principe, & qu'ils mettoient au rang des dieux. *C'est*, dit l'Edda, *le calomniateur des dieux, le grand artisan des tromperies, l'opprobre des dieux & des hommes. Il est beau de sa figure, mais son esprit est méchant, & ses inclinations inconstantes. Personne ne lui rend les honneurs divins.* (1) *Il surpasse*

(1) Edda Island. Myth. 26.

tous les mortels dans l'art des perfidies & des rufes. Il a eu plufieurs enfans de *Signie* fa femme ; trois monftres font auffi nés de lui, le loup *Fenris*, le ferpent *Midgard*, & *Hela* ou *la Mort*. Tous les trois font ennemis des dieux, qui après divers efforts ont enchaîné le *Loup* jufqu'à ce qu'au dernier jour il fera lâché & dévorera le foleil. Le ferpent a été jeté dans la mer où il reftera jufqu'à ce qu'il foit vaincu par le dieu *Thor*, & *Hela* ou la mort fera reléguée dans les demeures inférieures où elle a le gouvernement de neuf mondes dont elle fait le partage entre ceux qui lui font envoyés. On trouve encore çà & là dans l'*Edda* divers traits qui concernent *Loke*, fes guerres contre les dieux & furtout contre *Thor*, fes fourberies, le reffentiment des dieux, la vengeance qu'ils en tirèrent lorfqu'il fut pris & enfermé dans une caverne formée par trois pierres tranchantes, où il frémit de rage avec tant de violence que c'eft lui qui caufe les tremblemens de terre. Il y reftera captif, ajoute la mythologie, jufqu'à la fin des fiècles ; mais alors il fera tué par *Heimdall* le huiffier des dieux.

Nous venons de voir que la mythologie Iflandoife compte douze déeffes, en

y comprenant *Fréa* ou *Frigga* épouse d'*Odin* la première de toutes. Chacune d'elles a ses fonctions particulières. *Eira* est la déesse de la médecine, *Gefione* de la virginité. *Fulla* est la confidente de *Fréa*, & prend soin de sa parure. *Freya* est favorable aux amans, mais plus fidèle que *Vénus* elle pleure sans cesse son mari *Odrus* qui est absent, & ses larmes sont des gouttes d'or. *Lôfna* raccommode les amans & les époux les plus désunis. *Vara* reçoit leurs sermens, & punit ceux qui les violent. *Snotra* est la déesse de la science & des bonnes mœurs. *Gna* est la messagère de *Fréa*. Outre ces douze déesses, il y a d'autres vierges dans le *Valhalla* ou le paradis des héros: elles sont chargées de les servir, & se nomment *Valkyries*. *Odin* les employe aussi pour choisir dans les combats ceux qui doivent être tués, & pour faire pancher la victoire du côté qu'il lui plaît. La cour des dieux se tient ordinairement sous un grand frêne, c'est-là qu'ils rendent la justice. (1) Ce frêne est le plus grand de tous les arbres, ses branches couvrent la surface du monde, son sommet touche au plus haut des cieux, il

(1) Myth. 14.

eſt ſoutenu ſur trois grandes racines dont une s'étend juſques au neuvième monde ou aux enfers. Un aigle dont l'œil perçant découvre tout, repoſe ſur ſes branches. Un écureuil y monte, & en deſcend ſans ceſſe pour faire ſes rapports; pluſieurs ſerpens attachés à ſon tronc s'efforcent de le détruire : ſous une autre racine coule une fontaine où la ſageſſe eſt cachée. Dans une ſource voiſine (la fontaine des choſes paſſées), trois vierges puiſent continuellement une eau précieuſe dont elles arroſent le frêne; cette eau entretient la beauté de ſon feuillage, & après avoir rafraîchi ſes branches, elle retombe ſur la terre où elle forme la roſée dont les abeilles compoſent leur miel. Les trois vierges ou fées ſe tiennent toujours ſous le frêne; ce ſont elles qui diſpenſent les jours & les âges des hommes; chaque homme a la ſienne qui détermine la durée & les événemens de ſa vie; mais les trois principales ſe nomment le *paſſé*, le *préſent*, & l'*avenir*.

Telles étoient les principales divinités qu'adoroit autrefois le Nord de l'Europe, ou plutôt telles étoient les idées que les poëtes en donnoient aux peuples crédules. Il eſt aiſé de reconnoître leur ouvrage dans ces fictions quelquefois ingé-

nieuſes, dont ils ont cru devoir relever la ſimplicité de l'ancienne religion ; & on ne doit pas croire, comme nous le prouverons enſuite, que la ſaine partie de la nation y ait toujours ajouté beaucoup de foi. Mais après avoir indiqué les noms & les attributs de leurs principaux dieux, continuons à expoſer d'après l'*Edda* & le poëme nommé *Voluſpa* (1) les autres dogmes de la religion Celtique.

On vient de voir qu'entre les qualités dont on ſuppoſoit le Dieu ſuprême revêtu, celle de Créateur de la terre & du ciel lui eſt expreſſément attribuée. Il eſt très-probable que c'étoit auſſi le ſentiment des autres peuples Celtes, quoique le peu de monumens qui nous reſtent de leur religion nous laiſſe ignorer de quelle manière leurs druides, ou leurs

(1) On croit que *Sæmond* ſurnommé le *Savant* avoit compilé une mythologie très-étendue, dont celle que nous avons aujourd'hui n'eſt qu'un abrégé. On trouve encore pluſieurs fragmens de cette première *Edda*, dont le plus précieux eſt un Poëme d'environ 400 vers intitulé *Volu-ſpa*, c'eſt-à-dire, *oracle de la prophéteſſe*. Il renferme un abrégé de toute la mythologie du Nord, & paroît fort ancien; mais il n'eſt pas toujours fort aiſé à entendre.

philoſophes concevoient ce grand événement. Ce que la mythologie Iſlandoiſe nous a conſervé là-deſſus mérite d'autant plus d'attention qu'en nous découvrant les ſentimens des anciens Celtes ſur ce point important, elle s'exprime quelquefois avec une grandeur & une élévation comparable à ce qu'on trouve ailleurs de plus ſublime. Le poëte débute par une deſcription du cahos. « Dans l'aurore des ſiècles, dit-il, » il n'y avoit ni mer, ni rivage, ni » zéphirs rafraîchiſſans : on ne voyoit » point de terre en bas ni de ciel en » haut. Tout n'étoit qu'un vaſte abyme » ſans herbe & ſans ſemences. Le ſoleil » n'avoit point de palais, les étoiles ne » connoiſſoient pas leurs demeures, la » lune ignoroit ſon pouvoir. Alors, con» tinue-t-il, il y avoit un monde lumi» neux, brûlant, enflammé du côté du » midi, & de ce monde s'écouloient » ſans ceſſe dans l'abyme qui étoit au » ſeptentrion des torrens du feu étince» lant, qui s'éloignant de leurs ſources ſe » congeloient en tombant dans l'abyme, » & le rempliſſoient de ſcories & de » glaces. Ainſi l'abyme ſe combla peu-à» peu, mais il y reſtoit au-dedans un air » léger & immobile, & des vapeurs gla-

» cées s'en exhaloient ſans ceſſe, juſques
» à ce qu'un ſouffle de chaleur étant
» venu du midi fondit ces vapeurs, &
» en forma des gouttes vivantes d'où
» naquit le géant *Ymer*. On raconte que
» pendant qu'il dormoit il ſe forma de
» ſa ſueur un mâle & une femelle deſ-
» quels eſt deſcendue la race des géans:
» race mauvaiſe & corrompue, auſſi
» bien que *Ymer* ſon auteur. Il en naquit
» une meilleure qui s'allia avec celle du
» géant *Ymer*: on appeloit celle-ci la
» famille de *Bor*, du nom du premier
» de cette famille qui étoit père d'*Odin*.
» Les fils de *Bor* tuèrent le géant *Ymer*,
» & le ſang coula de ſes bleſſures en ſi
» grande abondance qu'il cauſa une inon-
» dation générale où périrent tous les
» géans à la réſerve d'un ſeul, qui s'étant
» ſauvé ſur une barque, échappa avec
» toute ſa famille. Alors un nouveau
» monde ſe forma. Les fils de *Bor* ou
» les dieux traînèrent le corps du géant
» dans l'abyme, & en fabriquèrent la
» terre; de ſon ſang ils formèrent la mer
» & les fleuves, la terre de ſa chair,
» les grandes montagnes de ſes os, les
» rochers de ſes dents & des fragmens
» de ſes os briſés. Ils firent de ſon crâne
» la voûte du ciel qui eſt ſoutenue par

» quatre nains nommés *Sud*, *Nord*, *Eſt*
» & *Oueſt* : ils y placèrent des flam-
» beaux pour l'éclairer, & fixèrent à
» d'autres feux les eſpaces qu'ils devoient
» parcourir, les uns dans le ciel, les
» autres ſous le ciel. Les jours furent
» diſtingués, & les années eurent leur
» nombre. Ils firent la terre ronde, &
» la ceignirent du profond Océan ſur les
» rivages duquel ils placèrent des géans.
» Un jour que les fils de *Bor* ou les dieux
» s'y promenoient, ils trouvèrent deux
» morceaux de bois flottans qu'ils pri-
» rent, & dont ils formèrent l'homme
» & la femme. L'aîné des fils leur donna
» l'ame & la vie, le ſecond le mouve-
» ment & la ſcience, le troiſième lui fit
» préſent de la parole, de l'ouïe & de
» la vue, à quoi il ajouta la beauté &
» des habillemens. C'eſt de cet homme
» & de cette femme nommés *Askus* &
» *Embla*, qu'eſt deſcendue la race des
» hommes qui a eu la permiſſion d'ha-
» biter la terre. »

On peut reconnoître dans cette narration des veſtiges d'une tradition ancienne & générale, dont chaque peuple a altéré, orné ou ſupprimé diverſes circonſtances à ſon gré. Que l'on compare en effet les traits que nous

venons de rapporter avec le commencement de la théogonie d'*Hésiode*, les monumens mythologiques de quelques nations de l'Asie, & le livre de la genese, on se convaincra bientôt que la conformité qui se trouve entre plusieurs circonstances de leurs récits ne peut être entièrement l'ouvrage du hasard. Ainsi dans l'*Edda* la description du chaos, ce souffle vivifiant qui produit le géant *Ymer*, ce sommeil pendant lequel un mâle & une femelle naissent de ses flancs, cette race des fils des dieux, ce déluge dont un seul homme échappa avec sa famille par le moyen d'une barque, ce renouvellement du monde qui suit le déluge, ce premier homme & cette première femme créés par les dieux, & qui en reçoivent la vie & le mouvement, tout cela semble n'être que les restes d'une croyance plus ancienne & plus générale. On reconnoît aussi dans la nature de ces altérations le même esprit d'allégorie & le même désir de rendre raison de tous les phénomènes de la nature par des fictions, qui a dicté aux autres peuples les fables dont leur théologie est remplie. Enfin quand on considère le style dont ces fables sont écrites, ces expressions tantôt sublimes, tan-

tôt giganteſques entaſſées ſans art, les petiteſſes placées au milieu des peintures les plus magnifiques, le déſordre de la narration, le tour uniforme des phraſes, on ne peut méconnoître le caractère d'une haute antiquité, & la façon de penſer d'un peuple ſimple & groſſier, dont l'imagination vigoureuſe mépriſant ou ignorant les règles, ſe déploie avec toute la liberté & toute l'énergie de la nature.

C'eſt ainſi que le monde avoit été créé, ou pour s'expliquer d'une manière plus conforme au ſentiment de tous les Celtes, c'eſt ainſi que la matière déjà exiſtante, mais ſans forme & ſans vie, fut animée & diſpoſée par les dieux dans l'ordre où nous l'admirons aujourd'hui. J'ai déjà remarqué qu'on étoit bien éloigné de ſuppoſer qu'après avoir reçu ce premier mouvement de leurs mains, le monde continuât à ſubſiſter indépendamment de ſes premiers auteurs. Aucune religion n'a peut-être autant accordé à la Providence divine que celle des Celtes. Ce dogme étoit pour eux la clef de tous les phénomènes de la nature ſans exception. Les intelligences unies aux différens corps les pénétroient, les mouvoient, & ce n'étoit qu'en elles qu'on

devoit chercher la raison de tout ce qu'on y observe. Ainsi la nature entière animée & toujours mue immédiatement par une ou plusieurs causes intelligentes, n'étoit plus dans ce systême que l'organe & l'instrument de la divinité, & devenoit une espèce de livre où l'on croyoit pouvoir apprendre à discerner ses volontés, ses goûts, & ses desseins. De-là cette erreur commune autrefois à tant de nations & dont les traces subsistent encore en tant de lieux, qui fait regarder mille phénoménes indifférens, le tremblement des feuilles, le pétillement & la couleur des flammes, la chûte du tonnerre, le vol ou le chant d'un oiseau, les mouvemens involontaires des hommes, les songes & les visions, l'émotion du pouls, &c. comme des instructions que Dieu donnoit aux sages sur ses volontés. De-là les oracles, les divinations, les auspices, les augures, les présages, les sorts, obscur fatras de rêveries, appelé tantôt religion, tantôt magie, absurde & inintelligible aux yeux de la raison, mais très-analogue à l'impatience, à l'inquiétude de nos désirs, & qui n'a fait que découvrir toute la foiblesse humaine en promettant de la secourir. Telle étoit en effet la prin-

cipale conséquence que tous les peuples Celtes tiroient du dogme de la Providence. En admettant cette action continuelle & immédiate de la Divinité sur toutes les créatures, les Scandinaves en concluoient aussi qu'il est impossible à l'homme de rien changer au cours des choses, & de résister aux destinées. Les stoïciens n'ont pas pris ce terme dans un sens plus rigoureux que les peuples du Nord. Rien n'est plus ordinaire dans les anciennes chroniques que d'entendre dire à leurs guerriers que les destins sont immuables, qu'on ne sauroit les surmonter ni les fléchir. On vient de voir qu'ils connoissoient des parques au nombre de trois, comme chez les Grecs, & chargées aussi de déterminer tous les événemens. Chaque homme avoit de plus une fée qui veilloit sur lui, qui assistoit au moment de sa naissance, & marquoit d'avance le terme de ses jours (1). Cependant il est vraisemblable qu'on regardoit *Odin*, ou le Dieu suprême, comme

(1) C'est ce dogme de la Mythologie Celtique qui a produit toutes les fables, la Féerie; le merveilleux des romans modernes, comme celui des romans anciens est fondé sur la Mythologie Grecque & Romaine. C'est ce qui paroîtra plus clairement par la suite.

l'auteur & l'arbitre des destinées. *L'Edda* l'insinue assez clairement en disant qu'il a établi dès le commencement des gouverneurs pour régler les destinées des mortels. On comprend facilement quelle impression devoit faire cette doctrine sur des hommes naturellement belliqueux. On sait qu'elle ne manque guères de fortifier chez les hommes la passion à laquelle ils sont enclins, & de produire en particulier dans ceux qui aiment la guerre une aveugle témérité qui ne connoît ni mesure ni péril. Mais à ce dangereux préjugé les anciens peuples du Nord en joignoient un autre dont les effets ne furent pas moins barbares; c'est que le terme de la vie d'un homme pouvoit être reculé, si quelqu'un vouloit se mettre en sa place & mourir pour lui. C'est ce qui se pratiquoit souvent lors qu'un prince ou un guerrier illustre étoit prêt à périr par quelque accident. *Odin* appaisé par un tel sacrifice, & content d'avoir une victime, révoquoit, disoit-on, l'arrêt des destins, & prolongeoit le fil des années de celui qu'on vouloit sauver.

Les autres préceptes de cette religion se bornoient probablement comme chez tous les peuples Celtes à être brave &

intrépide à la guerre, à ſervir les dieux & à les appaiſer par des ſacrifices, à n'être pas injuſte, à uſer d'hoſpitalité envers les étrangers, à être fidelle à ſa parole, à garder la foi conjugale. Il y a pluſieurs remarques à faire ſur le ſens dans lequel on prenoit ces préceptes, & ſur la manière dont ils étoient obſervés; mais la crainte de tomber dans des répétitions m'oblige à les renvoyer à l'article où je traiterai des mœurs des anciens Danois : c'eſt-là qu'on poura marquer avec plus de facilité l'influence de la religion ſur ces peuples, & par un cercle naturel ſe former une idée plus exacte de l'eſprit de cette religion. Il eſt temps de développer à préſent un autre de ſes dogmes, celui de l'état de l'homme après la mort, & des dernières deſtinées de ce monde.

« Il viendra un temps, dit l'*Edda* (1), » un âge barbare, un âge d'épée, où le » crime infeſtera la terre, où les frères » ſe ſouilleront du ſang de leurs frères, » où les fils ſeront les aſſaſſins de leurs

(1) *Voyez* dans l'Edda les fables 48 & 49, le poëme de la *Volu-ſpa* ſur la fin & les fragmens cités par *Bartholin de cauſ. contempt. à Dan. Gentil. mortis.* L. II. ch. 14.

» pères, & les pères de leurs fils, où
» l'inceste & l'adultère seront communs,
» où personne n'épargnera son ami. Bien-
» tôt après un hiver désolant surviendra,
» la neige tombera des quatre coins du
» monde, les vents soufleront avec fu-
» rie, la gelée durcira la terre. Trois
» hivers semblables se passeront sans
» qu'aucun été les tempère. Alors il
» arrivera des prodiges étonnans: alors
» les monstres rompront leurs chaînes &
» s'échapperont; le grand dragon se
» roulera dans l'Océan, & par ses mou-
» vemens la terre sera inondée; la terre
» sera ébranlée, & les arbres déracinés;
» les rochers se heurteront: le loup
» *Fenris* déchaîné ouvrira sa gueule énor-
» me qui touche à la terre & au ciel,
» le feu sortira de ses yeux & de ses
» nazeaux, il dévorera le soleil, & le
» grand dragon qui le suit vomira sur
» les eaux & dans les airs des torrens
» de venin. Dans cette confusion les étoi-
» les s'enfuiront, le ciel sera fendu, &
» l'armée des mauvais génies & des
» géans conduite par leurs princes entrera
» pour attaquer les dieux. Mais *Heimdall*
» le huissier des dieux se lève, il fait
» résonner sa trompette bruyante, les
» dieux se réveillent & s'assemblent, le
» grand

» grand frêne agite ses branches, le ciel
» & la terre sont pleins d'effroi. Les dieux
» s'arment, les héros se rangent en ba-
» taille. *Odin* paroît revêtu de son caf-
» que d'or & de sa cuirasse resplendis-
» sante; son large cimeterre est dans
» ses mains. Il attaque le loup *Fenris*,
» il en est dévoré, & *Fenris* périt au
» même instant. *Thor* est étouffé dans
» les flots de venin que le dragon exhale
» en mourant. Le feu consume tout,
» & la flamme s'élève jusqu'au ciel. Mais
» bientôt après une nouvelle terre sort
» du sein des flots ornée de vertes prai-
» ries, les champs y produisent sans cul-
» ture, les calamités y sont inconnues,
» un palais y est élevé plus brillant que
» le soleil & couvert d'or. C'est - là
» que les justes habiteront & se réjoui-
» ront pendant les siècles. Alors le *Puis-*
» *sant*, le *Vaillant*, *celui qui gouverne*
» *tout* sort des demeures d'enhaut pour
» rendre la justice divine. Il prononce
» ses arrêts: il établit les sacrés destins
» qui dureront toujours. Il y a une de-
» meure éloignée du soleil dont les por-
» tes sont tournées vers le Nord; le
» poison y pleut par mille ouvertures,
» elle n'est composée que de cadavres
» de serpens; des torrens y coulent,

» dans lesquels sont les parjures, les » assassins, & ceux qui séduisent les » femmes mariées. Un dragon noir & » aîlé vole sans cesse autour & dévore » les corps des malheureux qui y sont » renfermés. »

Malgré l'obscurité qui se trouve quelquefois dans ces descriptions, on voit cependant que c'étoit un dogme consacré par la religion de l'ancienne Scandinavie, que l'immortalité de l'ame, & qu'un état heureux ou malheureux pour les hommes suivant qu'ils se conduisent ici-bas. Tous les Celtes étoient dans les mêmes idées, & c'étoit là-dessus qu'ils fondoient l'obligation où l'on est de servir les dieux, & d'être brave dans les combats. Mais quoique les historiens Grecs & Latins qui nous ont parlé de ces peuples ne nous eussent laissé aucun doute là-dessus, aucun d'eux n'étoit entré dans quelque détail sur la nature de ces dogmes, & on doit regarder à cet égard la mythologie Islandoise comme un monument unique sans lequel nous ne connoîtrions que très-imparfaitement cette partie importante de la religion de nos pères.

Remarquons encore ici que la mythologie Islandoise distingue expressément

deux différentes demeures pour les bienheureux & autant pour les coupables. La première étoit le palais d'*Odin* nommé *Valhalla* où ce dieu recevoit tous ceux qui étoient morts d'une manière violente, depuis le commencement du monde jusqu'à sa fin, c'est-à-dire, jusqu'à ce bouleversement de la nature qui devoit être suivi d'une nouvelle création. La seconde est ce palais couvert d'or, dont on vient de voir la description, où les justes doivent se réjouir éternellement, après le renouvellement de toutes choses. Il en étoit de même du lieu des supplices; on en distinguoit deux, dont le premier nommé *Niflheim* (1), ne devoit durer que jusqu'au renouvellement du monde, & le second qui lui succédoit, pendant tous les siècles. Ce dernier se nommoit *Nastrond* (2) & l'on a vu dans la description de la fin du monde quelle idée s'en formoient les anciens Scandinaves. Quant aux deux premières demeures, non-seulement elles sont distinguées des autres, en ce qu'elles ne doivent durer que jusqu'à l'embrasement du monde; mais encore en ce qu'elles semblent avoir

(1) Ce mot signifie le séjour des scélérats.
(2) Le rivage des morts.

été plutôt destinées à récompenser la violence que la vertu, & à étouffer les affections sociales qu'à effrayer le crime. Ceux-là seulement dont le sang avoit été versé dans les combats, pouvoient aspirer aux plaisirs qu'*Odin* leur préparoit dans son palais du *Valhalla*. Ces plaisirs qu'ils attendoient après leur mort peuvent faire juger de ceux qu'ils goûtoient pendant leur vie. « Les héros, dit l'*Ed-*
» *da* (1), qui sont reçus dans le palais
» d'*Odin*, ont tous les jours le plaisir de
» s'armer, de passer en revue, de se
» ranger en ordre de bataille, & de se
» tailler en pièces les uns les autres;
» mais dès que l'heure du repas appro-
» che ils retournent à cheval tous sains
» & saufs dans la salle d'*Odin*, & se
» mettent à boire & à manger. Quoi-
» qu'il y en ait un nombre infini, la
» chair d'un sanglier leur suffit à tous;
» chaque jour on le sert, & chaque jour
» il redevient entier; leur boisson est la
» bière & l'hydromel; une chèvre seule
» dont le lait est de l'excellent hydro-
» mel en fournit assez pour enivrer tous
» les héros; leurs verres sont les crânes
» des ennemis qu'ils ont tués. *Odin* seul

(1) Edda Island. Myth. 31. 33. 34. 35.

» affis à une table particulière boit du » vin pour toute nourriture. Une foule » de vierges fervent les héros à table, » & rempliffent leurs coupes à mefure » qu'ils les vuident. » Tel étoit cet heureux fort dont l'efpérance rendoit intrépides tous les peuples du Nord de l'Europe, & leur faifoit braver & même rechercher avec ardeur la mort la plus cruelle. Auffi le roi *Regner* (1) fe voyant fur le point de mourir de fes bleffures, bien loin d'être occupé de fa douleur, & de pouffer quelques gémiffemens, exprimoit fa joie par ces vers. « Nous » nous fommes détruits à coups d'épée; » mais je fuis plein d'allégreffe en pen- » fant au feftin qui fe prépare dans le » palais d'*Odin*. Bientôt, bientôt affis » dans la brillante demeure d'*Odin* nous » boirons de la bière dans les crânes » de nos ennemis. Un homme brave ne » redoute point la mort. Je ne pronon- » cerai point des paroles d'effroi en en- » trant dans la falle d'*Odin*. » Cet efpoir fanatique tiroit de nouvelles forces de l'ignominie attachée à toute mort qui n'étoit point enfanglantée, & de la crainte d'entrer après une telle mort dans

(1) *Voyez* Ol. Worm. Litterat. Runic.

le *Nifſheim.* C'étoit un ſéjour composé de neuf mondes & réſervé à tous ceux qui mouroient de maladie & de vieilleſſe. *Hela* ou la mort y exerçoit ſon empire, ſon palais étoit l'*angoiſſe*, ſa table la *famine*, ſes ſerviteurs l'*attente* & la *lenteur*, le ſeuil de ſa porte le *précipice*, ſon lit la *maigreur*; elle étoit livide; & ſes regards ſeuls glaçoient d'effroi.

Après ce qu'on vient de lire de la religion des Scandinaves, qui pourra être ſurpris de les voir faire de la guerre leur unique affaire, & porter la valeur juſqu'aux plus grands excès du fanatiſme? Tels ſeront auſſi les traits que j'aurai le plus ſouvent à offrir dans le tableau de leurs mœurs, où l'influence de ce dogme ſe fera ſentir dans toute ſon étendue.

CHAPITRE VII.

Suite de la religion des peuples du Nord, & particulièrement de leur culte.

En expoſant les principaux dogmes de la religion des anciens Scandinaves j'ai déjà ſouvent eu occaſion d'en faire remar-

quer la conformité avec ceux des autres peuples Celtes de l'Europe. Cette conformité ſe retrouve encore dans le culte qu'on rendoit à la divinité; & on doit préſumer qu'elle paroîtroit beaucoup plus grande s'il étoit poſſible de ſuivre exactement l'hiſtoire de cette religion dans ſes divers états de pureté & d'altération. C'eſt ainſi, par exemple, qu'il devient aiſé de comprendre pourquoi les anciens Danois ont eu des temples; quoiqu'il ſoit bien certain d'ailleurs que l'uſage en étoit proſcrit par la religion Celtique, qui enſeignoit que c'étoit offenſer les dieux que de prétendre les enfermer dans une enceinte de murailles, & qu'on gênoit & reſſerroit par-là ſon action qui doit pénétrer librement toutes les créatures pour les faire ſubſiſter. Il y a ſans doute eu des temps où les Danois admettant la même doctrine n'adoroient leurs divinités que dans les campagnes, & les monumens de cet uſage ne ſont pas totalement détruits. On trouve encore çà & là en Dannemarc, en Suède, & en Norvège au milieu d'une plaine, ou ſur quelque colline, des autels autour deſquels on s'aſſembloit pour les ſacrifices & les autres cérémonies religieuſes. La plupart

de ces autels sont élevés sur une petite colline; trois longs rochers dressés sur la pointe servent de base à une grande pierre platte sous laquelle est pour l'ordinaire une assez vaste cavité qui a dû servir à recevoir le sang des victimes. On ne manque guères aussi de trouver à l'entour des pierres à feu, car tout autre feu que celui qu'on tiroit d'un caillou n'étoit pas assez pur pour un usage si saint. Quelquefois ces autels champêtres sont construits avec plus de magnificence; un double rang de pierres énormes environnent l'autel & la colline sur laquelle il est posé. On en voit un en *Sélande* de cette espèce; (1) les pierres qui le forment sont d'une grandeur prodigieuse. On craindroit aujourd'hui d'entreprendre un pareil ouvrage malgré tous les secours de la méchanique qui manquoient aux hommes d'alors. Ce qui redouble l'étonnement est que des pierres de cette grandeur sont rares dans toute l'isle, & qu'elles ont dû y être transportées de fort loin. Que de travail, de temps, & de sueur n'ont donc pas coûté ces monumens grossiers, malheureusement plus durables que ceux

(1) *Voyez* Ol. Wormii Monum. Dan.

des beaux arts & de l'induſtrie ! Mais de tout temps les hommes ſe ſont perſuadés qu'on ne pouvoit mieux honorer la Divinité qu'en faiſant pour elle des eſpèces de tours de force, en opérant des prodiges de travail, en lui conſacrant d'immenſes richeſſes. A Ephèſe, on prodiguoit pour un temple tous les tréſors de l'Europe & de l'Aſie. Les Scandinaves dont les forces faiſoient la ſeule richeſſe, portoient ſur le ſommet des collines de lourdes maſſes de rochers.

Dans quelques endroits de Norvège, on trouve des grottes qui ont été auſſi employées à des uſages religieux. Quelques-unes ont été taillées dans le roc avec une patience merveilleuſe, d'autres ſont formées de pierres énormes rapprochées & miſes en œuvre avec une force qui ne l'eſt pas moins. (1)

A meſure que les Scandinaves formoient de nouvelles liaiſons avec les autres peuples de l'Europe, ſoit par les expéditions qu'ils entreprenoient, ſoit par les colonies étrangères qui venoient s'établir chez eux, leur religion s'altérant par degrés toléra peu-à-peu les tem-

(1) Worm. Monum. Dan. *L.* 1. *p.* 6.

ples & les idoles, & les adopta enfin ſans réſerve. Les trois principaux peuples de la Scandinavie élevèrent des temples à l'envi, mais aucun ne fut plus fameux que celui d'*Upſal* en Suède. L'or y brilloit, dit-on, de tous côtés; une chaîne de ce métal faiſoit le tour du toît, quoique ſa circonférence ne fût pas moindre, dit-on, de neuf cent aunes. *Haquin*, comte de Norvège, en avoit bâti un près de *Drontheim* qui ne cédoit guères à celui d'*Upſal*. Lorſque le roi de Norvège *Olaüs* embraſſa la foi Chrétienne, il fit raſer ce temple, & briſer les idoles qui y étoient; on y trouva de grandes richeſſes, & en particulier un anneau d'or d'un grand prix. L'Islande avoit auſſi ſes temples, & les chroniques du pays nous parlent avec admiration des deux principaux ſitués l'un au nord, l'autre au midi de l'isle. Dans chacun de ces temples, il y avoit, dit un auteur de ce pays (1), « une chapelle particulière qui étoit regardée » comme un lieu ſacré; c'eſt-là que les » idoles étoient placées ſur une eſpèce » d'autel autour duquel on rangeoit les » victimes qui devoient être immolées.

(1) V. *Arngrim. Jon.* Crymogæa.

» Vis-à-vis étoit un autre autel revêtu
» de fer pour que le feu qui devoit y
» brûler ſans ceſſe ne le détruisît pas. Sur
» cet autel étoit placé un vaſe d'airain
» où l'on recevoit le ſang des victimes,
» & à côté un goupillon dont on ſe
» ſervoit pour arroſer de ce ſang les
» aſſiſtans; il y pendoit auſſi un grand
» anneau d'argent que l'on teignoit de
» ſang, & qu'il falloit tenir dans ſes
» mains quand on prêtoit ſerment pour
» quelqu'affaire. Dans un de ces tem-
» ples il y avoit près de la chapelle ou
» lieu ſacré un puits profond où l'on
» précipitoit les victimes ».

Quand le Dannemarc eut embraſſé le chriſtianiſme, on eut autant de zèle pour détruire ces temples qu'on en avoit eu auparavant pour y ſervir les faux dieux. Tous furent raſés en peu de temps, & le ſouvenir même des lieux qu'ils occupoient s'eſt perdu; mais des tables d'autel qu'on trouve ſouvent diſperſées ſur les montagnes & dans les bois, témoignent encore de nos jours que les anciens Danois n'étoient pas moins attachés à ce culte que les autres peuples du Nord.

Tous les dieux dont j'ai rapporté les noms, & pluſieurs autres moins célè-

bres, étoient adorés & invoqués chez les anciens Scandinaves, mais non pas de la même manière, ni dans les mêmes occasions. Le grand temple d'*Upsal* sembloit être particulièrement consacré aux trois grandes divinités, & on les y voyoit caractérisées par leurs symboles particuliers. *Odin* étoit représenté tenant une épée dans sa main; *Thor* étoit à la gauche d'*Odin*; il avoit une couronne sur la tête, un sceptre dans une main, & une massue dans l'autre. Quelquefois on le peignoit sur un chariot traîné par deux boucs de bois, avec un frein d'argent, & la tête environnée d'étoiles. *Frigga* étoit à la gauche de *Thor*; elle étoit représentée avec les deux sexes, & divers attributs qui faisoient reconnoître la déesse de la volupté. On invoquoit *Odin* comme le dieu des combats & de la victoire; *Thor* comme celui qui gouverne les saisons, qui dispense les pluies, la sécheresse & la fertilité; *Frigga* comme la déesse des plaisirs, de l'amour & du mariage. Je n'entre point dans le détail du culte rendu aux autres dieux: celui qu'on rendoit aux trois grandes divinités consistoit principalement en fêtes & en sacrifices, & ce sujet mérite d'être développé avec quelqu'étendue.

Il y avoit trois grandes fêtes religieuſes dans l'année. La première ſe célébroit au ſolſtice d'hiver. On appeloit cette nuit la *nuit mère*, comme étant celle qui produiſoit toutes les autres ; & cette époque avoit encore ceci de remarquable, qu'on datoit de-là le commencement de l'année qui chez les peuples du Nord ſe comptoit d'un ſolſtice d'hiver à l'autre. Cette fête la plus ſolemnelle de toutes ſe nommoit *Juul*, & ſe célébroit à l'honneur de *Thor*, ou du ſoleil, pour en obtenir une année propice, & des ſaiſons fertiles. Les ſacrifices, les feſtins, les danſes, les aſſemblées nocturnes, toutes les marques de la joie la plus diſſolue étoient alors autoriſées par un uſage général qui répondoit aux Saturnales des Romains. La ſeconde fête étoit inſtituée à l'honneur de la terre ou de la déeſſe *Goya* ou *Frigga*, pour lui demander les plaiſirs, la fécondité, la victoire ; & elle étoit placée dans le croiſſant de la ſeconde lune de l'année. La troiſième ſe ſolemniſoit auſſi avec beaucoup d'éclat à l'entrée du printemps à l'honneur d'*Odin*, pour recevoir cette ſaiſon, & ſurtout pour obtenir du dieu des combats d'heureux ſuccès dans les expéditions projetées. Il y avoit encore

quelques fêtes en l'honneur des autres dieux, & on les multiplioit ſouvent à l'occaſion de certains événemens.

Dans les premiers temps les offrandes étoient ſimples & telles que des peuples paſteurs pouvoient les préſenter. On chargeoit les autels des dieux des prémices des récoltes, & des fruits les plus beaux de la terre : dans la ſuite on immola des animaux. On offroit à *Thor* pendant la fête de *Juul* des bœufs & des chevaux engraiſſés ; à *Frigga* le pourceau le plus grand qu'on pouvoit trouver (1) ; à *Odin* des chevaux, des chiens, & des faucons, quelquefois des coqs, & un taureau gras. Quand on eut une fois poſé pour principe que l'effuſion du ſang de ces animaux appaiſoit la colère des dieux, & que leur juſtice détournoit ſur ces victimes innocentes les coups qu'elle deſtinoit aux coupables, on n'eut pas de ſoin plus empreſſé que de ſe concilier leur faveur par une voie ſi facile. Enfin quand on avoit quelque faveur vivement ſouhaitée à demander, ou quelque calamité publique à prévenir,

(1) *Matrem deûm venerantur Ælii, inſigne ſuperſtitionis formas aprorum geſtant.* Tacit. German. c. 15.

le ſang des animaux parut trop vil, & on fit couler celui des hommes. Il eſt probable que ce barbare uſage a été autrefois preſqu'univerſel, & qu'il eſt d'une très-grande antiquité; mais les nations du Nord le conſervèrent juſques au neuvième ſiècle, parce qu'ils ne reçurent qu'alors les lumières du chriſtianiſme, & qu'ils ignoroient les arts qui avoient adouci la férocité des Romains & des Grecs encore Payens. Le temps de ces ſacrifices étoit toujours déterminé par une autre opinion ſuperſtitieuſe qui faiſoit regarder chez les peuples du Nord le nombre de trois comme un nombre ſacré & particulièrement chéri des dieux. Ainſi chaque neuvième mois on renouvelloit cette ſanglante cérémonie qui devoit durer neuf jours, & chaque jour on immoloit neuf victimes vivantes, ſoit hommes ſoit animaux; mais les ſacrifices les plus ſolemnels étoient ceux qui ſe faiſoient à *Upſal* chaque neuvième année. Alors le roi, le ſénat, & tous les citoyens de quelque diſtinction étoient obligés d'y aſſiſter, & d'apporter des offrandes qu'on plaçoit dans le grand temple dont nous avons parlé. Ceux qui ne pouvoient s'y rendre envoyoient leurs préſens par d'autres, ou en faiſoient tenir la valeur

aux prêtres chargés de tout recevoir. Les étrangers y accouroient en foule, & on n'en fermoit l'accès qu'à ceux dont l'honneur avoit souffert quelque tâche, & surtout à ceux qui étoient accusés d'avoir manqué de courage. Alors on choisissoit parmi les captifs en temps de guerre, & parmi les criminels ou les esclaves en temps de paix, neuf personnes pour être immolées; la volonté des assistans & le sort combinés ensemble régloient ce choix. Les malheureux sur lesquels il tomboit étoient traités avec tant d'honneurs par toute l'assemblée, on leur prodiguoit tellement les caresses pour le présent, & les promesses pour la vie à venir, qu'ils se félicitoient quelquefois eux-mêmes de leur destinée. Mais ce n'étoit pas toujours des personnes si viles qu'on sacrifioit : dans les grandes calamités, dans une famine, par exemple, si les peuples croyoient avoir quelque raison d'en imputer la cause à leur roi, ils l'immoloient sans hésiter, persuadés que c'étoit le plus haut prix dont ils pussent racheter la bienveillance divine. C'est ainsi que le premier roi de *Vermelande* fut brûlé à l'honneur d'*Odin* pour faire cesser une grande disette, comme nous

l'apprenons dans l'histoire de Norvège (1). Les rois à leur tour n'épargnoient pas le sang de leurs sujets, & plusieurs mêmes ont répandu celui de leurs propres enfans. Un *Haquin* roi de Norvège offrit les siens en sacrifice pour obtenir d'*Odin* la victoire sur son ennemi *Harald* (2). *Aune* roi de Suède consacra à *Odin* ses fils pour que ce dieu prolongeât sa vie. (3) L'ancienne histoire du Nord est féconde en exemples pareils. Ces sacrifices abominables étoient accompagnés de diverses cérémonies. Quand la victime étoit choisie, on la conduisoit vers l'autel où brûloit jour & nuit le feu sacré; il étoit environné de vases de fer & de cuivre, parmi lesquels on en distinguoit un à cause de sa grandeur où le sang des victimes étoit reçu. Quand on immoloit des animaux, ils étoient tués promptement aux pieds de l'autel; on ouvroit leurs entrailles pour y lire l'avenir, comme cela se faisoit chez les Romains, & on en faisoit ensuite cuire la chair qu'on servoit dans des festins préparés pour l'assemblée. La chair

(1) C'étoit un petit roi d'une province de Suède. *Voyez* Wormius monum. Danic. *p.* 26.
(2) Saxo Grammat. *L.* 10.
(3) Worm. monum. Danic. *l. c.*

de cheval n'étoit point rejetée, & les grands en mangeoient aussi-bien que le peuple. Mais lorsqu'on vouloit sacrifier des hommes, ceux que l'on choisissoit étoient couchés sur une grande pierre où ils étoient étouffés ou écrasés; quelquefois on faisoit couler leur sang, car c'étoit un présage des plus respectés que celui qu'on tiroit du plus ou du moins d'impétuosité avec lequel il jaillissoit. Les prêtres en inféroient le succès que devoit avoir l'entreprise qui faisoit l'objet du sacrifice; on ouvroit aussi ces corps pour consulter leurs entrailles, & démêler dans le cœur des victimes la volonté des dieux, & les biens ou les maux à venir. Elles étoient ensuite brûlées ou suspendues dans un bois sacré voisin du temple: on répandoit le sang en partie sur le peuple, en partie sur le bois sacré; on en arrosoit les images des dieux, les autels, les bancs & les murs du temple, au-dehors & au-dedans.

Quelquefois ces sacrifices se faisoient d'une autre manière. (1) Il y avoit un puits ou une source profonde dans le voisinage du temple; celui qu'on avoit choisi y étoit précipité, ordinairement à

(1) *Voyez* Arng. Jon. Crymog. *L. I.*

l'honneur de *Goya* ou de la *Terre*. S'il alloit d'abord au fond, la victime avoit été agréable à la déesse, & elle l'avoit reçue; s'il surnageoit long-temps, elle le refusoit, & on le pendoit dans une forêt sacrée. Près du temple d'*Upsal* il y avoit un bois de cette espèce dont chaque arbre & chaque feuille étoit regardée comme la chose du monde la plus sainte. Ce bois nommé le bois d'*Odin* étoit rempli des corps des hommes & des animaux qui avoient été sacrifiés. On les enlevoit ensuite pour les brûler à l'honneur de *Thor* ou du soleil, & on ne doutoit pas que l'holocauste ne lui eût été agréable quand la fumée s'étoit élevée bien haut. De quelque manière qu'on immolât les hommes, le prêtre avoit toujours soin en consacrant la victime de prononcer quelques paroles, comme: *Je te dévoue à Odin*: *je t'envoye à Odin*, ou *je te dévoue pour la bonne récolte*, *pour le retour de la bonne saison*. La cérémonie se terminoit par des festins où l'on déployoit toute la magnificence connue dans ces temps-là. On buvoit immodérément: les rois & les principaux seigneurs portoient les premiers des santés à l'honneur des dieux; chacun buvoit ensuite en faisant quel-

que vœu ou quelque prière au dieu qu'on nommoit. De-là cet usage des premiers chretiens de la Germanie & du Nord de boire à la santé de N. S., des Apôtres & des Saints, usage que l'église a souvent été obligée de tolérer. La licence de ces festins s'augmenta enfin jusqu'à devenir de vraies bacchanales, dans lesquelles au bruit d'une musique barbare, au milieu des cris, des danses, des gestes indécens, il se commettoit tant d'actions malhonnêtes que les plus sages refusoient d'y assister.

Les mêmes sacrifices se faisoient, quoique peut-être avec moins d'éclat, en Dannemarc, en Norvège & en Islande. Ecoutons là-dessus un historien du onzième siècle, *Dithmar* évêque de *Mersebourg* (1). « Il y a, dit-il, en *Sélande* un endroit, » qui est la capitale du royaume de » Dannemarc, nommé *Lederun* (c'est » *Lethra*, ou *Leyre* dont je parlerai dans » la suite.) C'est-là que tous les neuf » ans dans le mois de janvier les Danois » se rendent en foule, & immolent à » leurs dieux 99 hommes & autant de » chevaux, de chiens, & de coqs, dans » l'espérance certaine d'appaiser les dieux

(1) Dithm. Merseb. Chronic. *L. I. p.* 12.

» par ce moyen » *Dudon* de *St. Quentin*, hiſtorien françois, attribue les mêmes uſages aux Normans ou aux Norvégiens; (1) mais il nous apprend que c'étoit à l'honneur de *Thor* qu'ils faiſoient ces ſacrifices. *Arngrimus Jonas*, auteur Iſlandois qui a écrit avec beaucoup de ſavoir ſur les antiquités de ſa nation, (2) remarque qu'il y avoit autrefois en Iſlande deux temples où l'on immoloit des victimes humaines, & un puits où on les précipitoit. Il y a encore en *Friſe* & en divers endroits d'Allemagne, des autels compoſés de ſi groſſes pierres qu'ils n'ont pu être détruits, ni par les ravages du temps, ni par le zèle des nouveaux convertis. Ces autels, ſuivant la tradition des habitans, & le rapport des hiſtoriens les plus dignes de foi, ont ſervi aux mêmes horreurs. (3) Les Gaulois ont offert long-temps des hommes à leur dieu ſuprême *Eſus* ou *Teutat*. Les premiers habitans de l'Italie & de la Sicile, les Bretons, les Phéniciens, les Carthaginois, tous les peuples connus de l'Europe & de l'Aſie ſe ſont couverts du

(1) *Dudo Quint. ſub init.*
(2) J. Arngr. Crymog. *L. I. c.* 7.
(3) Ubbo Emmius Hiſtor. Friſ. *L. I. p.* 21.

même opprobre, & pourquoi s'en étonneroit-on? Une nation ignorante peut-elle éviter de tomber dans l'erreur & de-là dans le fanatisme? Les hommes naissent environnés de dangers & de maux, foibles & nuds; si le secours des arts & la protection des loix ne les rassurent au sortir de l'enfance, ne les adoucissent, ne répandent dans leurs ames le calme & la modération, n'y font germer les affections paisibles & sociales, ils sont bientôt en proie à mille noires terreurs qui ne leur font voir autour d'eux que des dangers & des ennemis, & les tiennent toujours armés de férocité & de défiance. De-là cette soif de vengeance & de destruction que les peuples barbares ne peuvent assouvir: de-là cet impie préjugé qui leur fait imaginer des dieux sanguinaires comme eux; tant c'est mal connoître les hommes, que de placer l'âge d'or d'un peuple à son âge de pauvreté & d'ignorance! Il est si vrai qu'ils se ressemblent par-tout à cet égard, que les nations qui n'ont eu aucun commerce avec celles de l'Europe se sont livrées aux mêmes excès avec une égale fureur. Les *Péruviens* offroient habituellement des sacrifices humains. Les *Mexicains*

immolèrent une fois à leurs dieux, dans une seule occasion, cinq mille prisonniers de guerre. Plusieurs peuples à demi inconnus, & errans dans les déserts d'Afrique, & les forêts d'Amérique, se détruisent encore par les mêmes principes, & avec le même acharnement.

Les prêtres de ces dieux inhumains se nommoient *Drottes*, nom qui répond probablement au mot gaulois de *Druïdes*. On les appeloit souvent aussi *prophêtes*, *hommes sages*, *hommes divins*. A *Upsal* chacune des trois grandes divinités avoit ses prêtres particuliers, dont les principaux au nombre de douze étoient les chefs des sacrifices, & exerçoient une autorité sans bornes sur tout ce qui leur paroissoit être du ressort de la religion. Le respect qu'on avoit pour eux étoit proportionné à cette autorité. Sortis le plus souvent d'une même famille (1), comme chez les juifs, ils avoient persuadé au peuple que cette famille avoit Dieu même pour auteur. Souvent ils réunissoient le sacerdoce & l'empire à l'exemple d'*Odin* leur législateur : Et ce

(1) Chez les peuples du nord, dit *Diodore de Sicile*, une famille est chargée de père en fils du soin des temples & du culte des dieux. *Hist. L.* 2. *c.* 47.

fut par une ſuite de cette coutume que dans des temps plus récens les rois faiſoient encore quelquefois les fonctions de pontifes, ou qu'ils deſtinoient leurs enfans à un état ſi révéré. La déeſſe *Frigga* étoit ordinairement ſervie par des filles de rois qu'on nommoit *prophéteſſes* & *déeſſes*, qui rendoient des oracles, ſe dévouoient à une éternelle virginité, & entretenoient le feu ſacré dans ſon temple. *Tacite* nous apprend que parmi les Germains le droit d'infliger des peines, de frapper, de lier un criminel étoit réſervé aux prêtres ſeuls. Et ces hommes ſi fiers qui ſe croyoient déshonorés quand ils n'avoient pas tiré vengeance de la plus légère offenſe, recevoient en tremblant les coups & la mort même de la main d'un pontife qu'ils prenoient pour le miniſtre d'un dieu irrité. (1) Enfin la crédulité du peuple, la fourberie & l'audace des prêtres allèrent ſi loin, que l'on vit ſouvent ces prétendus interprètes des volontés divines oſer demander au nom du ciel le ſang des rois eux-mêmes & l'obtenir.

---

(1) *Neque animadvertere, neque vincire, neque verberare niſi ſacerdotibus permiſſum: non ducis juſſu, ſed velut deo imperante.* Tacit. German. c. 3.

Il ne falloit pour cela que profiter de ces temps de calamité où le peuple égaré par la douleur & la crainte ouvre son ame aux sentimens les plus sinistres. Alors pendant que le prince étoit égorgé sur un des autels des dieux, les autres étoient couverts des offrandes qu'on portoit de tous côtés à leurs ministres.

J'ai déja remarqué que la religion des peuples Celtes faisoit intervenir l'action de la divinité dans les événemens les plus indifférens comme dans les plus considérables, & qu'elle ne regardoit les élémens que comme autant d'organes par lesquels elle manifestoit ses volontés & ses résolutions. Cette opinion une fois admise, l'intérêt ou la superstition en tirèrent bientôt une conséquence assez naturelle ; c'est qu'en étudiant avec soin les phénomènes de la nature, ou, pour parler dans l'esprit de cette religion, les actions visibles de cette divinité qu'on ne pouvoit voir, on parvenoit à connoître ses goûts, ses inclinations, ses volontés : on entroit, en un mot, dans une espèce de commerce avec elle. Les oracles, les augures, les divinations & mille pratiques de ce genre nacquirent bientôt en foule de cette opinion. Aussi dans toutes nos anciennes fables & anna-

les voyons-nous les peuples du Nord extrêmement attachés à cette vaine ſcience. Ils avoient des oracles, comme les peuples d'Italie & de Grèce, & ces oracles n'étoient ni moins révérés ni moins célèbres. C'étoit, à ce qu'on croyoit, ou les dieux & les déeſſes, ou plus communément les trois *Parques*, dont j'ai rapporté les noms ailleurs, qui les rendoient dans leurs temples. Celui d'*Upſal* étoit fameux par les oracles comme par les ſacrifices. Il y en avoit auſſi de renommés en *Dalie* province de Suéde, en Norvège, & en Dannemarc. « C'étoit, dit SAXON le GRAMMAIRIEN, » une coutume des anciens Danois de » conſulter les oracles des Parques ſur » la future deſtinée des enfans qui ve» noient de naître. Auſſi Fridleif vou» lant ſavoir celle de ſon fils Olaüs, » entre dans le temple des dieux pour » prier, & ayant été introduit dans le » ſanctuaire, il vit trois déeſſes ſur au» tant de ſiéges. La première qui étoit » d'un naturel bien faiſant accorda à l'en» fant la beauté & le don de plaire: la » ſeconde lui donna un cœur libéral; » mais la troiſième qui étoit envieuſe & » méchante, pour détruire l'ouvrage de » ſes ſœurs, lui imprima la tâche de

» l'avarice. » Il eſt probable que les idoles ou les ſtatues mêmes des dieux & des déeſſes rendoient ces oracles de vive voix. Dans une ancienne chronique Iſlandoiſe on voit un certain *Indrid* qui étoit ſorti de chez lui pour aller attendre *Thorſtein* (ſon ennemi.) « Thorſtein, » dit l'auteur, étant arrivé entra dans » le temple où il y avoit une pierre » (taillée apparemment en ſtatue) qu'il » avoit accoutumé d'adorer ; il ſe prosterna devant elle, & la pria (de lui » apprendre ſon ſort.) *Indrid* qui étoit » dehors entendit la pierre chanter ces » vers : C'eſt pour la dernière fois, c'eſt » avec des pieds qui touchent au ſépul» chre que tu es venu dans ce lieu : car » c'eſt une choſe certaine qu'avant que » le ſoleil ſe lève le courageux *Indrid* te » fera ſentir ſa haine » (1) On ſe perſuadoit quelquefois que ces idoles répondoient par un geſte ou un ſigne de tête qui marquoit qu'elles exauçoient les prières des ſupplians. C'eſt ainſi que dans l'hiſtoire d'*Olaüs* roi de Norvège, on voit un ſeigneur nommé *Haquin* qui entre dans un temple, & ſe proſterne devant une idole qui tenoit dans ſa main un gros

(1) *Holmveria Saga apud Barthol.* L. 3. c. 11.

braſſelet d'or; *Haquin*, ajoute l'hiſto-rien, voyant bien que tant que l'idole ne lui abandonneroit pas le braſſelet elle ne ſeroit pas réconciliée avec lui, & ayant fait de vains efforts pour le lui ôter, il ſe mit à prier de nouveau, & à lui offrir des préſens : alors s'étant levé une ſeconde fois, l'idole lui lâcha le braſſelet, & il s'en alla ſatisfait. Je ne m'arrête pas à détailler les autres eſpèces d'oracles; il ſuffit au lecteur ſenſé de reconnoître ici la même crédu-lité d'une part, & les mêmes impoſtu-res de l'autre, qui avoient accrédité les oracles de la Grèce & de l'Aſie. Il n'y a aucune différence eſſentielle entre la manière dont ils ſe ſont rendus dans des pays ſi éloignés les uns des autres. Si le luxe des peuples du midi les orna de plus de pompe que n'en comportoit la ſimplicité des habitans du Nord, ceux-ci n'en eurent pas moins de vénération pour leurs oracles que les autres. On n'a pas crû non plus la religion moins intéreſſée à les attribuer aux artifices du démon, quoique l'on n'ait pas oſé avan-cer que ces oracles du Nord aient ceſſé à la naiſſance de N. S. (1) Il faut en

(1) Le pape *Grégoire* écrivant aux Saxons nou

dire autant des devins & des devineresses. Les uns avoient, disoit-on, des esprits familiers qui ne les quittoient point & qu'on consultoit sous la forme de petites idoles: d'autres évoquoient les mânes de leurs tombeaux, & forçoient les morts à leur raconter leurs destinées. De ce dernier genre étoit *Odin* lui-même qui consultoit souvent les ames des morts sur ce qui se passoit dans les pays éloignés. Il nous reste encore une ode Islandoise très-ancienne sur ce sujet. (1) Le poëte y peint avec beaucoup de feu Odin descendant aux enfers, d'où il évoque une prophétesse célèbre. La poésie étoit souvent employée à ces usages insensés, & ces mêmes *Scaldes* ou poëtes, qui comme nous le dirons ensuite, jouissoient de tant de crédit parmi les vivans, avoient encore le pouvoir de troubler le repos des morts, & de les tirer de leurs sombres demeures par la force de certaines chansons qu'ils savoient

---

vellement convertis, leur dit, *Falsidica numina in quibus dæmones habitare noscuntur. .... Oro ut sint à diabolica fraude liberati, &c. &c. ex Epist. Bonifac. à Serar. Mogunt. in-4. édit.* Rien de plus commun alors que ce langage.

(1) On la trouvera traduite dans la seconde partie de cet ouvrage.

composer. La même ignorance qui faisoit regarder la poésie comme une chose surnaturelle persuadoit aussi que les lettres, ou caractères *Runiques* dont se servoit alors le petit nombre de gens qui savoient écrire, renfermoient des propriétés mystérieuses & magiques. Quelques fourbes persuadèrent donc aisément à des hommes crédules que ces lettres disposées & combinées d'une certaine manière pouvoient opérer des prodiges, & devenir un présage de l'avenir. *Odin* qui étoit l'inventeur de ces caractères, savoit, disoit-on, ressusciter les morts par leur moyen: il y avoit des lettres Runiques pour obtenir la victoire, pour se préserver du poison, pour soulager les femmes en travail, pour guérir les maux du corps, pour chasser les mauvaises pensées de l'esprit, pour dissiper les chagrins, pour fléchir les rigueurs d'une maîtresse. On employoit à-peu-près les mêmes caractères dans tous ces différens cas, mais on en varioit l'ordre, la combinaison; on écrivoit ou de la droite à la gauche, ou de la gauche à la droite, ou de haut en bas, ou en cercle, ou contre le cours du soleil, &c. C'étoit dans des pratiques de ce genre que consistoit cet art

puérile & insensé, aussi méprisé sans doute de la plupart de ceux qui le professoient, que respecté de ceux qui y avoient recours.

J'ai déjà remarqué qu'on n'avoit souvent d'autre but en sacrifiant des hommes que de connoître l'avenir par l'inspection de leurs entrailles, par l'effusion de leur sang, par le plus ou moins de promptitude avec laquelle ils tomboient au fond de l'eau. Le même motif engageoit à prêter une oreille attentive au chant des oiseaux dont quelques devins se vantoient de pouvoir donner l'interprétation. L'ancienne histoire de la Scandinavie n'est pas moins pleine de traits relatifs à ces usages superstitieux que celle de Rome même. On voit dans *Saxon*, comme dans *Tite-Live*, des augures qui annoncent le succès d'une expédition, des guerriers frappés de présages inopinés, des sorts consultés, des jours funestes ou favorables, des devineresses dirigeant les opérations des armées, des pluies de sang, des nuées qui combattent, des voix célestes, des pressentimens, des songes prodigieux que l'événement ne manque pas de justifier, les plus légères circonstances des plus grandes actions prises pour de bons ou

de mauvais augures. C'eſt-là, comme on le ſait, une maladie générale de l'humanité dont elle n'a commencé à ſe guérir qu'en Europe. Retracer un ſpectacle ſi humiliant, ce ſeroit un travail bien rebutant pour un hiſtorien, ſi la connoiſſance de tous ces uſages ne faiſoit une partie de celle des mœurs, ſans laquelle il n'y a point de véritable hiſtoire, & ſi ce tableau des égaremens de la raiſon ne ſervoit à nous faire ſentir la néceſſité de la cultiver. Un eſprit naturellement droit ne peut manquer d'y trouver auſſi de quoi ſe guérir de ce qui peut lui reſter de foibleſſe & de crédulité ſur ces matières ; car que faut-il de plus pour ſe croire en droit de rejeter tous les récits merveilleux & ſurnaturels dont ces anciennes hiſtoires ſont remplies, que de voir combien le peuple fut toujours ignorant, crédule, facile à ſéduire, avide du merveilleux, enclin à l'exagération, & précipité dans ſes jugemens ? Or chez ces nations dont l'hiſtoire nous étonne aujourd'hui, qui ne ſait que tout étoit peuple, à la réſerve peut-être de quelques ſages obſcurs dont la voix étoit trop foible pour ſe faire entendre au milieu des cris de tant de gens aveugles & prévenus ? Ne

suffit-il pas de penser encore que les siècles de la plus grande ignorance de ces nations sont précisément les plus féconds en oracles, en divinations, en songes prophétiques, en apparitions, en prodiges de tout genre, qu'ils sont devenus plus rares à mesure qu'on y a moins cru, & qu'enfin l'expérience nous montre que chez les peuples dont la raison est perfectionnée, toutes choses rentrent tellement dans l'ordre des événemens simples & naturels, que la classe même la plus vile des hommes convient qu'il n'en faut plus admettre d'autres ?

Mais je le répète, la superstition n'avoit pas aveuglé tous les anciens Scandinaves sans exception ; & l'histoire témoigne qu'il y avoit en effet parmi eux des hommes assez sages pour sentir la folie des opinions reçues, & assez courageux pour les condamner hautement. Dans l'histoire d'*Olaüs* roi de Norvège, (1) un guerrier ose dire publiquement qu'il se fie bien plus à sa force & à ses armes qu'à *Thor* & à *Odin*. Un autre dans le même livre parle ainsi à son ami : « Je veux bien que tu saches » que je ne crois ni aux idoles ni aux

(1) *Vid. Bartholin, de causis, &c.* p. 80.

» esprits. J'ai voyagé dans plusieurs » lieux, j'ai rencontré des géans & des » hommes monstrueux; jamais ils ne » m'ont vaincu; ainsi jusqu'à présent je » ne crois qu'à ma force & à mon cou- » rage. » Malheureusement ce mépris de la superstition les jetoit peut-être dans une extrémité opposée. Du moins plusieurs semblent-ils dans l'ivresse de leur courage s'être regardés eux-mêmes comme des êtres indépendans qui n'avoient rien à espérer ni à craindre des dieux. Dans une chronique Islandoise un brave avoue sans détour à un missionnaire chrétien qu'il ne connoît encore aucune religion, & que ses forces lui tiennent lieu de tout. D'autres refusent par la même raison de sacrifier à des dieux dont ils n'ont pas besoin. *Saint Olaüs* roi de Norvège demandant à un guerrier qui lui offroit ses services de quelle religion il étoit; le guerrier répond, *je ne suis ni chrétien ni payen; mes compagnons & moi nous n'avons d'autre religion que la confiance en nos forces, & dans le bonheur qui nous suit toujours à la guerre. Il nous semble aussi que c'est-là tout ce qu'il faut.* On voit cependant paroître par intervalles dans l'ancienne Scandinavie de ces hommes doués d'une vraie force d'esprit,

qui non-ſeulement fouloient aux pieds tous les objets de la crédulité & de la folle ſuperſtition des peuples, mais qui s'élevoient auſſi juſques au maître inviſible de tout ce que nous voyons, au *père du ſoleil & de la nature.* Dans une chronique Iſlandoiſe un nommé *Gieſt* dit à ſon neveu qui eſt ſur le point de s'embarquer pour la Grœnlande; (1) *je ſupplie & je conjure celui qui a fait le ſoleil de rendre ton entrepriſe heureuſe.* Un célèbre guerrier Norvégien nomme *Thorſtein* dit en parlant de ſon père; *il recevra à cauſe de cela une récompenſe de celui qui a fait le ciel & l'univers, qui qu'il puiſſe être*; & dans une autre occaſion il fait un vœu à ce même Etre qui a fait le ſoleil, car, ajoute-t-il, *il faut que ſa puiſſance ſoit extrême pour avoir produit un tel ouvrage.* Toute ſa famille étoit dans les mêmes ſentimens, & il eſt marqué en pluſieurs endroits de la même chronique que leur religion étoit de croire à celui qui eſt l'auteur du ſoleil. *Torchill* juge ſuprême d'Iſlande, homme d'une vie intègre, & diſtingué parmi les plus ſages magiſtrats de cette iſle dans le temps qu'elle ſe gouver-

(1) Barthol. *c.* 6. *L.* 1.

noit en forme de république, se voyant près de sa fin, ordonna qu'on le mit à l'air le visage tourné contre le soleil, & là après être resté quelques momens dans une espèce d'extase, il mourut en recommandant son ame à celui des dieux qui avoit créé le soleil & les étoiles (1).

CHAPITRE VIII.

Du gouvernement des anciens peuples du Nord.

Le caractère des anciens peuples du Nord s'est déjà dévoilé en partie dans les chapitres précédens. C'est le propre des religions qui sont l'ouvrage des hommes de conserver toujours l'empreinte de leurs foiblesses, & de ne respirer que l'esprit dont ils sont eux-mêmes animés. Mais le gouvernement & les loix sont un autre miroir fidelle de cet esprit qu'on ne consulte pas avec moins d'utilité. On sait que les loix ne sauroient être long-temps en contradiction avec le génie d'une nation. Tôt ou tard elles prendront son caractère ou lui donneront

(1) *Voyez* Arn. Jon. Crymog. *L. I. c.* 6.

le leur. Ce ſont deux fleuves différens dans leur origine, mais qui n'ont plus qu'une force commune & une même direction dès qu'ils ſe réuniſſent dans le même lit. L'importance de cette matière nous fait donc une loi de la traiter avec quelque étendue, & de raſſembler avec le plus grand ſoin tous les rayons foibles & épars, qui viennent y répandre quelque jour à travers l'obſcurité de tant de ſiècles.

Conſultons d'abord *Tacite* cet excellent hiſtorien de l'ancienne Germanie, *qui abrégeant tout parce qu'il voyoit tout*, a ſu peindre dans quelques pages par les traits les plus expreſſifs les habitans de cette vaſte contrée. Il eſt inutile de répéter ici une choſe connue de tous ceux qui ont lu ſon ouvrage ſur la Germanie, c'eſt qu'il comprenoit auſſi ſous ce nom toute la Scandinavie, & que ce qu'il dit du premier de ces pays regarde également le ſecond. Ses paroles doivent être rapportées en entier & peſées avec ſoin. « Chez ces peuples, dit-il, les chefs » décident les affaires de peu d'impor- » tance. On réſerve les autres à l'aſſem- » blée générale qui cependant n'a pas » le droit d'en connoître qu'elles n'ayent » été diſcutées par les chefs..... Ils y

» prennent séance tous armés. Les prê-
» tres qui dans ces assemblées ont aussi
» le pouvoir de maintenir l'ordre font
» faire silence. Alors le roi ou le chef
» parle le premier. Les grands opinent
» à leur tour, & sont écoutés avec les
» égards que méritent leur âge, leur
» noblesse, leurs exploits, leur éloquence.
» On défère moins à l'autorité de la per-
» sonne qu'à ses raisons. Si l'avis déplait
» à la multitude, elle le rejette par un
» murmure. Lorsqu'elle le goûte, chacun
» frappe son bouclier de sa lance : éloge
» militaire, qui passe chez eux pour le
» signe d'approbation le plus honorable
» & le plus flateur..... On peut porter
» aussi les affaires criminelles à ce con-
» seil de la nation....... Il appartient
» encore à ces mêmes assemblées géné-
» rales de nommer les chefs destinés à
» rendre la justice dans chaque canton,
» & dans les villages qui en dépendent.
» Chacun de ces chefs a cent assesseurs
» choisis parmi le peuple. Ils forment
» le conseil, & jugent conjointement
» avec le chef..... Parmi ces peuples
» la naissance fait les rois, & le mérite
» les généraux. Le pouvoir des rois n'est
» pas arbitraire, mais limité. Les géné-
» raux sont moins pour donner des ordres

» que des exemples. Il faut qu'ils se
» signalent, & que leur autorité soit
» fondée sur l'estime & l'admiration....
» L'extrême jeunesse n'exclud point du
» rang de prince ou de chef ceux qu'une
» naissance très-illustre ou les services
» signalés de leurs pères appellent à cette
» dignité. A mesure qu'ils avancent en
» âge & qu'ils se font estimer, une foule
» de jeunes guerriers vient s'attacher à
» leur personne & grossir leur cour. On
» ne rougit point du titre de *suivant*, &
» même tous ceux qui le portent ne sont
» pas égaux. L'estime du chef règle entre
» eux les rangs. Les suivans se piquent
» de mériter la faveur du prince, & les
» princes d'avoir la suite la plus nom-
» breuse & la plus vaillante. Etre tou-
» jours environné d'un essain de jeunesse
» choisie, c'est ce qui leur donne de la
» puissance & de la considération, ce
» qui fait leur sureté pendant la guerre,
» & leur gloire pendant la paix. C'est
» ainsi qu'ils sont grands & chez leurs
» compatriotes & chez leurs voisins. On
» recherche leur amitié par des ambas-
» sades, on la cultive par des présens....
» Dans un combat il seroit honteux au
» prince de céder en valeur à ceux qui
» le suivent, honteux à sa suite de ne

» pas l'égaler. S'il vient à périr, un
» guerrier capable de lui ſurvivre ſeroit
» deshonoré pour jamais.... Le prince
» combat pour la victoire, ils combat-
» tent pour le prince..... Pour retenir
» à ſon ſervice ceux qui ſe ſont donnés
» à lui, chaque prince n'a de reſſource
» que la guerre. Tantôt ils lui demandent
» ce cheval de bataille, tantôt cette
» lance victorieuſe teinte du ſang de
» l'ennemi. Sa table groſſièrement ſervie,
» mais abondante, leur tient lieu de
» ſolde..... (1)

Tous les traits les plus caractériſtiques de l'ancien gouvernement gothique ſe trouvent renfermés dans ce paſſage remarquable. On y voit des rois qu'une extraction illuſtre déſignoit, préſidant plutôt que commandant à une nation libre : On y voit la nation s'aſſembler en certains temps fixes, & prendre elle-même des réſolutions ſur toutes les affaires les plus importantes, faire des loix, décider de la paix ou de la guerre, conclure des alliances, rendre la juſtice en dernier reſſort, ſe choiſir ſes juges : On y diſtingue de plus un corps des grands ou des chefs de la nation qui préparoit &

(1) Tacit. German. c. 11. & ſuiv.

proposoit les affaires importantes dont la décision appartenoit à l'assemblée générale de tous les hommes libres; c'est-à-dire qu'on y reconnoît déjà les premiers traits de ce qu'on nomma depuis dans les divers pays, *conseil de la nation*, *Sénat*, *cour des pairs*, &c. On y démêle encore l'origine de l'usage singulier d'avoir un général électif sous un roi héréditaire, usage reçu chez la plupart des nations d'extraction germanique, qui avoient ou des *maires du palais*, ou des *grands-maréchaux*, ou des *connétables*, ou des *comtes*; car tous ces différens termes ont exprimé la même idée en divers pays. Enfin on ne sauroit douter en examinant attentivement les paroles de *Tacite*, que le vasselage n'eût déjà pris naissance chez ces peuples avant qu'ils sortissent de leur patrie. Car quoiqu'on ne donnât peut-être pas encore des terres en fief, quoique les fiefs ne fussent peut-être encore que des armes, des chevaux de bataille, des repas, ce que nous lisons ici des engagemens réciproques des princes ou chefs, & de leurs *suivans*, renferme sans doute l'idée essentielle du lien qui formoit le vasselage, & tous les changemens qui y ont été faits dans la suite ne sont qu'une altération légère & acci-

dentelle occasionnée par les conquêtes & les nouveaux établissemens qui en furent la suite.

Si nous considérons après cela le caractère de ces nations, tel que *Tacite* nous le dépeint, nous ne serons point surpris de les voir attachées à des institutions qui s'y trouvoient si conformes: car étant les plus libres & les plus guerrières de la terre, elles devoient avoir une horreur naturelle pour l'autorité illimitée d'un seul; & si elles se donnoient des chefs, ce n'étoit que parce que la guerre en exige nécessairement. Comme libres elles ne vouloient obéir que par choix & moins à la personne qu'à la raison; comme guerrières elles n'imaginoient pas qu'on dût autre chose à un prince que d'être toujours prêt à verser son sang pour la cause qu'il défendoit.

Mais pourquoi ces hommes avoient-ils su conserver une si grande liberté? C'étoit parce que leur climat & leur genre de vie leur donnoit cette force de corps & d'esprit qui rend capables des actions longues & pénibles, grandes & hardies: » Aussi a-t-on trouvé depuis quelque » liberté dans le nord de l'amérique & » nulle au midi; » (1) parce que la

(1) *Voyez* l'Esprit des loix *Tome* 2.

force de leur corps entretenoit chez eux ce courage, cette opinion de sa valeur, cette fierté qui fait haïr toute autorité arbitraire & mépriser ceux qui s'y soumettent. Moins sensibles à la douleur, moins facilement émus par l'attrait du plaisir, moins susceptibles des passions qui ébranlent trop fortement les ames, & les affoiblissent en les rendant dépendantes des volontés d'autrui, ils donnoient bien moins de prise à l'ambition qui flatte & intimide tour à tour pour obtenir de l'ascendant.

Ils étoient libres parce qu'ils habitoient des pays peu cultivés, & que la liberté est le seul trésor des peuples indigens; parce qu'un pays pauvre n'excite point l'avidité, & que qui a peu le défend aisément. Ils étoient libres parce qu'ils ignoroient ces délices souvent si chèrement achetées, qui rendent nécessaire la protection d'un maître puissant, parce que des chasseurs & des pasteurs errants dans des bois par goût & par état ne se laissent point opprimer comme les timides habitans d'une ville fermée qui sont enchaînés à la destinée de leurs maisons, & parce que de pareils peuples privés de leur liberté dans un lieu la retrouvent dans un autre aussi facilement que leur subsistance.

Enfin cet eſprit de liberté né du climat & d'une vie agreſte & militaire avoit reçu une nouvelle force des opinions qu'il avoit produites, comme un rejeton qui pouſſant du pied d'un arbre l'affermit en l'embraſſant. En effet ces peuples eſtimant par deſſus tout le droit de venger un affront, la gloire de mépriſer la mort & de périr les armes à la main, étoient toujours prêts à combattre la tyrannie dès les premiers pas qu'elle oſoit faire, & ſous quelque forme redoutable qu'elle ſe montrât.

C'eſt ainſi que la liberté étoit contenue chez les peuples de la Germanie & du nord comme dans ſon germe, en attendant qu'elle ſe déployât & ſe répandît partout avec eux. Ce reſſort puiſſant montra d'autant plus de force qu'il fut plus preſſé, & n'ayant pu être détruit par toute la puiſſance de Rome, il la fit céder à ſon tour dès qu'elle s'affoiblit jusqu'à ce qu'il l'eût entièrement renverſée. En effet il n'y eut preſque qu'un moment d'équilibre entre ces deux forces oppoſées. Auſſitôt que celle de Rome ceſſa d'être ſupérieure, elle fut perdue. Son nom fameux, ce nom qui avoit été long-temps ſon ſoutien, ne fut plus qu'un cri de ralliement que la vengeance en-

hardie fit entendre au même moment à tous les peuples du nord, & sur-le-champ tous ces peuples s'armant comme de concert, & renversant les bornes de l'Empire, allèrent former de ses débris des états bien moins nouveaux encore par leur nom que par la liberté qui faisoit la baze de leur gouvernement.

On vit en effet alors ces essaims de Germains & de Scandinaves, ces soldats farouches qui ne sembloient nés que pour le ravage & la destruction, changés en des peuples sensés & libres au moment qu'ils avoient affermi leurs conquêtes, impregnant, si j'ose parler ainsi, toutes leurs institutions d'un esprit d'ordre & d'égalité, se donnant eux-mêmes pour rois ceux des princes du sang royal qu'ils jugeoient les plus dignes de porter la couronne, partageant entre ces rois & la nation l'exercice du pouvoir suprême, réservant aux assemblées générales le droit de faire des loix & de décider des affaires les plus importantes.

Telle a été long-temps la constitution de tous les états que ces peuples fondèrent en Italie, en Espagne, dans les Gaules, dans la Bretagne, à cette grande époque qui changea la demeure & le sort de tant de nations; époque à jamais

mémorable à laquelle tient en quelque ſorte le premier anneau d'une nouvelle chaîne d'événemens, & où l'on voit éclorre les loix, les mœurs, les principes qui ont gouverné depuis tant de nations célébres que la ſupériorité du génie ſemble avoir appelées à faire un jour la deſtinée de preſque tout le reſte de la terre.

On ne quitte qu'avec peine un ſi beau ſpectacle. Il eſt temps cependant que je me renferme dans ce qui ſe rapporte plus directement à mon ſujet. Tout ce que nous en apprennent les monumens hiſtoriques du nord confirme parfaitement le témoignage de *Tacite*, & reçoit un nouveau jour des annales des autres nations Germaniques, ou leur en prête à ſon tour. C'eſt ce concert frappant qui faiſoit dire à *Monteſquieu*, qu'*en liſant Tacite on retrouvoit partout les codes des peuples barbares, & qu'en liſant ces codes on retrouvoit partout Tacite.* Malgré cela il ne faut point ſe flatter de pouvoir connoître avec exactitude l'étendue du pouvoir dont les anciens rois de la Scandinavie jouiſſoient, ni les droits des états, ni les privilèges de chaque ordre. Si toutes ces choſes furent jamais déterminées d'une manière bien fixe chez des peuples groſſiers dont les uſages étoient

les ſeules loix, comment pourroit-on les diſtinguer dans le grand éloignement où nous en ſommes aujourd'hui placés? Tout ce qu'on peut entrevoir c'eſt qu'avant l'arrivée d'*Odin*, les Danois partagés en pluſieurs nations, & vivant dans une grande indépendance, furent ſoumis par la force des armes aux rois plus abſolus que ce conquérant leur donna. Il eſt plus probable encore que la même choſe arriva aux Suédois, qui, ſuivant le rapport de *Tacite*, étoient de ſon temps aſſujettis au gouvernement d'un ſeul. Si cet hiſtorien a été bien inſtruit, le temps où il a pris les Suédois doit avoir ſuivi de près celui de cette conquête. Un événement pareil peut ſeul expliquer ce deſpotiſme auquel il les ſuppoſe ſoumis. » Les Suédois ho-
» norent, dit-il, les richeſſes auſſi bien
» que nous. C'eſt ce qui les a fait tomber
» ſous la domination d'un ſeul. Là ce
» n'eſt plus une monarchie tempérée &
» limitée par quelques reſtrictions; c'eſt
» le pur deſpotiſme. Les armes n'y ſont
» point comme chez les autres peuples
» germaniques entre les mains de tout
» le monde; le roi les tient en dépôt
» ſous la garde d'un homme de confiance,
» & il choiſit toujours pour cela un
» eſclave. » Ce *pur deſpotiſme* étoit ſans

doute l'effet de quelque accident; aussi n'a-t-il pas été de longue durée. Le gouvernement arbitraire a été rétabli depuis en Suéde en quelques occasions & toujours pour peu de temps. Ce climat fait pour la liberté triomphe toujours enfin du despotisme, qui dans d'autres pays a toujours triomphé de la liberté.

Les Danois ne tardèrent pas non plus à reprendre le droit d'élire leurs rois, & par conséquent tous les autres droits bien moins précieux à la liberté. A la vérité le peuple sembla toujours se faire une loi de choisir le plus proche parent du roi défunt, ou du moins quelqu'un de la famille royale qu'on respectoit comme issue des dieux mêmes. On montre encore les lieux où se faisoient ces élections; & comme le Dannemarc a été long-temps partagé en trois royaumes, on trouve aussi trois principaux monumens de cet usage, l'un près de *Lunden* en *Scanie*, l'autre à *Leyre* ou *Lethra* en *Sélande*, & le troisième près de *Vibourg* en *Jutlande*. Ces monumens que leur lourde masse a préservés des ravages du temps ne sont que de grands rochers, ordinairement au nombre de douze, rangés en cercle, & dressés sur une des extrémités. Au milieu s'élève un rocher plus

plus grand que les autres ſur lequel on avoit ménagé un ſiége pour le roi (1). Les autres pierres ſervoient de barrière au peuple, & marquoient la place de ceux qu'il avoit chargés de l'élection. On traitoit auſſi dans ces mêmes lieux des affaires les plus importantes; mais quand le roi venoit à mourir à la guerre, & loin de ſa réſidence, on formoit ſur le champ une place ſur le même modèle en ramaſſant les plus groſſes pierres qu'on pouvoit trouver. Les principaux chefs y montoient, & diſoient à haute voix leur avis, & les ſoldats qui les environnoient faiſoient connoître s'ils l'approuvoient ou le déſapprouvoient, en heurtant leurs boucliers en cadence les uns contre les autres, ou en pouſſant divers cris. On ſait que cet uſage de faire les élections des princes en pleine campagne a été celui de tous les Celtes, & ce fut long-temps une néceſſité pour eux puiſqu'ils n'avoient point de villes. Les empereurs d'allemagne furent long temps élus de la même manière, & les Polonois plus fidelles que les autres peuples aux anciens uſages, n'ont point abandonné celui-ci.

---

(1) Worm. Monum. Danic.

En Suède on joignoit aux cérémonies que je viens de rapporter un serment réciproque qui lioit le roi & les sujets. (1) Un des sénateurs ou juges provinciaux convoquoit une assemblée d'élection d'abord après la mort du roi, & demandoit à haute voix au peuple s'il vouloit accepter pour roi celui qu'il nommoit, & qui étoit toujours de la famille royale. Quand tous y avoient donné leur consentement, le nouveau roi étoit élevé sur les épaules des sénateurs, afin que tout le monde pût le voir & le connoître. Alors il prenoit *Odin* à témoin qu'il suivroit les loix, défendroit le pays, en reculeroit les limites, vengeroit les injures que ses prédécesseurs pourroient avoir reçues des ennemis, & feroit quelque exploit éclatant qui le rendroit célébre lui & son peuple. Il renouvelloit encore ce serment aux funérailles de son prédécesseur qui se célébroient ordinairement avec beaucoup de pompe, & à l'occasion du voyage qu'il étoit obligé de faire dans les principales provinces du royaume pour y recevoir les hommages de ses sujets. Je rapporte ici tout ce détail, parce que l'extrême conformité qu'on

(1) Dalin Svea Rikes *Hist. T. I. c. 7.*

trouve entre les mœurs des Danois & des Suédois durant ces ſiècles du paganiſme ne permet guères de douter que les rois de Dannemarc n'ayent été élus de la même manière. Ce que nous pouvons ſavoir de l'ancienne conſtitution du royaume de Norvège vient encore à l'appui de cette induction. Mais il ſuffit d'indiquer ici cette identité des gouvernemens des trois principales monarchies du nord. La développer ce ſeroit s'expoſer à de faſtidieuſes répétitions. Il nous reſte un fait relatif à cette matière qu'il ſera beaucoup plus important de faire connoître, ſoit à cauſe du jour qu'il peut y répandre, ſoit par le ſeul intérêt de la ſingularité.

Une colonie de norvégiens chaſſés de leur pays par la tyrannie d'un de leurs rois, s'établit en Islande vers la fin du neuvième ſiècle, comme je le dirai plus en détail dans la ſuite de cet ouvrage. L'hiſtoire nous apprend qu'ils ne tardèrent pas à ſe choiſir des magiſtrats, à faire des loix, à donner, en un mot, à leur gouvernement une forme régulière qui put aſſurer à la fois leur repos & leur indépendance. La ſituation où ſe trouvoient ces Islandois eſt remarquable à bien des égards. Le génie de ces peuples, leur bon ſens naturel, leur amour

pour la liberté y paroissent sans aucun nuage. Rien ne les traverse ni ne les gêne : c'est une nation livrée à elle-même qui s'établit dans un pays séparé par de vastes mers de tout le reste du monde. On ne voit donc dans toutes ses institutions que la plus pure expression de ses goûts & de ses sentimens ; & cela est si vrai qu'il ne paroît pas qu'aucune irrésolution, aucune expérience des états différens ait précédé chez eux l'établissement de la forme de gouvernement sous laquelle nous allons voir qu'ils ont longtemps vécu. Tout y naît sans effort & semble s'y arranger de soi-même, & comme les abeilles forment leurs ruches, les Islandois guidés par un heureux instinct trouvent en débarquant dans une isle déserte cette constitution si belle où la liberté est assise sur son vrai fondement, sur une sage distribution des différens pouvoirs ; découverte admirable qu'on jugeroit d'abord devoir être le chef-d'œuvre de quelque profond politique, & qui cependant, suivant la remarque d'un grand génie de ce siècle (1)

(1) M. de *Montesquieu*. Au reste tout ce qu'on va lire est constaté par le témoignage de diverses anciennes annales imprimées & manuscrites de

a été faite ici comme ailleurs, par des sauvages au milieu des forêts.

La nature ayant elle-même partagé l'isle en quatre provinces, les Islandois suivirent cette division, & établirent dans chacune un magistrat nommé *juge provincial.* Chaque province se divisoit en trois *préfectures* qui avoient aussi leurs *juges* ou *préfects*, & enfin chaque préfecture contenoit un certain nombre de bailliages, dans chacun desquels étoient ordinairement cinq juges inférieurs chargés de rendre la justice en première instance dans leur bailliage, d'y veiller au maintien du bon ordre, de convoquer les assemblées ordinaires & extraordinaires du bailliage, dont tous les hommes libres & qui possédoient une certaine valeur en fonds de terres étoient membres. C'étoit dans ces assemblées qu'on élisoit ces cinq juges ou baillis, qui devoient être des personnes distinguées par leur sagesse, & jouir d'une certaine étendue de terres, de peur que la pauvreté ne les exposât au mépris ou à la corruption.

Islandois eux-mêmes, dont on trouve des notices & des extraits dans plusieurs ouvrages, & particulièrement dans le livre de *Torfæus* cité ci-dessus, & dans celui de *Arngrim* intitulé *Crymogæa.*

Quand les caufes étoient de quelque importance, toute l'affemblée donnoit fon avis. On ne pouvoit non plus fans fon confentement recevoir un nouveau membre dans la communauté. Si quelqu'un afpiroit à y être admis, il s'adreffoit à l'affemblée qui examinoit les motifs de fa demande, & la rejetoit fi le poftulant avoit manqué à l'honneur en quelque occafion, ou feulement s'il étoit trop pauvre, car la communauté nourriffant ceux de fes membres que quelque accident avoit réduit à la misère, il étoit de l'intérêt commun d'en écarter les indigens. Elle avoit pour cet effet un fonds formé par les contributions des membres & le produit des amendes, alors d'autant plus confidérable qu'on ne connoiffoit prefque pas d'autre genre de punitions. Enfin cette même affemblée du bailliage avoit foin d'examiner la conduite des baillis, écoutoit les plaintes qu'on formoit contr'eux, & les puniffoit quand elle jugeoit qu'ils avoient abufé de leur autorité.

La réunion des membres, ou du moins, des députés de dix pareilles communautés repréfentoit ce que j'ai appelé une *préfecture*. Chaque *quartier* ou grande province de l'Iflande en renfermoit trois,

comme nous l'avons vu. La dignité de chef d'une préfecture étoit très-considérable : il avoit le droit de convoquer les dix communautés de son ressort, & il étoit le président de ces assemblées ordinaires ou extraordinaires ; il étoit en même-temps le chef de la religion dans sa préfecture : c'étoit lui qui ordonnoit les sacrifices, & les autres cérémonies religieuses qui se célébroient dans le même lieu où l'on régloit les affaires politiques & civiles. On en appeloit à ces assemblées des sentences rendues par les baillis des communautés, on y régloit les différends qui pouvoient s'être élevés entr'elles. Le préfect y recevoit le tribut que chaque citoyen étoit obligé de payer pour les fraix du culte religieux. Il y jugeoit en qualité de pontife ceux qui étoient accusés d'avoir profané les temples, ou parlé mal des dieux, ou donné quelques preuves d'indévotion : les peines de ces impies consistoient pour l'ordinaire en amendes que l'assemblée assignoit au préfect à condition qu'il répareroit les temples à ses fraix. Mais lorsqu'il se présentoit des affaires de grande conséquence, ou qui concernoient toute la province, les membres, ou seulement les députés des trois préfectures se réunis-

ſoient pour compoſer ce qu'on appeloit les *états du quartier*, ou de la *province*. Ces états ne s'aſſembloient point régulièrement comme les autres, qui devoient être convoqués au moins une fois par année, & l'on ne ſait pas préciſément quels étoient les objets de leurs délibérations. Il y a ſeulement apparence qu'on y recouroit comme à un moyen extraordinaire de terminer les querelles qui s'élevoient entre les communautés des diverſes préfectures, ou pour prévenir quelque danger qui menaçoit toute la province en général.

Au deſſus de toutes ces *aſſemblées* des communautés & des provinces, étoient les *états généraux* de l'Iſlande, (*Alting*) qui répondoient aux *Als-heriar-ting* des autres nations ſcandinaves, au *Wittena-Gemot* des *Anglo-Saxons* (1), aux *champs de Mars* ou de *May* des françois, aux *cortes* des Goths d'Eſpagne, &c. Ils s'aſſembloient toutes les années, & tout citoyen iſlandois ſe faiſoit un honneur

(1) *Al-ting* eſt formé du mot *All*, tous, & de *Ting*, cour de juſtice, aſſiſe; *Als-heriar-ting* ſignifie *cour de tous les Seigneurs* : *Wittena-gemot* aſſemblée des ſages. On voit que toutes ces expreſſions rendent au fonds la même idée.

& un devoir de s'y rendre. Le président le cette grande assemblée étoit le *juge souverain* d'Islande. Il possédoit cette charge à vie, mais c'étoit les états qui a lui conféroient: ses principales fonctions étoient de convoquer les *états généraux*, & de veiller au maintien des loix, l'où lui venoit le nom islandois de *Lagnan*, c. d. d'*homme de loix* qu'il portoit. Il avoit le droit d'examiner en présence les états, & de casser toutes les sentences rendues par les juges inférieurs lans toute l'étendue de l'isle, d'annuller eurs ordonnances, & de les punir si les plaintes qu'on portoit contr'eux étoient fondées. Il pouvoit proposer de faire de nouvelles loix, d'abroger, de changer les anciennes; & si les états y consentoient, c'étoit lui qui étoit chargé de l'exécution. Quand il y eut des loix écrites, & que toute l'Islande eût adopté la même jurisprudence, ce fut le juge suprême qui eût la garde du code original & autentique auquel tous les autres levoient être conformes. On en appeloit aussi à son jugement & à celui de l'assemblée, des sentences rendues dans les tribunaux inférieurs. Les baillis ou les préfects dont on revisoit la sentence, étoient obligés de juger de nouveau la

même cause, en présence du *juge suprême* qui prononçoit ensuite sa sentence & aux parties & aux juges. La crainte d'être condamné & puni devant une si nombreuse assemblée étoit, suivant la remarque d'*Arngrimus*, un grand frein pour tous ces juges subalternes, & servoit à retenir chaque magistrat dans les bornes de son devoir. Ordinairement les séances des *Etats-Généraux* duroient seize jours, & on montre encore aujourd'hui le lieu de ces assemblées qui commençoient & finissoient par des sacrifices. C'étoit pendant ce temps-là que le juge suprême exerçoit principalement son autorité. Il ne paroît pas que hors des *Etats Généraux* ses fonctions ayent été considérables; mais en tout temps il étoit traité avec beaucoup d'honneurs & de respect, & considéré comme l'oracle des loix, & le protecteur du peuple. Les chroniques islandoises marquent avec soin les années dans lesquelles chaque juge a été élu, & les années de leur élection faisoient époque, comme à Lacédémone celles des *Ephores*. On voit, par le catalogue que nous en a conservé *Arngrimus*, qu'il y en a eu 38 depuis le commencement de la République jusqu'à sa fin; & l'on trouve dans ce

nombre le célèbre *Snorro Sturleſon*, cet hiſtorien que j'ai déjà fait connoître.

Telle a été la conſtitution de cette république aujourd'hui oubliée dans le Nord même, & ignorée d'ailleurs de ceux qui ont le plus de lecture, malgré le grand nombre d'hiſtoriens & de poëtes qu'elle a produits. Mais la célébrité n'eſt point faite pour des nations pauvres, éloignées, indifférentes au reſte du monde & placées ſous un ciel rigoureux. Il eſt aiſé de reconnoître ici le génie de tous les peuples Celtes & leur façon de penſer ſur le gouvernement. Cette diſtribution du peuple en diverſes communautés ſubordonnées les unes aux autres, ce droit de n'être jugé que par les membres de ſa communauté, ce ſoin de veiller ſur chaque citoyen confié à la communauté dont il étoit membre, ces aſſemblées générales de la nation ſeules dépoſitaires du pouvoir légiſlatif, &c. toutes ces inſtitutions exiſtoient déjà chez les Germains du temps de *Tacite*, & ſans doute bien long-temps avant lui. Elles exiſtoient en Dannemarc & en Suède, où l'on en trouve encore diverſes traces aujourd'hui. Elles furent portées & perfectionnées en Iſlande. Elles ſuivirent les Saxons en Angleterre; &

quand des temps de confusion les y eurent fait oublier, le grand *Alfred* s'immortalisa en les rétablissant. Il seroit aisé d'en trouver aussi des vestiges dans les premiers établissemens des Francs dans les Gaules, des Goths en Espagne & dans quelques contrées d'Allemagne; mais tous ces détails sont étrangers à mon plan.

A l'égard des loix que les Scandinaves ont eues durant les temps du paganisme, ce que nous pouvons en dire de certain se réduit à peu de chose. La tradition, la coutume, des maximes qu'on apprenoit par cœur, & surtout la simplicité des mœurs, leur tenoient lieu de loix dans les premiers temps. Il y avoit de ces maximes qui depuis un temps immémorial étoient dans la bouche des sages, & qu'on croyoit avoir été données aux premiers hommes par les dieux mêmes. Telles étoient celles dont les Islandois nous ont conservé quelques fragmens, sous le nom de *discours sublime d'Odin*, qu'on fera connoître plus particulièrement dans la suite de cet ouvrage. Il est douteux que les anciens Danois, aussi-bien que leurs voisins, aient eu des loix écrites avant le temps où la lumière du christianisme perça jusques à eux. Il est

vrai que si l'on doit en croire *Saxon* le *Grammairien*, un roi de Dannemarc nommé *Frothon* qui vivoit bien des siècles avant cette époque, publia des loix militaires & civiles qui s'étoient transmises jusqu'au temps de cet auteur. Mais cette grande antiquité rend ce fait trop suspect pour qu'il puisse être admis sur la seule autorité d'un historien tel que *Saxon*. Ce seroit trop hasarder que de discourir sur une supposition aussi hasardée, & l'intérêt de la vérité m'oblige encore cette fois de négliger les sources domestiques pour recourir aux étrangères.

Les anciens Germains & les Scandinaves sortirent tard de l'état de nature. Les liens qui unissoient les familles ne furent long-temps que ceux d'une confédération destinée à repousser la violence ou à l'exercer. On possédoit beaucoup de terres, on en cultivoit peu, on n'y étoit guères attaché; on vivoit enfin trop séparé les uns des autres, pour avoir un grand besoin de loix civiles. Les chefs auroient eu trop peu d'autorité pour les faire observer quand il y en auroit eu, De-là tant de sociétés, de confédérations particulières. On s'unissoit pour venger une injure. Le sen-

timent de l'honneur & celui de l'intérêt faisoient une loi d'agir de bonne foi dans une association si nécessaire. Des parens & des amis qui n'eussent pas vengé la mort de leur parent & de leur ami, auroient perdu sur-le-champ une réputation qui faisoit leur principale sûreté. Les Frisons vécurent long-temps dans cet état. La plupart des autres nations Germaniques avoient déjà fait un pas de plus du temps de *Tacite*. Les désordres interminables, effets nécessaires du droit de se venger soi-même, avoient fait penser aux plus sages qu'il étoit de l'intérêt général que des magistrats interposassent leur autorité dans ces querelles, qu'ils pussent obliger l'offensé ou ses parens à recevoir un présent de l'aggresseur, afin que cette conpensation pour l'injure reçue prévint les suites de ces ressentimens éternels qui consumoient les forces de l'état. Et de peur que cette manière de terminer les différends n'en devint une nouvelle source, la compensation fut déterminée d'une manière invariable, & communément évaluée en bétail, la seule monnoie connue dans ces âges grossiers. Une pareille marque de soumission satisfaisoit l'orgueil du point d'honneur, consoloit l'avarice, & ras-

furoit suffisamment contre la crainte d'une nouvelle offense. Les Danois suivirent à cet égard la marche des nations voisines. L'analogie seule nous mettroit en droit de le supposer, quand nous n'en aurions point de preuves plus directes ; mais sans les accumuler inutilement il suffit de jeter les yeux sur les anciennes loix des conquérans de la Grande-Bretagne. On sait que les *Angles* & les *Jutes*, qui partagèrent avec les Saxons l'honneur de cette conquête, étoient des peuples Danois sortis de la *Jutlande* & du *Slefwick*. Or nous avons la plupart des loix de ces peuples, & ceux qui parcourront les recueils qu'en ont laissés *Lambard*, *Wilkins*, *Leibnitz* &c. ne pourront pas douter qu'elles n'aient toutes été dictées par le même esprit, & ne soient absolument les mêmes quant au fonds. Il suffira donc d'en citer quelques traits pour faire juger de cet esprit général ; car c'est tout ce que nous prétendons faire connoître. Les détails ont varié sans doute mille fois, & dans les divers temps, & dans les divers cantons ; mais les détails importent peu.

La loi des Saxons telle que la fit rédiger *Charlemagne*, & que l'a publiée

Leibnitz (1) établissoit une composition en argent pour la plupart des crimes, & au défaut d'argent on payoit en bétail, dont chaque pièce avoit sa valeur déterminée par la loi. On y distingue soigneusement les divers degrés de l'offense, & ceux du rang que l'offensé tenoit dans la nation. Ainsi pour le meurtre d'un grand, d'un prince, la composition étoit de 1440 sous, comme aussi pour toute blessure qui l'eût rendu sourd, aveugle ou impuissant. Mais si ce traitement avoit été fait à un homme libre, & non pas noble (2), la composition n'étoit que de 120 sous, & celle du meurtre d'un esclave n'étoit que de trente; ce qui étoit précisément le prix d'un simple coup, sans meurtrissure, donné à un prince ou à un grand. Les mêmes proportions sont observées à quelque chose près par la loi des *Angles*. Les blessures faites à une fille se payoient au double de ce qu'on eût payé pour un homme de même condition. Il n'en étoit pas de même si c'étoit une femme qui eût des enfans. Les outrages faits à la

(1) Leibnitz Rer. Brunscwic. *T.* 1.
(2) Dans l'original *Roda*, d'où vient le mot français de *roturier*.

pudeur étoient auſſi évalués avec une préciſion dont la choſe ſemble peu ſuſceptible. « Les loix de ces peuples, diſoit » M. de *Monteſquieu*, jugeoient des » inſultes faites aux hommes par la gran-» deur des bleſſures, & ne mettoient » pas plus de raffinement dans les offen-» ſes faites aux femmes, enſorte qu'il » ſemble que la loi meſurât les outrages » faits à la perſonne, comme on meſure » une figure de géométrie ».

Ces loix varient davantage en ce qui regarde le vol. Par la loi des Saxons il étoit puni de mort dans la plupart des cas. Par celle des *Angles* qui ſe rapproche ſans doute davantage des loix des autres Danois, le voleur compoſoit en payant le triple de la valeur de ce qu'il avoit dérobé. Mais lorſque le gouvernement eut pris plus de conſiſtance, & que les mœurs ſe furent un peu plus civiliſées, on ne ſe contenta pas de n'oppoſer au déſordre qu'une barrière ſi ſouvent impuiſſante. Les magiſtrats établis pour veiller à la tranquillité publique prétendirent qu'ils étoient inſultés par tout ce qui la troubloit, & outre la compoſition qui ne ſervoit qu'à dédommager l'offenſé, ils exigèrent une amende, ſoit à titre de ſatisfaction dûe

au public, ſoit comme un dédommagement de la peine qu'ils prenoient d'accommoder le différend & de protéger le coupable. Ces amendes furent long-temps la ſeule, ou preſque la ſeule punition qui pût être en uſage chez des peuples libres & courageux, qui eſtimoient leur ſang trop précieux pour le verſer ailleurs que dans les combats. Les rois n'eurent pendant long-temps que le produit de ces amendes & celui de leurs domaines pour tout revenu, les autres eſpèces d'impoſitions ayant été encore inconnues bien des ſiècles après les temps dans leſquels nous nous renfermons.

Si cette manière de punir le crime paroît ſingulière à juſte titre, celle d'en établir les preuves en juſtice ne l'étoit pas moins. Ici toute l'ignorance, toute la barbarie de nos ancêtres ſe montrent dans un ſi grand jour que nos réflexions n'y ſauroient rien ajouter. Leur embarras étoit ſi grand lorſqu'il s'agiſſoit de démêler le vrai du faux, qu'il les avoit obligés de recourir aux expédiens les plus étranges & aux pratiques les plus ridicules. Ainſi ils obligeoient quelquefois l'accuſé à produire un certain nombre d'hommes nommés ſes *compurga-*

teurs, gens qui n'avoient ou n'étoient censés avoir aucune connoissance de l'affaire en question, mais qui devoient jurer simplement qu'ils étoient persuadés que l'accusé disoit vrai. Plus souvent ils ordonnoient le *combat* appelé *judiciaire*, & quelqu'insensé que fût cet usage, il étoit si intimément lié à leurs opinions sur le destin & la providence, qu'il triompha long-temps de la religion, des papes & des conciles, & que cent fois proscrit il se renouvella autant de fois & reparut sous d'autres formes. Enfin quand la découverte de la vérité leur paroissoit au-dessus des forces humaines, ils recouroient aux moyens surnaturels & au *jugement de Dieu*. Ils avoient plusieurs manières de faire parler cet oracle. Comme suivant eux tous les élémens étoient animés par une intelligence aussi incorruptible dans sa justice que le dieu dont elle émanoit, ils pensoient qu'ils n'avoient qu'à unir l'accusé à quelqu'une de ces divinités pour l'obliger à déclarer par son action sur lui le jugement qu'elle en portoit : ainsi on le jetoit quelquefois dans une eau profonde garotté avec des cordes ; s'il enfonçoit, c. d. si le génie de l'eau le prenoit à lui, il étoit déclaré innocent ; s'il le rejetoit

de ſon ſein, s'il ſurnageoit, il étoit cenſé convaincu de crime. L'épreuve du feu ſemble avoir été plus en uſage dans la ſuite, & fondée ſur un autre raiſonnement; car dans des choſes de cette nature, il ne faut pas s'attendre à trouver les eſprits bien conſéquens. Mais nous n'entrons point dans des détails ſi connus, qui ont varié tant de fois, qui n'appartiennent point aſſez particulièrement à notre ſujet, ou ſur leſquels nous ne pouvons pas eſpérer de répandre un nouveau jour.

CHAPITRE IX.

De la paſſion des anciens Scandinaves pour les armes; de leur valeur, de la manière dont ils faiſoient la guerre. Digreſſion ſur l'état de la population parmi eux.

« ROME comptoit depuis ſa fondation » ſix cent quarante ans lorſque le bruit » de l'armement des Cimbres ſe fit entendre pour la première fois. Depuis » cette époque juſques à ce jour, il s'eſt » écoulé deux cent dix années. Que de » temps n'avons-nous pas employé déjà

» pour vaincre la Germanie, & dans
» le cours d'une ſi longue guerre quelle
» alternative d'heureux & de malheureux
» événemens ! Aucune nation ne nous a
» donné de plus fréquentes allarmes ;
» ni les Samnites, ni les Carthaginois,
» ni les Gaulois, ni les Parthes mêmes :
» car le deſpotiſme des Arſacides a eu
» moins de vigueur que la liberté des
» Germains. Après tout, hormis la dé-
» faite de Craſſus, que peut nous repro-
» cher l'Orient ſoumis & humilié ? Mais
» les Germains ont pris ou défait à la
» république cinq généraux qui comman-
» doient autant d'armées conſulaires. Les
» Germains ont enlevé *Varus* & trois
» légions au divin Auguſte. Combien
» n'a-t-il pas coûté de ſang à *Marius*
» pour les vaincre en Italie, au divin
» *Jule* pour les chaſſer de la Gaule,
» enfin pour les battre dans leur pro-
» pre pays à Druſus, à Tibère, à Ger-
» manicus ? Les terribles préparatifs de
» Caligula n'ont été pour eux qu'un ſujet
» de riſée. Après quelque repos ils ont pro-
» fité de nos troubles pour enlever à nos
» légions leurs quartiers d'hiver, & pour
» entreprendre la conquête des Gaules.
» Nous les avons repouſſés au-delà du
» Rhin ; mais dans ces derniers temps

» nos victoires remportées ſur eux ont » été moins réelles que la pompe de nos » triomphes. Et puiſſent ces peuples ſe » hair toujours, s'ils ne peuvent ſe ré- » ſoudre à nous aimer! Dans l'état où » les deſtins de Rome nous ont placés, » le plus grand bienfait de la fortune » eſt déſormais les diſſenſions de nos » ennemis » (1).

Voilà ce que penſoit des peuples de la Germanie & du Nord le peuple vainqueur du reſte du monde. Tels étoient, de l'aveu de *Tacite*, ce courage martial, cette ardeur, cette conſtance à défendre, à venger la liberté, qui menaçoient déjà la puiſſance de Rome, & qui la renversèrent peu de ſiècles après. Ce n'eſt point à moi à retracer cette grande révolution qui changea la face de l'Europe, mais mon ſujet me conduit à en développer les cauſes, puiſqu'elles ſe trouvent renfermées dans les opinions & les mœurs que je dois faire connoître. Il ne manque ici que l'œil pénétrant, le ſens profond, la touche énergique de l'auteur qu'on vient d'entendre. Les ſources d'où ſortirent ces torrens qui ont inondé l'Europe, les prin-

(1) Tacit. Germ. c. 33 & 37.

cipes qui les mirent en mouvement, & leur donnèrent tant d'activité & de force, ces objets si grands & si intéressans n'ont été que légèrement & foiblement traités. Les peuples les plus éclairés, victimes de ces ravages, trop occupés de leurs malheurs n'en observoient que la cause la plus prochaine. Comme la foudre qui reste ignorée dans la nue jusques au moment où elle éclate, & dont on ne songe guères à étudier la nature pendant qu'on en est frappé, ces irruptions imprévues ne sont devenues un sujet de recherches que quand les traces ont commencé à s'en effacer. De-là le peu d'intérêt, la confusion, l'obscurité qui règnent dans les relations qu'on nous en a laissées; défauts inévitables de toute histoire qui ne présente que des faits accumulés dont elle laisse ignorer les causes. La plupart des phénomènes de l'histoire du moyen âge ne s'expliquent donc que par une connoissance approfondie des mœurs des peuples du Nord. C'est par-là seulement qu'on vient à comprendre quels ressorts ont pu transporter des nations d'une extrémité de l'Europe à l'autre, rompre tous les liens qui devoient les attacher aux lieux de leur naissance, les rendre unanimes dans de si étranges

projets, & les faire ſe répandre ainſi hors d'eux-mêmes avec tant d'abondance & d'impétuoſité.

J'ai déjà laiſſé entrevoir que les anciens Scandinaves ne reſpiroient que la guerre; elle étoit à la fois chez eux la ſource de l'honneur, des richeſſes, & du ſalut. L'éducation, les loix, les préjugés, la morale, la religion, tout concouroit à en faire leur paſſion dominante & leur unique objet. Dès leur plus tendre jeuneſſe on s'appliquoit à en faire des ſoldats, on endurciſſoit leur corps, on l'accoutumoit au froid, à la fatigue, à la faim. On les exerçoit à la courſe, à la chaſſe, à traverſer les plus grands fleuves à la nage, au maniement des armes. Les jeux de l'enfance même, & de la première jeuneſſe étoient dirigés vers ce but; les dangers y étoient toujours mêlés aux amuſemens. Ils conſiſtoient à faire des ſauts périlleux, à grimper ſur des rochers eſcarpés, à combattre nud avec des armes offenſives, à lutter ſans ménagement; auſſi n'étoit-il pas rare de voir dès l'âge de quinze ans des hommes robuſtes, & capables de ſe faire redouter dans un combat. C'étoit auſſi à cet âge qu'on émancipoit les jeunes gens, en leur donnant un bouclier, une épée & une

lance. Cette cérémonie ſe faiſoit dans quelque aſſemblée publique. Un des principaux de l'aſſemblée armoit le jeune homme publiquement. « C'étoit-là, dit » *Tacite*, ſa robe virile, ſon entrée dans » les dignités ; auparavant il faiſoit par- » tie de la maiſon, alors il devenoit » membre de l'état. » Il falloit après cela qu'il pourvût par lui-même à ſa ſubſiſtance en vivant de la chaſſe, ou en allant en courſe ſur l'ennemi. On prenoit un ſoin particulier d'empêcher les jeunes ſoldats de ſe livrer trop-tôt au commerce du ſexe, juſqu'à ce que leurs membres euſſent acquis toute la vigueur dont ils étoient ſuſceptibles. On ne pouvoit même ſe flatter de plaire aux femmes qu'à proportion du courage & de l'adreſſe qu'on montroit à la guerre & dans ſes exercices. Auſſi voyons-nous dans une ancienne chanſon conſervée par *Wormius*, qu'un roi de Norvège eſt bien étonné de ce que ſachant faire huit exercices différens une fille oſe rejeter ſes demandes. J'aurai ſouvent occaſion de citer de nouveaux exemples de cette façon de penſer des femmes : il ſuffit de voir à préſent qu'elles n'étoient pas d'un caractère à amollir leurs enfans par des ſoins trop recherchés. Ces tendres

créatures naiſſoient même pour l'ordinaire dans les camps, & au milieu des armées. Leurs yeux ne voyoient en s'ouvrant pour la première fois que des ſpectacles militaires, des armes, du ſang répandu, des combats feints ou réels; & au ſortir de l'enfance, leur ame ſe trouvoit déjà toute diſpoſée à embraſſer les préjugés cruels dont leurs pères étoient imbus.

La plupart des loix ſembloient ne connoître comme dans l'ancienne Lacédémone d'autres vertus que les vertus militaires, & d'autres crimes que la lâcheté. Elles décernoient les plus grandes peines contre ceux qui prenoient les premiers la fuite dans un combat; les loix des anciens Danois, au rapport de *Saxon*, les excluoient de la ſociété, & les déclaroient infâmes. Quelquefois chez les Germains on alloit juſqu'à étouffer les lâches dans un bourbier; après quoi on les couvroit de clayes, pour montrer, dit *Tacite*, que la punition des crimes doit être éclatante, mais qu'il y a des lâchetés & des infâmies qui doivent être enſevelies dans un ſilence éternel. Les diſtinctions les plus flatteuſes étoient pour ceux qui avoient fait quelqu'action d'éclat, & les

loix mêmes régloient les rangs ſur les divers degrés de courage. *Frothon* roi de Dannemarc avoit ordonné, ſuivant *Saxon*, que celui qui briguoit un poſte élevé dans les armées devoit en toute occaſion attaquer un ennemi, faire face à deux, ne reculer que d'un pas ſi trois ſe préſentoient, & ne prendre la fuite que quand ils ſeroient au nombre de quatre. De-là s'étoit formé ce préjugé ſi profondément enraciné chez ces peuples, qu'il n'y avoit pas d'autres voies pour acquérir de la gloire que la profeſſion des armes, & une valeur fanatique, préjugé dont la force ſe déployoit ſans obſtacle dans un temps où le luxe étoit inconnu, où ce déſir ſi naturel & ſi actif chez les hommes d'attirer ſur ſoi l'attention de ſes égaux n'avoit qu'un ſeul objet, & qu'un ſeul moyen, où la patrie & les citoyens n'avoient d'autre rempart, d'autre tréſor que le bruit de leurs exploits & la terreur de leurs voiſins.

Les règles de la juſtice avoient été pliées à ces préjugés, bien loin d'y mettre un frein néceſſaire. Il n'y a point d'exagération à dire que les Celtes en général en avoient une notion toute oppoſée à la théorie de notre temps.

Ils étoient convaincus que la guerre étoit réellement un acte de justice, & la force un titre incontestable sur les foibles, une marque visible que Dieu avoit voulu les lui soumettre. Ils ne doutoient pas que les intentions de cette divinité n'eussent été d'établir cette dépendance parmi les hommes comme parmi les animaux, & partant du principe de l'inégalité des hommes, comme nos jurisconsultes modernes de celui de leur égalité, ils en inféroient que les foibles n'avoient point de droit sur ce qu'ils ne pouvoient défendre. Cette maxime qui faisoit la base du droit des anciens Européens étant dictée par leur passion la plus chérie, il ne faut pas s'étonner qu'ils y aient été si fidelles dans la pratique. Et ne valoit-il pas autant agir & penser comme ils faisoient, que de penser mieux & d'agir aussi mal? Au reste nous ne leur imputons rien ici que mille faits ne justifient. Ils adoptoient ce principe dans toute sa rigueur; & ce n'étoit point seulement le *combat judiciaire* qu'ils appeloient un *jugement de Dieu*, c'étoit toute sorte de combats; la victoire étant, à leur gré, le seul signe certain auquel la providence nous ait permis de reconnoître ceux qu'elle appelle à

commander aux autres. *La valeur*, dit un guerrier Germain dans *Tacite*, *est le seul bien propre de l'homme: Dieu se range du côté des plus forts* (1).

Enfin la religion attachant aux vertus militaires le salut & la félicité éternelle, avoit donné le dernier degré d'activité à l'ardeur qui portoit ces peuples à faire la guerre. Il n'y avoit plus pour eux ni fatigues, ni dangers, ni tourmens capables de modérer une passion si bien légitimée, & le désir de mériter une si grande récompense. On a vu quels motifs cette religion offroit à ses sectateurs, & l'on ne pourra manquer de se les rappeler en lisant quelques traits de la valeur des anciens Scandinaves, & de leur mépris pour la mort que nous allons rapporter d'après les chroniques Islandoises les plus authentiques.

L'histoire nous apprend que *Harald à la dent bleue*, roi de Dannemarc qui vivoit dans le milieu du dixième siècle, avoit fondé sur la côte de la Poméranie qui lui étoit soumise, une ville nommée *Julin*, ou *Jomsbourg*; qu'il y avoit envoyé une colonie de jeunes Danois, & qu'il en avoit donné le gouvernement à

(1) Tacit. Hist. *L. IV. c.* 17.

un guerrier célèbre nommé *Palnatoko.* Ce nouveau Lycurgue avoit fait de sa ville une seconde Lacédémone, & tout y étoit uniquement dirigé vers le but de former des soldats. *Il avoit défendu*, dit l'auteur de l'histoire de cette colonie, (1) *d'y prononcer seulement le nom de la peur, même dans les dangers les plus éminens.* Jamais un citoyen de *Julin* ne devoit céder au nombre quelque grand qu'il fût, mais se battre intrépidement sans prendre la fuite, même devant une multitude très-supèrieure. La vue d'une mort présente & inévitable n'eût pas même été une excuse pour lui, s'il avoit formé quelque plainte, ou laissé entrevoir la plus légère appréhension. Il paroît que ce législateur réussit en effet à détruire chez le plus grand nombre de ses élèves jusqu'aux derniers restes de ce sentiment si profond & si universel qui nous fait abhorrer notre destruction. Rien ne le prouve mieux qu'un trait de leur histoire qui mérite d'avoir place ici par sa singularité. Quelques-uns d'entr'eux ayant fait une irruption dans les états d'un puissant seigneur Norvégien nommé *Ha-*

---

(1) *Voyez* Jomswikinga saga, ap. Barthol. de causis cont. mort. *L. I. c.* 5.

quin, furent vaincus malgré toute l'opiniâtreté de leur résistance, & les plus distingués ayant été faits prisonniers, les vainqueurs les condamnèrent à la mort conformément à l'usage de ces temps. Cette nouvelle loin de les affliger, fut pour eux un sujet de joie. Le premier qui fut mené au supplice se contenta de dire sans changer de visage, & sans donner le moindre signe d'effroi : *Pourquoi ne m'arriveroit-il pas la même chose qu'à mon père ? Il est mort, & je mourrai.* Un guerrier nommé *Thorchill*, qui devoit trancher la tête au second, lui ayant demandé ce qu'il pensoit à la vue de la mort, il répondit : *qu'il se souvenoit trop bien des loix de* Julin *pour prononcer quelques paroles qui marquassent de la crainte.* Le troisième repliqua à la même question, *qu'il se réjouissoit de mourir avec sa gloire, & qu'il préféroit cette mort à une vie infâme comme celle de Thorchill.* Le quatrième fit une réponse plus longue & plus singulière. *Je souffre la mort de bon cœur*, dit-il, *& cette heure m'est fort agréable. Je te prie seulement*, ajouta-t-il en s'adressant à Thorchill, *de me trancher la tête le plus promptement qu'il sera possible ; car c'est une question que nous avons souvent agitée à* Julin, *que de savoir*

ſi l'on conſerve quelque ſentiment après avoir été décapité. C'eſt pourquoi je vais prendre ce couteau dans ma main; ſi après avoir eu la tête tranchée, je le porte contre toi, ce ſera une marque que je n'ai pas entièrement perdu le ſentiment; ſi je le laiſſe tomber, ce ſera une preuve du contraire. Ainſi hâte-toi de terminer ce différend. Le cinquième montra la même tranquillité, & mourut en raillant ſes ennemis. Le ſixième recommanda à *Thorchill* de le frapper au viſage: *Je me tiendrai immobile*, ajouta-t-il, *& tu obſerveras ſi je donne quelque ſigne de frayeur, ou ſi je ferme ſeulement les yeux; car nous ſommes accoutumés à ne pas remuer, même quand on nous donne le coup de mort, & nous nous ſommes exercés ſouvent à cela les uns les autres.* Il mourut en tenant ſa promeſſe, en préſence de tous les ſpectateurs. *Le ſeptième étoit*, dit l'hiſtorien, *un jeune homme dans la fleur de l'âge, & d'une grande beauté*: Thorchill *lui ayant demandé ce qu'il penſoit de la mort? Je la reçois volontiers*, dit-il, *puiſque j'ai rempli le plus grand devoir de la vie, & que j'ai vu mourir tous ceux à qui je ne puis ſurvivre.*

Cette conſtance dans les derniers momens n'étoit pourtant pas uniquement

l'effet des loix & de l'éducation qu'avoient reçue les habitans de *Julin*. D'autres Danois ont souvent donné les mêmes preuves d'intrépidité, ou plutôt tels ont été en général tous les Scandinaves. C'étoit chez eux la marque d'une honteuse pusillanimité que de pousser alors le moindre cri, de changer de visage, & surtout de verser des pleurs. *Les Danois*, dit Adam de Brême (1), *ont cela de remarquable, que s'ils ont commis quelque crime, ils aiment mieux être punis de mort que de souffrir des coups. Il n'y a pas d'autre supplice pour eux que la hache & la servitude. Ils détestent les gémissemens & toutes les marques de douleur par où nous cherchons à nous soulager, & ils refusent même de pleurer leurs péchés & la mort de leurs proches.* Mais si le simple soldat regardoit les pleurs comme la preuve de la foiblesse & de la servitude, les braves, les chefs, tous ceux qui aspiroient à se faire quelque nom, poussoient bien plus loin le mépris de la mort. Ce roi *Regner*, qui, comme je l'ai déja remarqué, mourut en chantant le plaisir de périr sur un champ de bataille, s'écrie à la fin d'une strophe : *Les heures*

(1) Adam. Brem. de situ Daniæ c. 213.

de ma vie se sont envolées, je mourrai en riant: & plusieurs traits des anciennes histoires font foi que ce n'est point là une hyperbole poétique. *Saxon* parlant d'un combat singulier, dit qu'un des combattans *tomba, rit, & mourut*; épitaphe aussi courte qu'énergique. (1) Un officier d'un roi de Norvége, célébrant en vers la mort de son maître, finit son éloge en disant: *Toutes les histoires raconteront à l'avenir, que mon roi est mort en riant.* Un guerrier ayant été renversé par terre en luttant contre son ennemi, & celui-ci se trouvant sans armes, le vaincu promit d'attendre sans changer de posture qu'il fut allé chercher l'épée dont il avoit besoin pour l'égorger, & il tint fidèlement sa promesse. Mourir les armes à la main étoit le vœu de tout homme libre, & l'idée qu'ils se faisoient de cette espèce de mort devoit en effet les conduire à craindre celle qui est une suite de la maladie ou de la vieillesse. La joie qu'ils témoignoient à ses approches, pouvoit donc n'être souvent que l'expression fidelle de leurs sentimens, quoiqu'il y entrât sans doute quelquefois de l'osten-

(1) Saxo Gramm. *Lib.* 2 *Voyez aussi* Bodvars Biarka Saga apud Barthol. *L. I. c.* 1.

tation. Toute leur conduite prouve qu'ils étoient le plus souvent de bonne foi ; & ceux qui connoissent tout l'empire que l'éducation, l'exemple, & le préjugé peuvent avoir sur les hommes, n'auront aucune peine à adopter cette multitude de témoignages que l'antiquité nous a laissés de leur bravoure extraordinaire. *La philosophie des Cimbres*, dit Valère Maxime, *est gaie & courageuse; ils tressaillent de joie dans un combat, de ce qu'ils vont sortir de la vie d'une manière si glorieuse; ils se lamentent dans les maladies, dans la crainte d'une fin honteuse & misérable. Ciceron* remarque qu'autant qu'ils sont intrépides dans les combats, autant sont-ils foibles & impatiens dans les douleurs du corps. *Heureuse erreur*, s'écrioit aussi *Lucain*, *heureuse erreur que celle des peuples voisins du pôle! Persuadés que la mort n'est que le passage à une longue vie, ils ignorent la plus fâcheuse de toutes les craintes, celle du trépas. Ils prennent les armes avec joie, ils savent souffrir la mort, & regardent comme une lâcheté de ménager une vie qu'ils doivent recouvrer bientôt.* (1)

(1) *Voyez* Cicéron Tuscul. Quæst. *L.* 2. On lira avec plaisir les vers mêmes de *Lucain. Lib. I.*

Orbe alio longæ, canitis si cognita, vitæ
Mors media est. Certè populi quos despicit Arctos

L'hiſtoire de l'ancienne Scandinavie eſt toute pleine de traits rélatifs à cette façon de penſer. Les guerriers illuſtres qui ſe ſentoient conſumer par quelque longue maladie ne ſe bornoient pas même toujours à accuſer leur deſtinée. Ils ſe hâtoient ſouvent de profiter des momens qui leur reſtoient pour ſortir de la vie par une voïe plus glorieuſe. Les uns ſe faiſoient porter dans les lieux où l'on combattoit, & mouroient dans la mêlée: les autres ſe tuoient eux-mêmes: pluſieurs ſe faiſoient rendre cet affreux ſervice par leurs meilleurs amis, qui le regardoient comme un devoir ſacré. « Il y a ſur une montagne d'Is-
» lande, nous dit l'auteur Iſlandois d'un
» ancien roman, un rocher ſi élevé que
» tout animal qui en tombe ne peut
» manquer de perdre la vie. C'eſt - là
» qu'on ſe rend quand on eſt affligé &
» malheureux. Tous nos ancêtres, même
» ſans attendre les maladies, partoient
» de-là pour aller chez *Odin*. C'eſt pour-
» quoi il eſt inutile de s'abandonner aux

Felices errore ſuo! quos ille timorum
Maximus haud urget lethi metus; inde ruendi
In ferrum mens prona viris, animæque capaces
Mortis, & ignavum eſt reditura parcere vitæ.

» gémissemens & aux plaintes, ou même
» de faire de la dépense pour ses parens,
» puisque nous pouvons suivre l'exemple
» de nos ancêtres qui ont tous pris la
» route de ce rocher. » Il y en avoit
un en Suède destiné au même usage,
& qu'on nommoit figurément la salle
d'*Odin*, parce qu'il étoit en quelque sorte
le vestibule du palais de ce dieu. Enfin
au défaut de tous ces secours, & sur-
tout lorsque le christianisme eut proscrit
ces pratiques cruelles, les héros se con-
soloient du moins en s'armant de toutes
pièces quand ils sentoient leur fin s'ap-
procher, comme s'ils eussent voulu par
cette singulière cérémonie faire une espèce
de protestation contre un genre de mort
auquel ils ne succomboient que malgré
eux. Après cela il n'est pas étonnant que
les cliens d'un seigneur, & tous ceux
qui s'enrôloient sous un chef pour quel-
qu'expédition, fissent vœu de ne point
survivre à celui qui les commandoit, &
que ce vœu fût toujours accompli dans
la plus grande rigueur. Il ne l'est pas
non plus que de simples soldats formas-
sent quelquefois entr'eux une espèce de
société ou de confraternité, dont les
membres s'engageoient à venger aux
dépens de leur vie la mort de leurs asso-

ciés, pourvu qu'elle eût été honorable & violente. Tous ces dangers n'étoient à leurs yeux que des occasions favorables & précieuses de mériter la gloire & le salut. Aussi ne voyoit-on guères de lâches parmi ces peuples, & le simple soupçon de ce vice étoit puni par un mépris universel. Un homme qui avoit perdu son bouclier, celui qui avoit reçu une blessure par derrière n'osoient plus reparoître en public. Dans l'histoire d'Angleterre on voit un fameux capitaine Danois nommé *Siward* qui avoit envoyé son fils attaquer une province d'Ecosse, demander froidement à ceux qui lui annoncent qu'il vient d'être tué, s'il a reçu ses blessures par devant ou par derrière. Les messagers ayant répondu qu'il n'avoit été blessé que par devant, le père s'écrie: *Je n'ai donc qu'à me réjouir, car toute autre mort est indigne de moi, & de mon fils.* Les vainqueurs ne pouvoient pas exercer une plus terrible vengeance sur leurs captifs, qu'en les condamnant à l'esclavage. *Il y a*, dit Saxon, *dans le cœur des Danois une répugnance insurmontable pour la servitude qui la leur fait regarder comme la plus affreuse de toutes les conditions.* (1) Le même histo-

(1) Sax. Gram. *Lib.* 12.

rien nous peint aussi un roi de Dannemarc nommé *Frothon* pris en combattant par un roi son ennemi, & refusant opiniâtrement la vie que ce prince lui offroit. *A quoi bon*, disoit-il, *me réserverois-je pour une si grande honte? Qu'est-ce que l'avenir pourroit m'apporter qui contrebalançât le souvenir de mes malheurs, & les regrets que me causeroit ma misère? Et lors même que vous me rendriez mes états, que vous rameneriez ma sœur chez moi, que vous répareriez les pertes de mon trésor, tout cela me rendroit-il ma gloire? Tous ces bienfaits ne me remettroient jamais dans mon premier état, & les siècles à venir diroient toujours :* Frothon *a été pris par son ennemi.* Dans tous les combats, & le nombre en est prodigieux dans les anciennes histoires du Nord, on entend toujours les deux partis faire retentir les noms de *gloire*, d'*honneur*, & de *mépris de la mort*, & se remplir ainsi les uns les autres de cet enthousiasme qui produit les actions extraordinaires. Un général n'oublioit jamais de rappeler ces motifs à ses troupes lorsqu'elles étoient sur le point de se battre, & souvent elles le prévenoient & voloient d'elles-mêmes aux coups, en chantant des hymnes, en marchant en cadence, & en

poussant des cris de joie. Enfin semblables aux héros d'Homère, ceux de l'ancienne Scandinavie dans les accès de leur courage bouillant osoient défier jusqu'à leurs dieux mêmes. *Quand ils seroient plus forts que les dieux*, disoit un brave en parlant de ses ennemis, *je veux absolument combattre.* Et dans *Saxon* on entend un brave souhaiter ardemment de pouvoir trouver *Odin* pour l'attaquer, & exprimer ce vœu par des vers dont voici le sens. *Où est donc à présent celui qu'on nomme* Odin, *ce guerrier si bien armé, & qui n'a qu'un œil pour se conduire? Ah! si je pouvois le voir, cet époux redouté de* Frigga; *c'est en vain qu'il est couvert d'un bouclier resplendissant, en vain il est monté sur un grand cheval, il ne sortiroit pas sans quelque blessure de sa demeure de* Lethra. *Il est permis d'attaquer & de combattre un dieu guerrier* (1).

Une passion si forte, si générale, si aveugle n'a pu que donner son caractère à tout ce qui étoit, pour ainsi dire, à sa portée, & il n'est pas étonnant qu'elle ait fait songer de bonne heure à déifier les instrumens sans lesquels elle se satisferoit si mal. Dès les plus anciens

(1) *Saxo Grammat.* L. I.

temps on a rendu des honneurs divins aux épées, aux haches, aux piques. Les Scythes ſe ſervoient pour l'ordinaire d'une épée, comme du ſymbole le plus propre à repréſenter le Dieu ſuprême. C'étoit en plantant une lance au milieu de la campagne qu'ils marquoient l'endroit deſtiné aux prières & aux ſacrifices; & quand on ſe fut relâché de la première rigueur au point de conſtruire des temples, & d'y placer des idoles, on conſerva cependant quelque trace de l'ancien uſage, en mettant une épée dans la main des ſtatues qui repréſentoient *Odin*. Le reſpect qu'on avoit pour les armes faiſoit auſſi qu'on juroit par ces inſtrumens ſi chers & ſi utiles comme par ce qu'on connoiſſoit de plus ſaint : auſſi dans une ancienne poéſie Iſlandoiſe un Scandinave voulant s'aſſurer de la bonne foi de quelqu'un, exige qu'il lui jure par l'épaule d'un cheval, & par le tranchant d'une épée. Ce ſerment étoit ſurtout d'uſage aux approches de quelque grande bataille: on s'engageoit par-là à ne point prendre la fuite, même devant un ennemi très-ſupérieur en nombre.

De la même ſource venoient auſſi les duels, & les combats entre les parti-

culiers & les familles, combats si fréquens chez tous les peuples Celtes, & celle de toutes leurs coutumes barbares que leurs descendans ont le plus fidèlement conservée. En Dannemarc & dans tout tout le Nord on appeloit un homme en duel, en lui donnant publiquement le nom de *Niting*, ou de lâche ; car celui qui recevant une injure si flétrissante ne tentoit pas du moins de la laver dans le sang de son ennemi, perdoit plus que la vie qu'il avoit voulu sauver. Exilé par l'indignation publique, dégradé de sa qualité de citoyen, à peine regardé comme un homme, il ne lui restoit plus que le parti d'une fuite honteuse & peu sûre. Les funestes suites de cette sensibilité à ce qu'on appelle l'honneur, s'étendoient souvent des simples particuliers aux nations entières, & ces peuples forcenés se faisoient des guerres longues & cruelles pour de chimériques intérêts qui n'auroient pas dû armer seulement un homme contre un autre.

Après avoir fait tant d'efforts pour acquérir de la gloire, il étoit bien naturel de penser à la perpétuer. Les anciens Scandinaves employoient dans cette vue divers moyens assortis à la grossièreté de ces temps, & qui trompant le

plus ſouvent l'eſpérance de ceux qui en attendoient l'immortalité n'ont fait ſans doute que leur rendre juſtice. Le plus commun conſiſtoit à enſevelir les héros dans des collines qu'on élevoit au milieu de quelque plaine, & de donner à ces collines & quelquefois aux plaines mêmes le nom de celui qui y étoit enterré. Ce monument informe perpétuoit le ſouvenir du héros, & l'émulation des habitans d'alentour. On trouve encore en Dannemarc un grand nombre de collines funéraires qui portent le nom de quelque brave ou de quelque roi de ces temps.

On choiſiſſoit ordinairement une place publique, un grand chemin, une fontaine, & en général un endroit fréquenté pour élever ces tombeaux. On les ornoit d'une ou de pluſieurs pierres & d'épitaphes, comme cela ſera expliqué lorſque je parlerai des funérailles de ces peuples. Mais on recouroit ſurtout à l'art des poëtes, lorſqu'il s'agiſſoit d'immortaliſer quelque roi ou quelque grand capitaine. On les chargeoit de compoſer des vers qui contînſſent le récit de leurs plus belles actions, & quelquefois celui de leur vie entière. Ces chanſons ſe répandoient de bouche en bouche : il n'y avoit aucune ſolemnité où elles ne fuſſent

chantées. Les louanges que ces poëtes donnoient à la valeur, l'enthousiasme guerrier qui animoit leurs vers, le soin qu'on prenoit de les apprendre dès l'enfance, tous ces effets naturels de l'esprit de ces peuples servoient à le fortifier, & à l'étendre à leur tour. Enfin les objets mêmes qu'on avoit ordinairement sous les yeux, les rochers épars dans les campagnes, les boucliers, les trophées élevés sur les champs de bataille, les murs des maisons, les tapisseries, tout retraçoit le souvenir des actions d'éclat & des guerriers intrépides, au moyen des caractères runiques, & des divers symboles dont on les chargeoit.

Un peuple qu'animoit sans cesse une si forte passion pour la guerre ne devoit pas manquer d'occasions de la faire. Aussi y en avoit-il de continuelles chez les anciens Scandinaves, & c'est dans les tristes détails de ces guerres que consisteroit toute leur histoire, s'ils avoient pris le soin assez superflu de l'écrire. Mais le peu qui nous en reste est plus que suffisant encore pour repaître la curiosité de ceux qui admirent la valeur, quel que soit l'objet qu'elle se propose, & qui s'étonnent de ce que des hommes ont pu être si prodigues d'un vie qu'ils igno-

roient l'art de rendre agréable. On a déjà dit que les peuples de la Germanie & du Nord avoient accoutumé de tenir au printemps une assemblée générale, où tout homme libre se rendoit armé de pied en cap, & prêt à entrer en campagne. Là on délibéroit de quel côté on porteroit la guerre, on examinoit les sujets de plainte qu'avoient donnés les nations voisines, leur puissance ou leurs richesses, la facilité d'en triompher, l'espérance du butin, la nécessité de venger quelque injure. Quand on avoit résolu la guerre, & formé le plan de la campagne, on se mettoit incontinent en marche; chacun se chargeoit d'une certaine quantité de provisions, & presque tout ce qu'il y avoit dans le pays d'hommes faits venoit se joindre à cette armée. Il ne faut pas s'étonner après cela, qu'il soit sorti du Nord des essains de soldats aussi redoutables par leur nombre que par leur valeur, & l'on ne doit pas se hâter d'en conclure que la Scandinavie a été autrefois plus peuplée que de nos jours. Je sais tout ce que l'on raconte des multitudes incroyables d'hommes qu'on dit en être sortis; mais qui ne sait aussi combien les peuples & les historiens ont été portés dans tous les temps

à exagérer ſur cette matière, les uns voulant relever la puiſſance de leur nation, les autres cherchant à ſauver ſa gloire quand elle avoit été vaincue, en ne la faiſant céder qu'à un ennemi innombrable; la plupart n'ayant d'autre motif qu'un amour aveugle du merveilleux qui s'autoriſoit de la difficulté de prononcer avec quelque ſureté ſur une choſe, où l'on commet ſouvent de ſi grandes erreurs après de longues recherches. Il eſt bien probable encore que diverſes circonſtances de ces fameuſes expéditions des Scandinaves ont contribué à accréditer ce nom de (1) *fabrique des nations* qu'un hiſtorien donne à leur pays. En effet lorſque ces émigrations ſe faiſoient par mer, la promptitude avec laquelle ils pouvoient porter leurs ravages d'un côté à l'autre, a pu aiſément multiplier leurs armées aux yeux des peuples qu'ils attaquoient, & qui entendoient parler preſqu'en même temps de pluſieurs irruptions différentes. S'ils ſortoient au contraire par terre de leur patrie, ils trouvoient de tous côtés ſur leur route des peuples également avides de gloire & de pillage, qui ſe joi-

(1) *Vagina gentium*. V. Jornand. de Reb. Goth.

gnant à eux, paſſoient dans la ſuite pour avoir la même origine que le premier eſſain qui s'étoit mis en mouvement. Il faut auſſi conſidérer que ces émigrations n'ont pas eu toutes lieu en même temps, & qu'après qu'une contrée s'étoit épuiſée, elle reſtoit vraiſemblablement dans l'inaction juſqu'à ce qu'elle eût réparé la perte de ſes habitans. La vaſte étendue de la Scandinavie étant partagée alors entre pluſieurs peuples peu connus, & ſeulement déſignés par des noms généraux, comme ceux de *Goths* & de *Normans*, par exemple; on ne pouvoit ſavoir exactement de quelle contrée chaque horde étoit originaire, & moins encore à quel dégré de dépopulation étoit réduite chacune de ces contrées après avoir perdu une ſi grande quantité de ſes habitans. Mais ce qui explique le mieux, à mon avis, ces nombreuſes & fréquentes émigrations des peuples du Nord, c'eſt qu'il y a tout lieu de croire que les nations entières prenoient ſouvent part à ces entrepriſes; les femmes mêmes & les enfans marchant quelquefois à la ſuite des armées, quand un peuple par inquiétude, par pauvreté, ou par l'attrait d'un climat plus doux, avoit réſolu de tranſporter ailleurs ſa demeure. Un projet

de cette eſpèce nous paroît, à la vérité, bien étrange aujourd'hui; mais il n'en eſt pas moins vrai que nos pères les Celtes en formoient ſouvent de pareils. Du temps de Céſar, les *Helvétiens*, c'eſt-à-dire, les Suiſſes, voulant s'établir dans les Gaules, brûlèrent de leurs propres mains leurs maiſons & tout ce qu'ils ne purent emporter, & ſuivis de leurs femmes & de leurs enfans partirent bien réſolus de ne pas revenir chez eux. Quelle multitude ne devoit pas former cette nation! Et cependant Céſar remarque (1) que par le dénombrement des Suiſſes eux-mêmes, trouvé dans leur camp, ils n'étoient que trois cent ſoixante huit mille en tout, en y comprenant les vieillards, les femmes & les enfans; nombre ſans contredit bien petit en comparaiſon de celui des habitans que contient aujourd'hui le même pays. L'expédition des Cimbres avoit été auſſi une tranſplantation entière de ce peuple; car il paroît par les demandes qu'ils firent aux Romains que leur but étoit d'obtenir des terres où ils puſſent ſe fixer. Ils avoient pris avec eux, comme les *Helvétiens*, leurs femmes & leurs enfans; & enfin la Cimbrie,

(1) *Voyez* Cæſ. de bell. Gallic. *Lib. I. c.* 1.

(c'est-à-dire le *Sleswig* & la *Jutlande*,) resta tellement dépeuplée après cette émigration, qu'environ deux siècles après, c'est-à-dire, du temps de *Tacite*, elle n'avoit encore pu se rétablir, comme nous l'avons déjà remarqué d'après cet historien.

L'expédition des Anglo-Saxons ne me fournit pas des preuves moins convaincantes de cette opinion. Les premiers Anglois qui passèrent dans la Bretagne sous la conduite de *Hengist* & de *Horsa* n'étoient qu'une poignée d'hommes. L'ancienne chronique Saxonne (1) nous apprend qu'ils n'avoient que trois vaisseaux, & il paroît que leur nombre ne pouvoit excéder beaucoup celui de mille. Quelques autres essains ayant pris parti à leur imitation, leur pays fut bientôt désert, & resta sans habitans durant plus de deux siècles, puisqu'il l'étoit encore du temps de *Bede*, de qui l'auteur de la chronique Saxonne avoit emprunté ce fait. Qu'on juge après cela si ç'a toujours été l'excédent de sa population, comme on l'a souvent dit, que le Nord a versé sur les contrées que ses habitans ont inondées. Pour moi je n'ai

(1) Chronic. Anglo-Sax. à Gibs. édit. *p.* 13.

pu trouver aucune preuve que cette nécessité les ait jamais fait sortir de chez eux : j'en trouve au contraire qui me persuadent que leur pays pouvoit recevoir aisément un plus grand nombre d'habitans. Lorsque *Alboin* eut formé le projet de conduire les Lombards en Italie, il demanda du secours aux Saxons ses amis & ses alliés. Vingt mille Saxons avec leurs femmes & leurs enfans s'étant joints aux Lombards, les suivirent en Italie ; & les rois Francs envoyèrent des colonies de Souabes occuper le pays que ces Saxons avoient laissé désert. Ainsi les Saxons qu'on estimoit une des plus nombreuses nations de la Germanie ne pouvoient envoyer ce foible essain hors de chez eux sans y laisser des déserts ; mais ce n'est pas tout. Les vingt mille Saxons n'ayant pu s'accorder avec les Lombards quittèrent l'Italie, & revinrent en même nombre dans leur pays qu'ils trouvèrent occupé par la colonie de Souabes dont on a parlé. De-là nâquit bientôt une guerre, malgré toutes les remontrances des Souabes qui faisoient voir aux Saxons, nous assure un ancien historien (1), qu'en partageant

(1) Paul. Diacon. de gest. Longobard. *l*. 2. *c*. 6.

le pays ils pourroient tous y habiter commodément. Je ne doute pas qu'il n'y eût en effet soit chez les Saxons, soit chez les Scandinaves une infinité de terres en friche (1). Qu'on lise la description qu'*Adam* de *Brême* faisoit du Dannemarc dans le onzième siècle, on sera convaincu que les côtes seules étoient peuplées & que l'intérieur n'étoit qu'une vaste forêt.

De tout cela je crois être en droit de conclure que les anciens Scandinaves étant tous soldats, ils ont pu remplir l'Europe du bruit de leurs armes, & en ravager long-temps diverses parties, quoique la somme totale des habitans fût beaucoup moins considérable que de nos jours. Il faut avouer d'ailleurs que, s'il en étoit autrement, cette extrême population se concilieroit assez mal, ou avec tout ce que l'histoire nous apprend des mœurs, des coutumes, & des principes des anciens Scandinaves, ou avec les plus saines notions de la politique sur les causes d'une nombreuse population. En effet qui pourra se persuader qu'un temps où l'agriculture étoit aussi négligée, où il n'y avoit que l'al-

(1) Adam. Brem. Hist. Eccl. *cap. de situ Dan.*

ternative de la profeſſion deſtructive des armes, ou d'une lâche oiſiveté qui ne l'eſt pas moins, où chaque peuple étoit ſans ceſſe déchiré au-dedans par des vengeances particulières, & des factions, & en guerre au-dehors avec ſes voiſins; où l'on n'avoit d'autre moyen de s'enrichir que la rapine, & que des frontières dévaſtées pour rempart; qui croira, dis-je, qu'un tel état ait été plus favorable à la propagation de l'eſpèce, que celui où les biens & les perſonnes jouiſſent d'une pleine ſûreté, où les campagnes ſont couvertes de laboureurs, où l'on voit fleurir tant de villes riches, & tranquilles, où la paix laiſſe reſpirer les peuples pendant de ſi longs intervalles, où il n'y en a jamais qu'une partie à qui la guerre ſoit funeſte, où le commerce enfin, les manufactures, & les arts offrent tant de reſſources, & ſecondent ſi bien ce penchant naturel que la crainte de l'indigence peut ſeule arrêter dans ſon cours.

Revenons à la manière dont la guerre ſe faiſoit dans le Nord. Quand l'armée étoit en marche, tout le monde, ſoit généraux, ſoit ſimples ſoldats, aſpiroit également à terminer la campagne par quelqu'action prompte & déciſive. Il eut

été difficile à ces peuples d'attendre long-temps dans le repos les occasions favorables de combattre. Le butin faisoit souvent leur plus grande ressource, comme leur principal objet : & ils n'étoient pas d'un caractère à s'accommoder des délais, ni d'une discipline sévère, sans laquelle toute la science militaire est inutile. Impétueux & ardens, ils se battoient avec plus d'impétuosité que d'opiniâtreté, & les peuples civilisés & aguerris qu'ils attaquèrent furent toujours sûrs d'en triompher par une longue persévérance. Aussi *Marius* ne répara-t-il les pertes réitérées que Rome avoit faites par l'imprudence de ses premiers généraux, qu'en opposant aux Cimbres une lenteur étudiée, qui émoussoit leur impétuosité, & les jetoit dans l'abbattement, en les réduisant à l'inaction. On n'a qu'à lire dans les historiens Anglois le détail des irruptions que les Danois ont faites en Angleterre, pour se convaincre que c'étoient plutôt des surprises, & des excursions qu'une guerre régulière dont la conquête du pays fut le but. Les rois du Nord, non plus que ceux des autres parties de l'Europe, n'avoient point alors de troupes réglées & tenues constamment sous le drapeau, à la ré-

ſerve d'un petit nombre de cavaliers armés qui leur ſervoient de garde. Quand ils vouloient lever une armée, ils convoquoient comme on l'a dit, une aſſemblée générale des hommes libres de la nation, où on levoit des ſoldats, & on marquoit le nombre d'hommes que chaque métairie, village ou bourg devoit fournir. Mais il y a tout lieu de croire auſſi qu'en Dannemarc, comme ailleurs, ces ſoldats ne recevoient aucune paye fixe, & que chacun retournoit chez ſoi auſſitôt que l'expédition étoit finie, & le butin partagé. Les plus braves cependant ne pouvant attendre dans l'inaction que leur pays leur offrit de nouvelles occaſions de s'enrichir & de ſe ſignaler, entroient dans le ſervice des nations qui étoient en guerre. C'étoit une coutume générale de tous les Celtes, & dont les anciennes hiſtoires nous offrent mille exemples. Nous avons vu les Cimbres demander aux Romains qu'on leur aſſignât quelques terres, & offrir en échange d'être toujours armés pour leurs querelles. Long-temps après on voit fréquemment des Goths & des Danois à la ſolde des empereurs Romains. *Saxon* nous apprend que les empereurs de Conſtantinople leur confièrent enſuite la garde

de leur perſonne, & leur donnoient les premiers rangs dans leurs armées (1).

Il eſt bien difficile de dire quelque choſe de plus particulier ſur la tactique de ces nations anciennes. Si l'on doit juger des Scandinaves par ce qu'on nous raconte de divers autres peuples Celtes, nous n'aurons pas lieu de nous en former une idée fort avantageuſe. Les hiſtoriens Grecs & Latins nous les repréſentent comme des furieux qui n'écoutoient dans les combats que l'inſtinct d'une colère aveugle & brutale, ſans prendre conſeil ni du temps, ni des lieux, ni des circonſtances. A la première vue de l'ennemi ils s'élançoient ſur lui avec la rapidité de l'éclair; leur impétueuſe ivreſſe les faiſoit marcher aux coups avec la plus grande joie; mais ils y alloient, ajoute-t-on, ſans aucun ordre, ſouvent même ſans conſidérer ſi l'ennemi pouvoit être forcé dans ſon poſte. De-là vient que ſouvent leurs forces étant épuiſées après la première attaque, il ſuffiſoit de réſiſter au premier choc pour les vaincre. On doit pourtant ſuppoſer que lorſque d'habiles généraux

(1) Vid. Pontoppidani Geſta & veſtig. Dan. extra Dan. T. I. p. 20.

ont commandé des armées de Scandinaves, ils ont bien sû y maintenir la subordination, & modérer cette fougue insensée qui passe toujours le but qu'elle se propose d'atteindre ; du moins nous entrevoyons dans les relations de batailles que les anciennes chroniques nous ont conservées, que l'autorité du général étoit grande, & ses ordres très-respectés. Il paroît aussi qu'ils étoient dans l'usage de disposer l'armée en forme de triangle ou de pyramide dont l'extrémité étoit tournée contre le centre de l'armée ennemie. L'infanterie seule entroit dans la composition de ce corps, & la cavalerie en général étoit sur un pied très-foible dans le Nord, à cause des bras de mer & des montagnes dont le pays est entrecoupé, d'ailleurs on réservoit ses principales forces pour la marine. (1) On avoit seulement quelques soldats qui servoient à pied & à cheval, comme les dragons d'aujourd'hui, & qu'on plaçoit aux flancs de l'armée. Quand on en venoit aux mains, on poussoit de grands cris, on entrechoquoit ses armes, on invoquoit à grand bruit le nom d'*Odin*, on chantoit des

(1) Dalin Suea Rikes Histor. T. I. c. 8.

hymnes à son honneur. On faisoit un retranchement autour du camp avec le bagage, où les femmes & les enfans restoient pendant la bataille. Les vaincus y cherchoient vainement un refuge dans leur déroute. Le plus souvent du moins, leurs femmes ne les y attendoient que pour les tailler en pièces, & si elles ne pouvoient les obliger à retourner au combat, elles s'ensevelissoient avec eux & leurs enfans dans la commune défaite, plutôt que de tomber entre les mains d'un vainqueur impitoyable. Telles étoient les funestes suites de cette inhumanité avec laquelle on se faisoit la guerre. Un acte de rigueur produisoit une cruauté, & celle-ci une barbarie encore plus grande. Les fers & les supplices qu'on destinoit aux vaincus, ne servoient qu'à rendre la victoire plus sanglante, & à faire acheter plus chérement à ceux qui l'obtenoient la honte d'avoir détruit des hommes sans nécessité.

Leurs armes offensives les plus ordinaires étoient *l'épée*, *la hache d'armes*, *l'arc & les flèches*. L'épée étoit courte, le plus souvent recourbée, & pendoit à un ceinturon qui passoit sur l'épaule droite. On en employoit cependant quelquefois de longues qui portoient un nom

différent (1), & dont s'étoient servis les Cimbres, au rapport de *Plutarque*. Les braves ou héros avoient un soin particulier de se procurer des épées bien tranchantes, de les orner de divers caractères mystérieux, de leur donner des noms qui inspirassent l'effroi. La hache d'armes étoit à deux tranchans; celle qui avoit un long manche s'appeloit *hallebarde*, & étoit particulièrement affectée aux *Trabans*, c'est-à-dire, à ceux qui faisoient la garde dans les châteaux des rois. Les Scandinaves passoient pour être fort habiles à tirer de l'arc, & ils faisoient un grand usage de cette arme, comme cela paroît par toutes les descriptions de combats qu'on lit dans les anciennes chroniques. Mais outre ces armes, quelques guerriers employoient encore à leur gré celles qu'ils jugeoient les plus propres à seconder leur valeur. Ainsi il est parlé quelquefois de javelots, de frondes, de massues garnies de pointes, de lances, & d'une sorte de poignards. Il n'y avoit pas moins de variété dans les armes défensives. Le bouclier

(1) Les premières s'appeloient *Swerd*, les autres *Spad* ou *Spada*, mot qui se trouve dans presque toutes les langues de l'Europe.

étoit la principale. (1) Les plus communs étoient de bois, d'écorce, ou de cuir : ceux des guerriers de diſtinction étoient de fer ou de cuivre, peints, gravés & ſouvent dorés, quelquefois même revêtus d'une lame d'or ou d'argent. Nous avons vu quel cas les anciens Danois faiſoient de leurs boucliers, & quelle peine étoit réſervée à ceux qui les perdoient en combattant. Leur forme, leur grandeur varioient beaucoup dans les divers pays ; ceux des Scandinaves étoient pour l'ordinaire un ovale allongé juſqu'à la hauteur du ſoldat, afin qu'un homme put y être en sûreté contre les traits, les flèches & les pierres. On s'en ſervoit auſſi communément pour porter les morts en terre, pour épouvanter l'ennemi en frappant deſſus, pour former au beſoin des eſpèces de couverts & de tentes quand on campoit en raſe campagne, & que le temps étoit mauvais. Dans les batailles navales ils n'étoient pas d'une moindre utilité ; car ſi la crainte de tomber entre les mains des ennemis obligeoit

(1) On en diſtinguoit deux ſortes, le grand bouclier qui repoſoit à terre, & couvroit tout le corps, en Danois, *Skiold*, *l'écu*, & un plus petit avec lequel on paroit les coups d'épée.

quelqu'un à se jeter dans la mer, il pouvoit quelquefois se sauver sur son bouclier. Enfin on se faisoit un rempart de ses boucliers en les serrant les uns contre les autres en forme de cercle, & à la fin de la campagne on les suspendoit aux murs de sa maison, comme le plus bel ornement dont on pût la décorer.

Tous ces usages auxquels on faisoit servir le bouclier avoient inspiré beaucoup de respect aux Scandinaves pour cette sorte d'arme. C'étoit le plus noble emploi du loisir des guerriers que de leur donner un poli qui les rendît éclatans, & d'y représenter quelque trait de bravoure, ou quelque figure qui eût du rapport à leurs inclinations, ou à leurs exploits, & servît à les faire reconnoître lorsqu'étant armés de toutes pièces leur casque leur couvroit le visage. Mais tout le monde ne pouvoit pas porter indifféremment des boucliers ainsi peints ou gravés. Quand un jeune homme étoit pour la première fois enrôlé, on lui donnoit un bouclier tout blanc & tout uni qu'on nommoit *écu d'attente*. Il le portoit jusqu'à ce que par quelqu'action d'éclat, il eût obtenu la permission d'y faire graver les témoignages glorieux de sa bravoure ; c'est par cette raison qu'il

n'y avoit que des princes ou des hommes distingués par leurs services, qui osassent porter des boucliers ornés de quelque symbole, le commun des soldats ne pouvant guères obtenir une distinction dont les grands étoient si jaloux. Déjà même dans l'expédition des Cimbres, la plus grande partie de l'armée n'avoit, au rapport de *Plutarque*, que des boucliers blancs: dans la suite, mais long-temps après, ces symboles que les guerriers illustres avoient adoptés, passant des pères aux fils, produisirent dans le Nord, comme dans le reste de l'Europe, les *armes*, ou *armoiries* héréditaires.

Le *casque* a été aussi connu des Scandinaves depuis les plus anciens temps. Les simples soldats en portoient souvent de cuir, ceux des officiers étoient de fer, & suivant leur rang ou leurs facultés de cuivre doré. *La cotte d'arme*, la *cuirasse*, les *cuissarts* & les autres parties moins essentielles de l'armure n'étoient guères que pour ceux qui avoient le moyen de s'en procurer. Ainsi quoique l'invention en soit sûrement dûe aux Scythes ou aux Celtes, peu de personnes chez eux étoient en état d'en porter; preuve bien frappante de leur indifférence, ou plutôt de leur mépris barbare

pour tous les arts, puiſqu'ils cultivoient ſi mal celui-là même qui leur étoit ſi néceſſaire pour ſe battre.

Ils n'avoient pas beaucoup plus perfectionné celui de fortifier & d'attaquer les places : leurs forteresses n'étoient que des châteaux ſitués ſur des ſommets de rochers, & munis de lourdes murailles qui en défendoient les approches. Parce que ces murs environnoient ces châteaux, on les appeloit ſouvent d'un nom qui ſignifie *dragons* ou *ſerpens*, & l'on y enfermoit ordinairement les femmes ou les filles de diſtinction, qui n'étoient pas toujours en sûreté dans un temps où tant de braves erroient çà & là pour chercher des aventures. C'eſt cette coutume qui a donné lieu aux anciens romanciers qui ne ſavoient rien dire ſimplement, d'imaginer ces fables où l'on voit des princeſſes d'une excellente beauté défendues par des dragons, & de jeunes guerriers qui ne parviennent à les délivrer qu'après avoir terraſſé ces gardes redoutables. On ne s'emparoit à l'ordinaire de ces forts que par quelque ſurpriſe, ou après les avoir tenus longtemps bloqués ; cependant quand ils étoient d'une grande importance, on élevoit des terraſſes du côté le moins

élevé du fort, dans lequel on lançoit par ce moyen, des flèches, des pierres, de l'eau bouillante, & de la poix fondue, armes dont les assiégés ne négligeoient pas de leur côté de faire usage.

CHAPITRE X.

Des expéditions maritimes des anciens Danois.

QUELQUE redoutables que les anciens Scandinaves aient été sur terre, on doit avouer cependant, que c'est leurs expéditions maritimes qui ont causé le plus de ravages & d'effroi. On ne peut lire l'histoire des huitième, neuvième & dixième siècles, sans y voir par-tout avec surprise les mers couvertes de leurs vaisseaux, & d'une extrémité de l'Europe à l'autre les côtes des pays aujourd'hui les plus puissans en proie à leurs déprédations. Pendant deux cent ans ils dévastèrent presque continuellement l'Angleterre, & la soumirent plusieurs fois: ils firent de fréquentes incursions en Ecosse & en Irlande, sur les côtes de Livonie, de Courlande, de Poméranie. Déjà redoutés avant *Charles*

magne ils devinrent plus terribles que jamais aussitôt que ce grand homme eut fermé les yeux. On sait qu'il versa des larmes en apprenant que ces barbares avoient bravé dans une occasion la crainte de son nom, & toutes les précautions qu'il leur avoit opposées. Il prévoyoit bien ce que leur audace coûteroit à ses peuples sous de foibles successeurs. Jamais présage ne fut mieux fondé. Ils s'étendirent bientôt comme une flamme dévorante sur la Basse-Saxe, la Frise, la Hollande, la Flandre, les bords du Rhin jusques à *Mayence*. Ils pénétrèrent dans le cœur de la France après en avoir long-temps dévasté les côtes, remontèrent de tous côtés par la *Somme*, la *Seine*, la *Loire*, la *Garonne*, le *Rhône*. Dans l'espace de trente ans ils y pillèrent ou brûlèrent, & souvent plusieurs fois, *Paris*, *Amiens*, *Orléans*, *Poitiers*, *Bordeaux*, *Toulouse*, *Saintes*, *Angoulême*, *Limoges*, *Nantes*, *Tours*. Ils s'établirent dans la *Camargue* à l'embouchure du Rhône, d'où ils désolèrent la Provence & le Dauphiné jusques à *Valence*. (1)

(1) Voyez dans le Recueil des historiens Normans compilé par *Duchêne*, la relation d'un ancien anonyme, *Dadon* de *St. Quentin* & d'autres anciens auteurs.

Ils ruinèrent, en un mot, toute la France, obligèrent ses rois à leur payer d'immenses tributs, livrèrent aux flammes le palais de *Charlemagne* à *Aix la Chapelle*, & finirent par se faire céder une des plus belles provinces de ce royaume. Ils portèrent souvent leurs armes jusqu'en Espagne, & se firent craindre quelquefois en Italie & dans la Grèce même. Enfin ils ne remplirent pas moins le Nord que le Midi de courses, de ravages, & d'effroi; tantôt aussi acharnés à leur destruction réciproque qu'à la ruine des autres nations, tantôt animés d'un esprit plus pacifique, transportant des colonies dans des pays inconnus, ou inhabités, comme s'ils eussent voulu réparer dans de nouvelles terres les pertes immenses que leurs fureurs causoient ailleurs au genre humain.

Un peuple qui ne connoît de profession, de justice, de salut & de moyen de subsister que la guerre, ne peut manquer de s'adonner à la piraterie, s'il habite un pays environné de mers. Les premiers Grecs ou les Pélasges n'étoient pas moins pirates que brigands. *Les uns*, dit Thucydide, (1) *attaquoient les cités*

(1) Voyez *Thucyd. L. I.* c. 5.

qui n'ont point de murailles ; les autres, qui demeuroient le long des côtes, les Cariens, les Crétois équipoient des vaisseaux pour écumer les mers. Mais au lieu que les premiers âges de l'histoire des Grecs nous les représentent comme des pirates de profession, il est remarquable que les Scandinaves ne commencèrent que tard à le devenir. *Sidoine Apollinaire* auteur du cinquième siècle est, ce semble, le premier qui fasse mention des pirateries des peuples du Nord. Il les attribue aux Saxons dont il fait une affreuse peinture. (1) Les Danois, les Norvégiens ne s'éloignoient point encore de leurs côtes. Celles de leurs plus proches voisins n'avoient pas, je pense, de grandes amorces à offrir à l'avidité. Les peuples qui les habitoient, pauvres & aguerris comme eux, n'auroient vraisemblablement payé les coups que par les coups. La Bretagne & les Gaules étoient des pays trop éloignés, & trop bien défendus, pour que leur dévastation pût

---

(1) *Est Saxonibus piratis cum discriminibus pelagi non notitia solum sed familiaritas...... Hostis omni hoste truculentior ; improvisus aggreditur, prævisus elabitur, Spernit objectos, sternit incautos.......* Sidon. Apolin. L. 8. epist. 6.

être le coup d'essai des Scandinaves. Ils commencèrent donc par armer quelques vaisseaux pour ravager les Etats les plus voisins, & s'emparer du petit nombre de navires marchands qui parcouroient la Baltique. Enrichis insensiblement, & encouragés par les succès des petites entreprises à en former de plus grandes, ils ne furent qu'assez tard en état de se rendre redoutables aux nations éloignées, aux Anglois, aux François, aux Flamands, qui possédoient d'assez grandes richesses pour tenter des corsaires, & vivoient sous un gouvernement trop vicieux pour les réprimer. Dès-lors toute la nation prit le goût des expéditions maritimes, & vers le commencement du neuvième siècle on vit se multiplier ces aventuriers qui par une étrange association d'idées pensoient se couvrir de gloire en commettant sans aucun prétexte les violences les plus horribles.

A mesure que les divisions, l'incapacité, l'imprudence des successeurs de *Charlemagne* affoiblissoient leurs Etats, les Scandinaves enrichis & encouragés équipoient toujours plus promptement de plus nombreuses flottes. *La monarchie Françoise*, disoit un auteur contem-

porain (1), *ébranlée par l'effet du mal intérieur qui la travaille, a été obligée de laisser ses mers en proie à la barbare fureur des Normands.* La mauvaise administration des rois Saxons d'Angleterre produisit le même effet dans cette isle aujourd'hui si redoutable par sa marine. Les uns & les autres eurent la dangereuse imprudence d'acheter la paix de ces pirates, ce qui non-seulement est en général donner des armes à ses ennemis, mais avoit encore alors cet inconvénient particulier, que les chefs de ces armées navales n'ayant aucune autorité les uns sur les autres, ne se croyoient liés que par les engagemens que chacun en particulier avoit pris, ensorte qu'à peine avoit-on éloigné une flotte à force d'argent, qu'il en survenoit une autre toute prête à renouveller l'attaque avec la même fureur, si elle n'étoit appaisée par le même moyen. Il faut encore remarquer, pour bien comprendre les raisons de l'étrange facilité avec laquelle les Scandinaves pillèrent si long-temps, & vainquirent tant de fois les Anglois & les François, que leur cruauté qui n'épargnoit rien, & qui a donné lieu à ces

(1) *V. Auctor. Vitæ Sti. Genulfi* L. II.

douloureuſes lamentations que tout le monde connoît, (1) avoit imprimé dans l'eſprit des peuples une ſi grande terreur, qu'ils étoient déjà plus d'à demi vaincus à leur ſeule vue. D'ailleurs il n'y avoit rien à gagner avec de tels ennemis qui ne faiſoient point la guerre comme des troupes réglées avec un deſſein fixe & ſuivi, mais des irruptions ſubites en cent endroits à-la-fois, auſſi prompts à regagner leurs vaiſſeaux, s'ils trouvoient de la réſiſtance, qu'à s'élancer ſur les côtes tranquilles & déſarmées. Cependant il eſt probable qu'un gouvernement prudent & ſage eût pu remédier à tous ces maux, & l'exemple du grand *Alfred* ſous le règne duquel les Danois furent forcés de laiſſer reſpirer l'Angleterre, en eſt une preuve ſans replique ; mais il faut des hommes auſſi extraordinaires qu'*Alfred* pour faire dans des ſiècles d'ignorance & de confuſion ce qui paroît facile dans un autre.

Si nous voulons après cela conſidérer l'état intérieur de la Scandinavie pendant ces ſiècles où ſes habitans ſe ſont ſi malheureuſement illuſtrés, nous trouverons bientôt les cauſes de cette étonnante

(1) *A furore Normannorum libera nos Domine.*

puiſſance dont ils jouiſſoient au dehors. J'ai déjà remarqué qu'ils négligeoient l'agriculture qui, entre mille autres bons effets, a celui de faire perdre aux peuples naiſſans le goût d'une vie ſauvage, & de leur faire aimer la juſtice & la paix ſans leſquelles il eſt inutile de cultiver la terre. Les troupeaux étant preſque leur unique revenu, ils n'étoient obligés ni à ſéjourner conſtamment dans les mêmes lieux, ni à attendre le temps des récoltes, & par conſéquent un peuple aſſez peu nombreux pouvoit lever au moindre ſignal de nombreuſes armées. La plupart accoutumés à la mer dès leur enfance dans un pays tout maritime, ne redoutoient guères les dangers qu'on y court, ou plutôt ils ne connoiſſoient des dangers d'aucune eſpèce. Et quel attrait n'étoit-ce pas pour eux que cet avantage particulier à la navigation d'ouvrir un champ immenſe aux conquêtes; & de fournir à un peuple guerrier les moyens de porter librement en tous lieux la terreur de ſes armes! Bien loin que la profeſſion de pirate eût rien de flétriſſant parmi eux, elle étoit à leurs yeux la carrière de l'honneur, autant que celle de la fortune; car il étoit établi que ce mot d'honneur auquel on a attaché tant

d'idées différentes ne ſignifieroit que le mépris des dangers. De là vient que dans les chroniques anciennes plus d'un brave ſe glorifie d'être un des plus célèbres corſaires du Nord, & que ſouvent les fils des grands ſeigneurs & des rois faiſoient quelques courſes ſur mer dès leur jeuneſſe, pour s'illuſtrer & ſe rendre dignes de commander un jour. C'eſt ce que l'on vit très-fréquemment après que *Harald aux beaux cheveux* ſe fut emparé de toute la Norvège juſqu'alors partagée en pluſieurs ſouverainetés. Quantité de princes, de ducs, ou de comtes ſe voyant ainſi chaſſés de leurs poſſeſſions, ſe réfugièrent en *Iſlande*, dans les *Orcades*, dans les isles de *Fero*, & de *Schetland*, couvrirent la mer de leurs vaiſſeaux, & infeſtèrent toutes les côtes de la Scandinavie ſur leſquelles il n'y eut pendant pluſieurs ſiècles aucune ſureté pour les voyageurs. *Adam de Brême* qui parcourut le Dannemarc quelque temps après que le chriſtianiſme y eut été reçu, fait de touchantes deſcriptions des ravages qu'ils y cauſoient. (1) En effet ils n'étoient pas moins redoutables au Nord même qu'à la France ou à l'Angleterre. On étoit obligé de

(1) Voyez Adam. Brem. de ſitu Dan. paſſim.

veiller ſur les côtes de Dannemarc, de Suède & de Norvège. Leur nombre s'accrut même ſi fort, que dans quelques occaſions, & ſurtout ſous le roi *Regner Lodbrog*, il y eut peut-être plus de Danois ſur mer que ſur terre; d'où vient que la nation entière au rapport d'un ancien hiſtorien ne portoit plus que des habits de matelots, afin d'être toujours prête à s'embarquer au premier ſignal. (1)

Quand un prince étoit parvenu à l'âge de dix-huit ou de vingt ans, il demandoit ordinairement à ſon père des vaiſſeaux pour tenter avec ſes ſuivans quelque exploit glorieux & utile. Le père applaudiſſoit à un déſir qui marquoit un courage naiſſant, & une ame élevée. On armoit une flotte dont l'amiral & l'équipage ſe promettoient réciproquement de ne revenir que chargés de lauriers & de butin. Si l'on avoit reçu quelque injure d'une nation, elle étoit choiſie pour la première victime; ſouvent auſſi le principal but étoit d'exercer des repréſailles ſur quelque province qui ſervoit d'aſyle à d'autres corſaires. Si deux flottes de nations différentes ſe rencontroient en chemin, c'étoit une occaſion

(1) Arnold. Lubec. Chronic.

de

de plus de se battre, & on ne la négligeoit pas.

Les vaincus étoient communément mis à mort; quelquefois on se contentoit d'en faire des esclaves; souvent aussi par une générosité singulière que l'amour de la gloire savoit allier avec la férocité, si l'ennemi qui s'offroit à eux leur étoit beaucoup inférieur, ils mettoient de côté tous les vaisseaux qu'ils pouvoient avoir de plus que lui, afin que se battant à forces égales on ne pût pas attribuer leur victoire à l'avantage du nombre. (1) Plusieurs regardoient aussi comme une infamie de se surprendre de nuit. D'autres fois les chefs trouvoient plus à propos de terminer le différend par un combat singulier; dans ce cas ils descendoient sur la côte voisine; celui qui étoit desarmé ou terrassé ne vouloit souvent point qu'on lui fît grâce, & périssoit sur le champ de bataille; mais s'il s'étoit courageusement défendu, le vainqueur lui laissoit la vie, lui demandoit son amitié, devenoit son *frère d'adoption*, & ils se juroient l'un à l'autre une amitié éter-

(1) C'est ce qui arriva entre deux Héros, dont parle une chronique Islandoise intitulée *Torstein Wikinga Saga.*

nelle. Pour gage de cette alliance les deux héros se faisoient des incisions au bras, ou à la main; ils frottoient leurs armes du sang qui en sortoit, ou le mêloient dans une coupe qu'ils se donnoient à boire l'un à l'autre, & la tête couverte de gazon ils se promettoient par serment de ne point laisser impunie la mort du premier des deux qui seroit tué les armes à la main. Plusieurs d'entre ces princes pirates attachés à ce métier par les succès & l'habitude ne le quittoient plus, & faisoient gloire de passer le reste de leur vie dans leurs vaisseaux. On en voit quelquefois dans les histoires anciennes se vanter de ce qu'ils n'ont jamais couché sous un toit immobile, ni bu de bière au coin du feu.

Les vaisseaux de ces corsaires étoient toujours bien pourvus d'armes offensives, de pierres, de traits, de cordes qu'on faisoit passer sous les plus petits vaisseaux pour les renverser, des crocs pour les saisir, &c. Tout le monde savoit nager, & comme on se battoit rarement loin des côtes, les vaincus pouvoient souvent se sauver à terre. Chaque bande avoit ses rades, ses ports, ses rendez-vous, & ses magasins affectés; & plusieurs villes du Nord n'ont dû leur prof-

périté qu'à l'avantage qu'elles avoient de leur ſervir d'aſyle. Telle étoit pour les Danois *Lunden* en Scanie, qui, au rapport d'*Adam de Brême* (1), contenoit de grandes richeſſes que les pirates y avoient dépoſées : & long-temps les rois eux-mêmes autorisèrent & partagèrent leurs brigandages en leur vendant la permiſſion de ſe retirer dans leurs ports.

La manière dont on avoit partagé les terres en Dannemarc & en Norvège montre bien auſſi que tout y étoit dirigé vers le but d'avoir des forces maritimes conſidérables. Chaque diviſion plus ou moins grande prenoit ſon nom de la quantité de vaiſſeaux qu'elle pouvoit équiper, & en quelques endroits ces noms ſont encore en uſage. On aura occaſion de voir plus particulièrement dans la ſuite, & la taxe de chaque province de Dannemarc, & le nombre de vaiſſeaux dont les flottes étoient compoſées. Dans les plus anciens temps elles n'étoient pas conſidérables; mais à meſure que la piraterie eut enrichi les princes adonnés à cette profeſſion, on en vit paroître ſur les mers du Nord de cent, deux cent vaiſſeaux & même de plus nombreuſes

(1) V. Adam. Brem. de Sit. Dan. c. 213.

encore. L'hiſtoire parle d'une flotte de ſept cent vaiſſeaux commandée par *Harald à la dent bleue*, roi de Dannemarc, & par un ſeigneur Norvégien nommé le comte *Haquin*. Il eſt fait ſouvent mention de flottes pareilles dans les règnes ſuivans, & d'ailleurs il n'eſt pas douteux que les vaiſſeaux dont ces flottes étoient composées n'ayent été petits. Les premiers dont il eſt parlé n'étoient que des eſpèces de barques à douze rameurs; dans la ſuite on en conſtruiſit qui pouvoient contenir un équipage de cent, & même de cent vingt hommes, & ces vaiſſeaux dans les dixième & onzième ſiècles devinrent très-communs. Les rois du Nord faiſoient auſſi bâtir quelquefois des navires d'une grandeur extraordinaire deſtinés plutôt à l'oſtentation qu'à la défenſe : tel étoit celui de *Harald aux beaux cheveux*; les chroniques parlent avec admiration de ce long navire nommé le *dragon*. *Olaüs Trygueſon* en avoit un de la même eſpèce connu ſous le nom du *long ſerpent* : il étoit, diſent les chroniques, long & large, très-haut, & d'une conſtruction très-ſolide; il portoit ſur la poupe la figure d'un ſerpent ſculptée en bois, & la poupe & la proue en étoient dorées. Il y avoit trente-quatre

bancs de rameurs, & c'étoit, ajoute-t-on, le plus beau & le plus grand vaisseau qu'on eût encore vu en Norvège.

Cependant les expéditions de ces corsaires ne se sont pas toujours bornées à la dévastation de quelque province, ou à quelques batailles navales, événemens qui n'ayant d'autre effet que le malheur des contemporains sont bientôt oubliés de la postérité. Je m'éloignerois du but de cette introduction, si je voulois rapporter toutes les conquêtes que les peuples du Nord ont faites à l'occasion de leurs courses sur mer. Ainsi je ne dirai qu'un mot de l'émigration des Angles, qui joints aux Saxons envahirent la Bretagne, & lui donnèrent leur nom dans le cinquième siècle ; & je me contenterai pour le reste d'emprunter des anciennes chroniques quelques faits & quelques détails peu connus des étrangers, qui servent à donner une idée de cette marine des anciens Scandinaves autrefois redoutable à tant de nations.

Tout le monde sait que les Bretons n'étant pas en état de se défendre contre les habitans du Nord de leur isle, demandèrent du secours aux Saxons & aux Danois leurs alliés. L'ancienne chroni-

que Saxonne publiée par *Gibson* (1), nous apprend que ceux qui passèrent en Bretagne & s'y établirent, étoient originaires de trois pays différens. Les uns étoient des anciens Saxons, c'est-à-dire, des peuples de la Basse-Saxe ; les autres étoient des *Angles* ou *Anglois* qui habitoient cette partie du duché de *Sleswic* qu'on nomme encore aujourd'hui *Angelen*, dans le voisinage de *Flensbourg*, & étoient par conséquent Danois. Enfin il passa aussi en Bretagne beaucoup de *Jutes* : c'est le nom qu'on donne encore à présent aux *Jutlandois*. Les Saxons occupèrent les provinces appelées de leur nom *Essex*, *Westsex*, *Sussex*, *Middlesex*. Les *Anglois*, continue l'auteur de la chronique, *ont laissé en venant ici leur pays désert, & il l'est encore. Ce pays est situé entre la Saxe & la Jutlande. Leurs chefs étoient* Hengist & Horsa *qui sont issus d'*Odin, *ainsi que tous nos rois. C'est d'eux que descendent tous les Anglois Orientaux, Méridionaux, & les peuples de la Mercie & du Northumberland. Les Jutes ou Jutlandois n'ont occupé que le pays de* Kent *& l'isle de* Wight. Ainsi quoique ces peuples ne fussent peut-être pas eu-

(1) Chronic. Saxon. p. 12. & seqq.

core connus ſous le nom de *Danois*, on voit clairement que les deux tiers au moins des conquérans de la Grande-Bretagne étoient ſortis de Dannemarc; enſorte que c'étoit avec les deſcendans de leurs pères que ces peuples faiſoient la guerre lorſque ſous le nom de Danois ils recommencèrent à inquiéter l'Angleterre environ trois ou quatre ſiècles après, & qu'ils la conquirent enfin entièrement vers la fin du dixième ſiècle.

Un événement particulier contribua beaucoup à ranimer cet eſprit de rapine & de conquête qui avoit été déjà ſi fatal à cette isle. *Harald aux beaux cheveux* ayant, comme je l'ai dit, achevé de ſoumettre toute la Norvège, environ l'an 870, & voulant procurer à ceux de ſes ſujets qui habitoient le long des côtes un repos dont eux-mêmes ne laiſſoient guères jouir leurs voiſins, fit défendre à tous les pirates Norvégiens ſous de ſévères peines d'exercer aucune hoſtilité contre leur patrie (1) Malgré cette défenſe le fils d'un duc Norvégien nommé *Rolf* ou *Roll*, qui deſcendoit, à ce qu'on dit, des anciens rois du pays, fit une

(1) *Torfæi Hiſt. Norveg.* T. II. L. II. *Ejuſd. Diſſertat. de Gaungo-Rolfo.* p. 80.

defcente dans la province de *Viken*, d'où il ne fe retira que chargé d'une grande quantité de bétail. *Harald* qui fe trouvoit dans le voifinage fut irrité au dernier point de ce qu'on avoit ofé lui defobéir prefqu'en fa préfence, & il fit fur-le-champ condamner *Roll* à être banni à perpétuité de la Norvège. En vain la mère du coupable alla fe jeter aux pieds du roi; lui demandant la grâce de fon fils, en lui chantant, fuivant l'ufage du temps, des vers que les chroniques nous ont confervés, & dont voici le fens: *Eft-ce que le nom de notre race vous eft devenu odieux? Vous chaffez de la patrie un des plus grands hommes qu'elle ait produit, l'honneur de la nobleffe de Norvège. A quoi bon exciter le loup à dévorer les troupeaux errans dans les bois fans défenfe? Craignez que devenu furieux il ne vous caufe un jour de grandes pertes.* Le roi demeura inflexible, & *Roll* voyant que le retour dans fon pays lui étoit interdit, fe retira avec fa flotte dans les isles Hébrides au Nord-Oueft de l'Ecoffe, où l'élite de la nobleffe Norvégienne s'étoit refugiée depuis que le roi *Harald* s'étoit rendu maître de tout le royaume. Il y fut reçu à bras ouverts par tous ces guerriers avides de conquêtes & de vengeance qui

n'attendoient plus qu'un chef pour entreprendre quelque glorieuse expédition. *Roll* s'étant mis à leur tête, & se voyant en état de se rendre formidable, fit voile vers l'Angleterre qui étoit depuis long-temps un champ ouvert de toutes parts aux violences des peuples du Nord. Mais le grand *Alfred* avoit depuis quelques années rétabli un si bon ordre dans la partie de cette isle qu'il gouvernoit, qu'après quelques tentatives, *Roll* désespéra de pouvoir y former un établissement qui lui tînt lieu de la patrie dont il étoit exilé. Il supposa donc un songe surnaturel qui lui promettoit, disoit-il, un sort glorieux en France, & qui servoit du moins à entretenir l'ardeur de sa troupe. La foiblesse du gouvernement de ce royaume, & la confusion où il étoit plongé, étoient une plus forte raison d'espérer des succès. Aussi ayant remonté la Seine jusqu'à *Rouen*, il prit bientôt cette capitale de la province alors nommée *Neustrie*, & en ayant fait sa place d'armes, il s'avança jusqu'à Paris dont il forma le siége. Les suites de cette guerre n'appartiennent qu'à l'histoire de France, & tout le monde sait qu'elle se termina par la cession entière de la Neustrie, que le roi Charles le Simple fut

obligé de faire à *Roll* & aux Norvégiens pour en obtenir la paix. *Roll* la reçut pour en jouir lui & ses descendans à perpétuité, à titre de duché relevant de la couronne de France. Il n'est peut-être pas inutile pour peindre les mœurs de ces *Normands* de dire que dans l'entrevue du roi Charles & du nouveau Duc, celui-ci ne voulut prêter le serment de fidélité à son seigneur Suzerain qu'en lui mettant les mains dans les siennes, & refusa absolument de lui baiser les pieds, comme l'usage le vouloit. On obtint cependant de lui à force de prières qu'un de ses gendarmes s'acquittât en sa place de ce devoir; mais le gendarme que *Roll* en avoit chargé leva si haut & si brusquement le pied du roi, qu'il le fit tomber à la renverse; insolence dont on ne fit que rire, tant les Normands étoient craints, & le roi Charles méprisé. (1)

Peu de temps après on persuada à *Roll* d'embrasser le christianisme, & il fut baptizé en grande cérémonie par l'archevêque de *Rouen*, dans la cathédrale de cette ville. Aussitôt qu'il se vit en possession de la Normandie, il montra des vertus qui firent le bonheur de

(1) Wilhelm. Gemmet. L. 2. c. 11.

cette province, & méritèrent qu'on oubliât ſes premières violences. Religieux, ſage, libéral, ce capitaine de pirates fut, après *Alfred*, le plus grand & le plus humain des princes de ſon temps. Bien loin de traiter la Normandie en pays de conquête, il employa tous ſes ſoins pour la rétablir. Ce pays étoit ſi déſert & ſi inculte à cauſe des fréquentes dévaſtations des Scandinaves que *Roll* n'y put point habiter d'abord, & qu'on fut obligé de lui abandonner la Bretagne, juſqu'à ce que la Normandie pût nourrir ſes nouveaux maîtres: cependant peu d'années après la fertilité du pays ſecondant le ſoin des Normands, elle devint une des plus riches provinces de l'Europe. C'eſt ainſi que ce prince connu dans la ſuite ſous le nom de *Raoul I* aſſura cette belle poſſeſſion à ſes enfans qui l'augmentèrent deux cent ans après, par la conquête de l'Angleterre; comme ſi c'eût été la deſtinée de cette isle de devoir en tout temps ſes ſouverains aux peuples du Nord. Du reſte les hiſtoriens François s'accordent avec les chroniques Iſlandoiſes à nous peindre *Raoul* comme un homme d'une habileté & d'une ſageſſe peu communes, généreux, éloquent, infatigable, intrépide, d'une

figure noble & d'une taille majeſtueuſe. C'eſt avec les mêmes traits que plusieurs autres princes & capitaines de l'ancienne Scandinavie nous ſont repréſentés. Tels étoient *Harald aux beaux cheveux*, *Olaüs Trygueſon*, *Magnus* roi de Norvège, *Canut le grand*, &c. Nés avec des qualités vraiment héroïques qu'ils dégradoient par l'injuſtice & l'inhumanité, il ne leur a manqué qu'une autre éducation & un autre ſiècle pour mériter le nom de grands hommes.

CHAPITRE XI.

*Suite des expéditions maritimes des anciens Danois & Norvégiens. Découverte de l'*Islande, *de la* Grœnlande, *& d'un pays inconnu nommé* Vinlande.

Ce n'eſt point par cette expédition ſeule toute importante qu'elle a été, que les Norvégiens ſe ſont diſtingués ſous le règne de ce roi *Harald aux beaux cheveux* dont j'ai ſouvent parlé. L'ambition de ce prince donna lieu à une autre conquête plus paiſible, & qui peu célèbre dans le reſte du monde, a eu du

moins des ſuites fort intéreſſantes pour l'hiſtoire du Nord. Non content d'avoir heureuſement rangé ſous ſa domination tous les petits tyrans qui tenoient depuis long-temps la Norvège dans un état de trouble & de foibleſſe, *Harald* voulut encore la gouverner avec une autorité dont les peuples du Nord connoiſſoient à peine le nom, bien loin d'être diſpoſés à s'y ſoumettre ſans réſiſtance. La plupart des ſeigneurs Norvégiens voyant qu'il étoit inutile d'oppoſer la force à la force, prirent le parti d'abandonner un pays où ils étoient obligés de vivre en ſujets obſcurs, humiliés & appauvris. *Ingolphe* fut un des premiers qui s'exilèrent volontairement. On dit que la crainte d'être puni d'un meurtre qu'il avoit commis l'y détermina autant que la tyrannie de *Harald*; mais ce fut certainement ce dernier motif qui engagea une multitude de familles nobles de Norvège à ſe joindre à lui (1). Tous ces illuſtres fugitifs s'étant donc embarqués, *Ingolphe* qu'ils avoient pris pour chef, les conduiſit en 874 dans l'isle d'Iſlande que les Norvégiens connoiſſoient ſans doute

(1) Jon. Arngrim. Crymogæa, ſive de Reb. Island. L. 3. Hamb. 1593.

depuis long-temps, grands navigateurs comme ils étoient, quoiqu'ils n'eussent pas encore pensé à y envoyer des colonies. Dès qu'ils l'eurent découverte de loin, *Ingolphe* suivant un usage ancien & superstitieux, fit jeter en mer une porte de bois, résolu de n'aborder que dans l'endroit où les dieux auroient marqué son habitation en y faisant arrêter cette porte flottante; mais les vagues l'ayant poussée hors de la vue des Norvégiens, on fut contraint après d'inutiles perquisitions d'aborder dans un golphe situé au midi de l'isle, & qui porte encore aujourd'hui le nom d'*Ingolphe*. *Hiorleif* son beau-frère s'établit dans un autre endroit : l'un & l'autre trouvèrent l'Islande entièrement inculte & inhabitée, mais couverte d'épaisses forêts de bouleaux, dans lesquelles on ne pouvoit se faire jour que la hache à la main. L'Islande n'a plus ajourd'hui de forêts, & l'on n'y voit même que quelques bouleaux courts & minces en deux ou trois endroits de l'isle. Mais les arbres qu'on trouve encore aujourd'hui couchés bien avant dans la terre, & souvent entre les rochers, prouvent bien qu'on auroit tort de rejeter trop légèrement le témoignage des chroniques anciennes lorf-

qu'elles nous peignent l'Islande si différente de ce qu'elle est aujourd'hui. (1) Cependant les Norvégiens jugèrent que cette isle devoit avoir eu des habitans autrefois, ou que du moins des hommes avoient descendu sur le rivage. *Ingolphe* y trouva des croix de bois, & d'autres petits ouvrages travaillés à la manière des Irlandois & des Bretons. On sait que ces peuples avoient déjà embrassé le christianisme dans ce temps là, & l'on peut conjecturer que des pêcheurs ayant été jetés sur les côtes d'Islande, y avoient laissé par hasard quelques-uns de leurs effets. Dans cette supposition l'Islande n'ayant pas été habitée avant le neuvième siècle ne pourra plus être la *Thule* dont les anciens parlent souvent, & ce que *Procope* & d'autres en disent, regardera plutôt les provinces septentrionales de la Scandinavie (2).

(1) *Arngrim.* Crimog. p. 21. *Torfæus* fait la même remarque. *Si quelqu'un objecte*, dit-il, *que l'Islande moderne ne ressemble pas à celle que les anciens ont décrite, on peut lui répondre avec raison que ce pays a beaucoup dégénéré. C'est ce que je puis affirmer comme témoin oculaire*, &c. Torf. Hist. Norveg. T. I. c. 5.

(2) Tout ce qu'on peut dire avec quelque vrai-

Le ſuccès de l'expédition d'*Ingolphe* ayant fait du bruit en Norvège, de nouvelles familles s'empreſsèrent bientôt de recourir à cet aſyle qu'il leur ouvroit contre l'ambition de leur roi. Les annales Iſlandoiſes rapportent avec la plus grande exactitude les noms de ces familles, le nombre de perſonnes dont elles étoient compoſées, les noms des lieux où elles s'établirent, noms qui ſont encore pour la plupart en uſage aujourd'hui. Toutes les circonſtances de ces voyages y ſont rapportées dans le même détail, & l'on peut avancer avec vraiſemblance, qu'aucune nation de l'Europe n'a une hiſtoire plus détaillée d'un temps auſſi ancien que les Iſlandois. Les détails & les ſuites de cet événement ſingulier n'appartiennent point à cet ouvrage. Je dois ſeulement remarquer que ces Norvégiens emportèrent dans leur isle une haine violente contre le pouvoir arbitraire, & qu'ils maintinrent leur liberté & leur indépendance avec courage con-

---

ſemblance de la ſituation de cette *ultima thule* dont parlent les anciens, c'eſt qu'ils ſe ſervoient de cette expreſſion pour déſigner le dernier pays qu'ils découvroient dans le nord, ou en général un pays fort ſeptentrional.

tre tous les efforts qu'on fit pour les ſoumettre de nouveau. Pluſieurs rois de Norvège le tentèrent ſans ſuccès, & l'on verra dans la ſuite que ce ne fut que quatre cent ans après ſa fondation que cette république paſſa ſous la domination des rois de Norvège, avec laquelle elle fut enſuite unie à la couronne de Dannemarc.

Environ un ſiècle après la découverte de l'Iſlande, un ſeigneur Norvégien nommé *Torwald*, étant exilé de ſon pays pour avoir tué quelqu'un en duel, ſe retira en Iſlande avec ſon fils *Eric* ſurnommé le *Roux*. (1) *Torwald* étant mort dans cette isle, ſon fils ne tarda guères à ſe voir obligé d'en ſortir pour une raiſon ſemblable à celle qui avoit fait bannir ſon père de Norvège; ne ſachant donc où ſe réfugier, la néceſſité le détermina à tenter la découverte d'une côte qu'un autre marinier Norvégien avoit apperçue au Nord de l'Iſlande. Cette tentative fut heureuſe; il découvrit bientôt le pays qu'il cherchoit, & y aborda en 982. Il s'établit d'abord dans une petite isle qui formoit un dé-

(1) V. Torfæi Grœnland. Antiq. deſcript. Haun. 1708.

troit qu'il appela de ſon nom *Eric-ſund*, & il y paſſa l'hiver. Au printemps il alla reconnoître la terre-ferme, & l'ayant trouvée couverte d'une agréable verdure, il lui donna le nom de *Grœnlande* ou de *terre verte* qu'elle porte encore aujourd'hui. Après un ſéjour de quelques années, il repaſſa en Iſlande où il perſuada à pluſieurs perſonnes d'aller s'établir dans le pays qu'il avoit découvert. Il leur en parla comme d'une terre abondante en excellens pâturages, en côtes poiſſonneuſes, en pelleteries & en gibier. De retour avec ſes Iſlandois il s'appliqua à faire fleurir cette colonie encore foible & naiſſante.

Quelques années après *Leif* fils d'*Eric* ayant fait un voyage en Norvège, y fut reçu favorablement du roi *Olaüs Tryggueſon*, à qui il peignit la *Grœnlande* des couleurs les plus avantageuſes. *Olaüs* venoit de ſe faire chrétien, & étoit animé du zèle le plus ardent pour répandre dans le Nord la religion qu'il avoit embraſſée. Il retint *Leif* à ſa cour pendant l'hiver, & fit ſi bien qu'il lui perſuada de ſe faire baptiſer. Au printemps il le renvoya en *Grœnlande* accompagné d'un prêtre qui devoit l'affermir dans la

ſoi, & tâcher de convertir la nouvelle nation. *Eric* fut d'abord très - offenſé de ce que ſon fils avoit abjuré le culte de ſes pères, mais il s'appaiſa enfin, & le miſſionnaire aidé de *Leif* ne tarda pas même à l'amener avec toute la colonie à la connoiſſance du vrai Dieu. Avant la fin du dixième ſiècle il y eut déjà des égliſes en Grœnlande: on érigea même un évêché dans la nouvelle ville de *Garde* la principale du pays, & où les Norvégiens allèrent long-temps commercer. Peu de temps après les Grœnlandois ſe multipliant, on fonda une autre petite ville nommée *Albe*, & un cloître à l'honneur de St. *Thomas*. *Jon. Arngrimus* nous a conſervé le catalogue des évêques de *Garde;* ils relevoient de l'archevêque de *Drontheim*. Les Grœnlandois reconnoiſſoient les rois de Norvège pour leurs ſouverains, & leur payoient un tribut annuel dont ils voulurent inutilement s'affranchir en 1261. Cette colonie ſubſiſta dans cet état juſques vers l'an 1348 époque d'une contagion furieuſe connue ſous le nom de *mort noire* qui fit de grands ravages dans tout le Nord. Depuis ce temps - là la colonie de *Garde*, celle d'*Albe* & tous les établiſſemens formés par les Norvé-

giens ſur la côte orientale de la *Grœnlande* ont été ſi fort oubliés & négligés qu'on en ignore entièrement le ſort actuel. Tous les efforts qu'on a faits pour les retrouver n'ont abouti qu'à la découverte de la côte de l'oueſt, où les Danois ont établi dans ce ſiècle quatre nouvelles colonies. Les chroniques Iſlandoiſes témoignent unanimément que les anciens Norvégiens avoient auſſi formé des établiſſemens ſur cette côte de l'oueſt; mais comme on ne les retrouvoit point, leur autorité paroiſſoit ſuſpecte à bien des gens, en ce point, & par une conſéquence naturelle, dans beaucoup d'autres de ce genre. Enfin il a fallu leur rendre toute la confiance qu'on vouloit leur ôter, & convenir de la bonne foi & de l'exactitude de leurs auteurs. Il n'y a pas long-temps que les miſſonnaires Danois ont retrouvé le long de cette côte des ruines de grandes maiſons de pierres, d'égliſes bâties en forme de croix, de morceaux de cloches caſſées; ils ont découvert que les Sauvages du pays avoient conſervé un ſouvenir très-diſtinct de ces anciens Norvégiens, des lieux qu'ils habitoient, de leurs coutumes, des démêlés de leurs ancêtres avec eux, de la guerre qu'ils leur firent qui

ne finit que par la deſtruction de ces étrangers (1).

On ne ſauroit après cela former de doutes raiſonnables ſur ce que ces mêmes chroniques nous apprennent des autres colonies fondées dans le même temps, & en particulier de celles de la Grœnlande orientale. Et il faut convenir que la découverte de cet ancien établiſſement ne peut qu'être l'objet d'une juſte curioſité. Les diverſes tentatives qu'on a faites dans le ſiècle paſſé & dans celui-ci ont été toutes infructueuſes, il eſt vrai, mais ont-elles été aſſez bien dirigées pour devoir ôter toute eſpérance? C'eſt ce dont il me ſemble que les gens les plus inſtruits ne conviennent pas. Il y a donc tout lieu d'eſpérer qu'un gouvernement qui porte ſon attention à tout, ſurmontera bientôt les difficultés qui ſe ſont oppoſées juſqu'ici à une découverte intéreſſante par tant d'endroits.

Animés par tant de ſuccès les Scandinaves ſe voyant les maîtres de l'Océan ſeptentrional prirent poſſeſſion à diverſes

(1) *Egede* Relat. om Grœnland *p.* 69-90-107. On trouve encore pluſieurs mots norvégiens dans la langue Grœnlandoiſe.

reprises de toutes les autres isles qui s'y trouvent dispersées. Ainsi pendant que les Danois soumettoient l'Angleterre, les Norvégiens conquéroient la meilleure partie de l'Ecosse, peuploient les *Orcades*, les *Hæbrides*, les isles de *Fero*, celles de *Schetland*, dans la plupart desquelles on parle encore leur langue aujourd'hui. Vers la fin du onzième siècle un de leurs princes nommé *Magnus*, fils du roi *Olaüs*, remplit toute cette partie du monde du bruit de ses armes. Ecoutons ce qu'en dit un auteur contemporain, *Orderic Vital*, dont le témoignage n'ayant jamais été disputé dans l'histoire de France & d'Angleterre, doit mettre à l'abri de tout doute celui de nos chroniques Islandoises avec lequel il s'accorde parfaitement. « La cinquième année du » règne de *Guillaume* le *Roux* roi d'An- » gleterre, dit *Orderic*, (1) *Magnus* roi » de Norvège alla visiter les *Orcades*, » fit le tour de l'Ecosse, & de toutes » les isles qui lui appartiennent dans » ces mers là, jusques à celle d'*Anglesey*. » Il fit conduire des colonies dans l'isle » de *Man* qui étoit déserte, ordonna

(1) C'est l'an 1092. Voyez Orderic. Vital. Hist. Eccles. L. 10.

» qu'on y rebatît des maisons, & qu'elle
» fût abondamment pourvue de toutes
» les choses nécessaires. Il parcourut
» ensuite plusieurs autres isles dispersées
» dans la grande mer, & qui sont
» comme placées hors des limites de ce
» monde; il se servit de son autorité
» royale pour obliger diverses peuplades
» à les aller habiter: & pendant plu-
» sieurs années ce prince s'appliqua avec
» la même ardeur à multiplier les peu-
» ples & à étendre son empire ».

Mais si dans un siècle où toute l'Europe languissoit dans l'ignorance, où les gouvernemens n'avoient pu encore penser qu'à se fortifier, où presque tout ce qui se fit de mémorable fut des violences & des cruautés; s'il est, dis-je, étonnant de voir dans un siècle si malheureux un peuple regardé comme plus barbare encore que tous les autres fonder au loin des colonies, & découvrir des terres éloignées & inconnues, la surprise ne redouble-t-elle pas en le voyant s'ouvrir une route jusques dans le nouveau monde, & faire en partie cette découverte qui a changé long-temps après la face du nôtre, & a mérité une si grande gloire à ses auteurs? Cependant quelque surprenante que la chose

puiſſe paroître, c'eſt un fait dont on ne peut guères douter, quand on conſidère que les chroniques Iſlandoiſes les plus authentiques l'affirment unanimément, que les circonſtances de leurs récits ne renferment rien qui les rende ſuſpects, & que d'autres preuves tirées d'ailleurs concourent encore à l'appuyer. Cet événement eſt trop intéreſſant & trop peu connu pour que je ne me croie pas obligé de le rapporter avec quelqu'étendue. Je vais donc avant que de me permettre aucune réflexion, en raconter les principales circonſtances, telles que je les trouve dans l'*ancienne Vinlande* de *Torfæus*, & dans l'*hiſtoire de Grœnlande de Jon. Arngrimus*, auteurs Iſlandois d'une intégrité connue, & qui n'ont fait que ſuivre pas à pas les anciens hiſtoriens de leur nation (1).

(1) Le livre de *Torfæus* eſt un petit traité qui a paru en 1705, ſous le titre de *Hiſtoria Vinlandiæ Antiquæ, ſeu pars Americæ Septentrionalis; ubi nominis ratio recenſetur, &c. ex antiquit. Islandicis eruta.* L'Hiſtoire de Grœnlande d'*Arngrimus* avoit paru plus de cent ans auparavant, mais cet auteur ne traite de cette découverte que dans les chapitres 9. & 18. de ſon ouvrage, & par occaſion. Les manuſcrits islandois qui en font mention, ſont en grand nombre; les principaux ſont ceux qui ſont nommés *Codex Flateyenſis*, *Heimskringla*, *Landnama Saga*,

Il

Il y avoit, disent ces anciennes chroniques, un Islandois nommé *Heriol*, qui, avec son fils *Biarn*, alloit toutes les années trafiquer par mer en divers pays, & passoit ordinairement l'hiver en Norvège. Ayant été une fois séparés l'un de l'autre, le fils crut retrouver son père en Norvège, & l'y alla chercher; mais il apprit en arrivant que son père étoit allé en Grœnlande, pays encore peu connu des Norvégiens, parce qu'on venoit seulement de le découvrir. Là-dessus *Biarn* résolu de suivre son pére partout où il iroit, fit voile pour la *Grœnlande*, « quoique, ajoute *Arngrimus*, » il n'eût ni guides ni aucune direction » pour faire cette route, tant l'audace » des anciens étoit grande; mais il se » dirigeoit par l'observation des astres, » & par ce qu'il avoit ouï dire de la » situation du pays qu'il cherchoit. » Les trois premiers jours il porta à l'ouest; ensuite le vent s'étant tourné au Nord, & soufflant avec violence, il fut obligé d'aller malgré lui vers le Sud. Ce vent

ou *livres des origines du pays*, & quelques autres peut-être aujourd'hui perdus, mais dont il reste divers extraits dans les recueils d'un savant islandois nommé *Biorn de Skardza*.

ayant cependant cessé au bout de 24 heures, *Biarn* & ses gens découvrirent de loin une terre dont ils approchèrent, jusqu'à ce que voyant qu'elle étoit platte, basse, sans montagnes, & couverte de bois, ils ne voulurent pas y descendre, persuadés que ce n'étoit pas la *Grœnlande* qu'on avoit représentée comme remarquable de loin par ses montagnes couvertes de neige. Ils firent donc voile vers le nord-ouest, & apperçurent chemin faisant une isle où ils ne s'arrêtèrent pas. Enfin quelques jours après ils arrivèrent en Grœnlande où *Biarn* trouva son père établi.

L'été suivant, c'est-à-dire, l'an 1002 *Biarn* fit un nouveau voyage en Norvège : il s'y entretint avec un des principaux seigneurs du pays nommé le comte *Eric* de la découverte qu'il avoit faite en passant de quelques isles inconnues. Le comte blâma beaucoup *Biarn* de n'avoir pas eu la curiosité de pousser plus loin sa découverte, & il l'y exhorta fortement. Là-dessus *Biarn* étant repassé en Grœnlande chez son père, on commença à parler sérieusement de reconnoître de plus près ces pays. *Leif* le fils de ce même *Eric le rouge* qui avoit découvert la Grœnlande, & qui continuoit à être

le chef de la colonie qu'il y avoit fondée, *Leif*, dis-je, voulant s'illustrer, comme son père, forma le projet d'y aller lui-même ; & ayant engagé *Eric* à se joindre à lui, ils équipèrent un vaisseau monté de trente-cinq hommes. Mais comme le vieux *Eric* se disposoit à partir, & alloit joindre son vaisseau, son cheval s'abbattit par hasard sous lui, accident qu'il regarda comme un avertissement que le ciel lui donnoit de renoncer à son entreprise ; étant donc retourné chez lui, *Leif* moins superstitieux partit sans plus de délai.

Il découvrit d'abord une des terres que *Biarn* avoit vues, & qui étoit la plus voisine de la Grœnlande. Ayant fait jeter l'ancre il y descendit ; mais il n'y trouva que des pierres plattes, sans aucune verdure ; c'est pourquoi il l'abandonna après lui avoir donné le nom de *Helleland*, ou de *pays plat*. De-là après une courte navigation, il passa à une autre terre que *Biarn* avoit aussi observée : c'étoit un pays fort bas, où l'on appercevoit quelques forêts éparses & beaucoup de sable blanc. Il l'appela *Mark-land* ou *pays de plaine*, & s'étant rembarqué il découvrit après deux jours

d'une navigation très-heureuſe une troiſième terre dont la côte ſeptentrionale étoit couverte par une isle. Ils y deſcendirent auſſitôt par un fort beau temps, & y trouvèrent des plantes qui portoient des graines auſſi douces que le miel. Delà s'étant rembarqués, ils firent voile à l'oueſt pour chercher un port, & entrèrent enfin dans l'embouchure d'un fleuve, où ils furent portés par la marée juſques dans un lac d'où ce fleuve ſortoit.

A peine eurent-ils mis pied à terre qu'ils plantèrent des tentes ſur le rivage, ſans oſer cependant s'éloigner beaucoup. Ils trouvèrent dans le fleuve quantité de ſaumons extrêmement gros. On reſpiroit un air doux & tempéré; la terre paroiſſoit très-fertile, & le pâturage excellent. Les jours d'hiver y étoient plus longs qu'en Grœnlande, (1) & l'on y voyoit

(1) *Arngrimus* ajoute d'après les anciennes chroniques, que le jour le plus court y avoit ſix heures, & la nuit dix-huit. Mais il faut avouer que rien n'eſt plus incertain que cette eſtimation des heures d'un peuple qui ne devoit avoir lui-même aucune manière préciſe de meſurer le temps. Auſſi voit-on par les raiſonnemens que *Torfæus* lui-même fait ſur ce ſujet, que l'ancien mot Iſlandois qu'on traduit par celui d'*heure* eſt très-vague & ſuſceptible d'une autre interprétation, ſuivant laquelle ce pays auroit été ſitué au 49me. degré.

moins de neige qu'en Islande. Satisfaits donc à tous égards de leur nouveau séjour, ils se bâtirent des maisons, & y passèrent l'hiver.

Mais avant que cette saison commençât, un Allemand qui étoit venu avec eux, & se nommoit *Tyrker* ayant un jour disparu, *Leif* craignant de perdre un homme qui avoit été long-temps dans la maison de son père, & qui excelloit dans plusieurs métiers, envoya du monde de tous côtés pour le chercher. Après bien des courses on le trouva enfin, chantant & sautant, & témoignant une joie extraordinaire par ses discours & ses contorsions. Les Grœnlandois surpris de ses mouvemens, lui en demandèrent la raison; mais comme ils avoient de la peine à s'entendre à cause de la différence des langues, ce ne fut pas sans beaucoup de difficultés que *Tyrker* leur fit comprendre qu'il avoit trouvé des raisins sauvages dans un lieu voisin qu'il leur indiqua. Les Grœnlandois curieux de cette nouveauté, s'y firent conduire sur-le-champ, & en rapportèrent quantité de grappes à leur chef aussi étonné qu'eux-mêmes. *Leif* doutoit cependant encore que ce fussent des raisins, mais *Tyrker* l'assura qu'il étoit né dans un pays où il

y avoit des vignes, & qu'il connoiſſoit trop bien cette eſpèce de fruit pour pouvoir s'y méprendre. *Leif* s'étant rendu à ces raiſons donna à ce pays le nom de *Vinlande*, c'eſt-à-dire, *pays de vin*.

Au printemps ſuivant il retourna heureuſement en Grœnlande; mais un de ſes frères nommé *Thorvald* jugeant que *Leif* avoit laiſſé ſa découverte imparfaite, obtint d'*Eric* ſon vaiſſeau avec trente hommes d'équipage. Arrivé en *Vinlande*, *Thorvald* ſe ſervit des maiſons que *Leif* avoit fait bâtir, & y paſſa l'hiver ſubſiſtant de la pêche qui étoit très-abondante. Au printemps il prit avec lui une partie de ſon monde, & alla du côté du couchant reconnoître le pays. Ils y découvrirent partout des payſages agréables, des forêts le long des côtes, des rivages couverts d'un ſablon blanc, beaucoup d'isles ſéparées les unes des autres par de petits bras de mer peu profonds, nulle trace de bêtes féroces, ni d'hommes, à la réſerve d'un monceau de bois élevé en forme de pyramide. Après avoir employé l'été à cette courſe, ils revinrent en automne reprendre leurs habitations d'hiver; mais l'été ſuivant *Thorvald* ayant voulu examiner la côte de l'eſt & du nord, ſon vaiſſeau fut maltraité par

la tempête, & le reste de la belle saison fut employé à le radouber. Il fit planter ensuite la quille qui étoit hors de service à l'extrémité d'un cap, qui fut à cause de cela appelé *Kiellar-næs* ou cap de la quille. Cela fait il se rembarqua pour aller reconnoître la côte de l'est, où il donna des noms à diverses baies & caps qu'il y découvrit.

Un jour qu'attiré par la beauté du rivage il avoit mis pied à terre, il découvrit trois petits bateaux de cuir, dans chacun desquels étoient trois personnes tranquilles & à moitié endormies. *Thorvald* & ses gens coururent aussitôt à eux, les saisirent tous à la réserve d'un seul, & par une férocité aussi imprudente que barbare, les mirent à mort le même jour. Peu de temps après, comme ils se reposoient sur le même rivage, ils furent tout-à-coup tirés de leur sécurité par l'arrivée d'une multitude de petits bateaux qui couvroient toute la baie. *Thorvald* ordonna sur-le-champ à sa troupe de se garantir avec ses planches des traits & des flèches dont leurs ennemis remplissoient l'air. Les sauvages ayant ainsi inutilement employé toutes leurs flèches, prirent la fuite précipitamment après une heure de combat. Les

Norvégiens les appelèrent par mépris *Skrælingues*, c'eſt-à-dire, hommes petits & foibles. Les chroniques diſent que cette ſorte d'hommes n'a point de forces, ni de courage, & que quand il y en auroit une armée entière, on ne devroit pas les craindre. *Arngrimus* ajoute que ces *Skrælingues* ſont le même peuple qui habite à l'oueſt de la *Grœnlande*, & que les Norvégiens établis dans ce pays avoient donné le même nom aux ſauvages qu'ils y avoient trouvés.

Cependant *Thorvald* porta les juſtes peines de ſon inhumanité : ſeul de tout l'équipage il fut bleſſé mortellement, & mourut peu de temps après. Il y a apparence qu'il avoit déjà quelque teinture du chriſtianiſme qui commençoit alors à ſe répandre dans la *Grœnlande* Norvégienne, puiſqu'il ordonna qu'en l'enterrant on mît une croix à ſes pieds, & une autre à ſa tête. Son corps ayant été enſeveli à la pointe du cap où il avoit projeté de s'établir, ce cap fut appelé à cauſe de cette croix *Kroſſa-næs* ou *Korsnæs*. La ſaiſon étant trop avancée pour ſe mettre en mer, l'équipage paſſa le reſte de l'hiver en *Vinlande*, & n'arriva en *Grœnlande* qu'au printemps de l'année ſuivante. Le vaiſſeau, ajoute-t-on, étoit

chargé de ſeps de vigne, & de tous les raiſins qu'on avoit pu conſerver.

Leif avoit laiſſé un troiſième fils nommé *Thorſtein*, qui ayant appris la mort de ſon frère *Thorvald*, s'embarqua la même année ſur ſon vaiſſeau avec ſa femme nommée *Gudride*, & vingt hommes choiſis. Il ſe propoſoit principalement dans ce voyage d'apporter le corps de ſon frère en *Grœnlande*, pour l'y enſevelir dans une terre agréable à ſes mânes, & d'une manière plus honorable à ſes parens. Mais pendant tout l'été les vents furent orageux & contraires, & après d'inutiles efforts *Thorſtein* fut rejeté en *Grœnlande*, ſur une côte fort éloignée de la colonie Norvégienne. Ce fut là qu'il fut retenu par la rigueur de l'hiver, privé de tout ſecours, & expoſé à toute l'intempérie d'un climat ſi rude. Une maladie contagieuſe ſe joignit à tant de maux, ou en fut la ſuite. La plupart des compagnons de *Thorſtein* & *Thorſtein* lui-même périrent. *Gudride* ſa veuve eut ſoin du corps de ſon époux qu'elle emporta au printemps ſuivant, & fit enſevelir dans le tombeau de ſa famille.

Juſqu'ici nous n'avons vu faire aux Norvégiens que de bien foibles efforts

pour s'établir en *Vinlande*. L'année qui suivit la mort de *Thorstein* fut plus favorable au projet d'y établir une colonie. Un riche Islandois nommé *Thorfin*, dont les chroniques nous ont conservé soigneusement la généalogie, vint de Norvège en *Grœnlande* avec une nombreuse suite. Il y fit connoissance avec *Leif* qui depuis la mort de son père *Eric* gouvernoit la colonie ; il en obtint la permission d'épouser *Gudride*, & acquit par ce mariage les droits que *Thorstein* son premier mari avoit sur ses établissemens de *Vinlande*. Peu de temps après *Thorfin* partit pour s'en mettre en possession, suivi de *Gudride* & de cinq autres femmes, outre soixante matelots, une quantité de bétail, d'outils, de provisions. Rien n'avoit été omis de tout ce qui peut servir à faire réussir une entreprise de ce genre. A peine fut-il arrivé qu'il trouva sur la côte une grande baleine dont il se saisit, au grand avantage de toute la troupe ; le pâturage se trouva d'ailleurs si gras & si abondant, qu'un taureau qu'ils avoient amené avec eux en devint en peu de temps d'une force & d'une férocité extraordinaires.

Le reste de la belle saison & l'hiver se passèrent à prendre toutes les mesures nécessaires pour s'affermir dans le pays,

& s'y procurer toutes les commodités dont on avoit l'idée. L'été ſuivant les *Skrælingues* (les naturels du pays) vinrent en foule avec diverſes marchandiſes (1) pour commercer avec eux. On remarqua que les cris du taureau les effrayèrent ſi fort qu'ils ſe jetèrent en foule dans la maiſon de *Thorfin*, dont ils enfoncèrent les portes avec une extrême précipitation. On ne laiſſa pas de faire quelques échanges avec eux; mais *Thorfin* défendit ſévèrement de leur donner des armes, quoique ce fût la choſe pour laquelle ils témoignoient le plus de paſſion. Les femmes Grœnlandoiſes leur offrirent différentes ſortes de laitage qui leur plurent ſi fort, qu'ils venoient en foule en demander en échange de leurs pelleteries. Quelques difficultés qui s'élevèrent entr'eux obligèrent cependant les *Skrælingues* à ſe retirer, & *Thorfin* pour prévenir toute ſurpriſe de leur part, fit environner les maiſons de la colonie d'une forte paliſſade.

L'année ſuivante il ne ſe paſſa rien de remarquable. Les *Skrælingues* revinrent

(1) Il eſt remarqué dans les chroniques que ces marchandiſes conſiſtoient principalement en pelleteries, en zibelines, peaux de rats blancs, &c.

offrir leurs marchandises, & solliciter les *Grœnlandois* de leur donner des armes: comme on persistoit à leur en refuser, un d'entr'eux déroba une hache, & s'en retourna fort satisfait vers sa troupe. Là voulant faire l'essai de cet instrument inconnu, il en donna un grand coup à un de ses camarades qui tomba mort sur la place. Tous ceux qui en furent témoins demeurèrent immobiles d'étonnement, jusqu'à ce qu'un d'entr'eux qui par sa taille & par son air sembloit être supérieur aux autres, s'avançant, prit la hache, l'examina long-temps & la jeta ensuite avec indignation dans la mer aussi loin qu'il lui fut possible.

Après un séjour de trois ans *Thorfin* s'en retourna dans sa patrie, avec des raisins & plusieurs marchandises précieuses; le bruit s'en répandit dans le Nord, & plusieurs personnes attirées par la curiosité & l'appas du gain voulurent aller en *Vinlande*. L'auteur de la chronique nommée le *manuscrit de Flatey*, remarque que *Thorfin* après quelques voyages finit ses jours en Islande, qu'il y bâtit une très-belle maison où il vécut avec magnificence comme un des premiers seigneurs du pays; qu'il avoit un fils nommé *Snorro* lequel étoit né en

Vinlande; que *Gudride* sa femme fit après sa mort un voyage à Rome, & qu'à son retour se consacrant uniquement à Dieu, elle finit ses jours dans un cloître d'Islande, près d'une église que son fils avoit fait bâtir. L'auteur ajoute que son récit est fondé sur les témoignages & la relation de *Thôrfin* lui-même, & il en parle comme de faits connus de tout le monde. Un autre manuscrit rapporte les mêmes circonstances avec quelques variations peu considérables.

Mais revenons à la nouvelle colonie, où *Thorfin* avoit sans doute laissé une partie de son monde. Deux frères nommés *Helgue* & *Finbog* Islandois de naissance, étant allés en Grœnlande, se laissèrent persuader d'équiper deux vaisseaux pour faire un voyage dans ce nouveau pays. *Freidis* fille d'*Eric le Roux* les y accompagna; mais cette méchante femme indigne d'appartenir à une famille qui s'étoit si fort illustrée, trompa les frères Islandois, & durant leur séjour en *Vinlande*, excita des troubles dans la colonie qui se terminèrent enfin par le massacre de trente personnes. Après cette cruelle scène *Freidis* n'osant plus rester en *Vinlande*, se réfugia chez son frère *Leif* en Grœnlande, où elle passa le reste

de ſa vie mépriſée & haie de tout le monde. *Helgue* & *Finbog* avoient été du nombre de ſes malheureuſes victimes. Il eſt vraiſemblable que ceux qui échappèrent s'établirent & reſtèrent dans le pays.

C'eſt là en abrégé ce que l'on trouve dans les anciennes annales des Iſlandois touchant cette ſingulière expédition ; comme elles n'en ont parlé qu'incidemment, on ne doit pas être ſurpris du ſilence qu'elles gardent ſur les ſuites de cet événement : il y a lieu de conjecturer qu'on continua encore long-temps à faire des voyages en *Vinlande* ; mais que toutes ces courſes poſtérieures n'ayant plus rien de particulier, les hiſtoriens ſe ſont contentés de rapporter celles qui ont contribué à la découverte du pays, & à la fondation de la colonie. Cependant il eſt encore parlé pluſieurs fois de la *Vinlande* dans les chroniques Iſlandoiſes. Il y en a une que les critiques ont toujours rangée dans la claſſe des plus autentiques qui fait expreſſément mention d'un prêtre Saxon nommé *Jean*, lequel après avoir pendant quatre ans ſervi l'égliſe d'Iſlande, alla en *Vinlande* dans le deſſein de convertir la colonie Norvégienne ; voyage qui fut ſans doute aſſez infructueux, puiſqu'il y fut condamné à mort. En 1121,

un évêque de Grœnlande nommé *Eric*, s'y rendit auſſi dans la même vue, mais on ignore avec quel ſuccès. Depuis ce temps-là il paroît que la *Vinlande* commença à être oubliée peu-à-peu dans le Nord, jusqu'à ce qu'enfin la *Grœnlande* chrétienne étant perdue, l'Iſlande entièrement déchue de ce qu'elle avoit été, le Nord ravagé par la peſte & affoibli par ſes diviſions inteſtines, on en perdit le ſouvenir, tandis que les Norvégiens de *Vinlande* eux-mêmes, n'ayant plus de commerce avec l'Europe, ſe mêloient avec les naturels du pays, ou étoient détruits par eux. Quoiqu'il en ſoit, le témoignage de nos chroniques ſe trouve confirmé de la manière la plus poſitive par celui d'*Adam de Brême* hiſtorien eſtimé du ſiècle même où la *Vinlande* fut découverte. *Adam* étoit un vertueux eccléſiaſtique qui tenoit tout ce qu'il en raconte de la bouche du roi de Dannemarc *Suenon II*, avec qui il s'étoit longtemps entretenu pendant le ſéjour qu'il avoit fait dans ce royaume : voici ſes propres paroles : (1) » Le roi de Dan» nemarc m'a auſſi raconté que pluſieurs » perſonnes avoient trouvé une autre isle

(1) Vid. Adam. Brem. de Situ Dan. c. 246.

» dans cet Océan qui baigne la Norvège » ou le *Finmarck*; que cette isle s'appelle » *Vinlande*, parce que les vignes y viennent d'elles-mêmes; & nous savons, » non par des oui-dire fabuleux, mais » par le rapport certain des Danois, » que les fruits y croissent sans culture. » Par où l'on voit que ce fait n'étoit pas seulement reconnu pour certain en *Grœnlande*, en Islande, & en Norvège, mais qu'il avoit fait aussi du bruit en Dannemarc: (1) Ajoutons qu'il en avoit fait de même en Angleterre, en Normandie, & sans doute encore plus loin. Aussi l'historien des Normands & des Anglois, ce même *Orderic Vital* que j'ai déjà cité, nomme-t-il la *Vinlande* avec la Grœnlande, l'Islande, & les Orcades comme des pays soumis à la domination du roi de Norvège, & dont le commerce & les tributs enrichissoient son royaume. (2) Ce qu'*Adam de Brême* dit immédiatement

(1) *Rudbek* a prétendu que ce passage d'*Adam* regardoit la *Finlande* en Suède. Jamais cet homme si fertile en conjectures hasardées n'en a proposé une plus insoutenable. *Adam* de Brême connoissoit très-bien la *Finlande*, puisqu'il la nomme dans ce même ouvrage. Ce seroit perdre le temps que de réfuter une opinion contraire à toute vraisemblance, & dénuée de toute sorte de fondement.

(2) Order. Vital. Hist. Eccles. ad. an. 1098.

après le paſſage que j'ai rapporté mérite auſſi quelque attention, parce qu'on y voit quelle étoit la paſſion des Norvégiens pour les expéditions maritimes, & ce qu'on n'attendroit pas d'un peuple auſſi peu éclairé, pour ces expéditions mêmes qui ſe bornoient à des découvertes. » En s'avançant plus au Nord, » dit *Adam de Brême*, on ne trouve » plus qu'une mer immenſe couverte de » glaces énormes, & toujours enveloppée » de ténèbres. (Il veut ſans doute parler des brumes preſque continuelles ſi connues de tous ceux qui ont fréquenté les mers du Nord de l'Amérique.) » C'eſt » ce qu'a éprouvé dernièrement *Harald* » prince des Norvégiens très-expéri- » menté, qui voulant connoître l'éten- » due de l'Océan Septentrional alla le » découvrir avec pluſieurs vaiſſeaux ; » mais les bornes du monde s'étant cou- » vertes à leur vue de profondes téné- » bres, ils eurent peine à éviter de ſe » perdre dans les mers immenſes qui » étoient devant eux. » On entrevoit à travers ce langage figuré que *Harald* avoit formé quelque grand projet que l'hiſtoire nous laiſſe ignorer. Et ſans doute *Harald* ne fut pas le ſeul de ſon ſiècle & de ſa nation dont les entrepriſes

en ce genre ſont reſtées dans l'oubli. Le haſard influe ſur la renommée comme ſur toutes les choſes humaines. Sans un haſard nous ignorerions les efforts que fit le grand *Alfred* pour découvrir un paſſage aux Indes par les mers du Nord-Eſt. (1) De tout temps les Européens ſemblent avoir été portés par un inſtinct qui leur eſt propre aux entrepriſes grandes & hardies. On pouvoit prévoir dès lors que la gloire de connoître le monde entier leur étoit réſervée. Et ſans doute le temps viendra où ils meſureront les terres auſtrales, où ils navigeront ſous les pôles, & parcourront librement & ſûrement notre globe dans tous ſes ſens.

Revenons à notre ſujet. La découverte d'un pays éloigné qu'on nomma *Vinlande*, & l'exiſtence d'une colonie de Norvégiens dans ce pays, me paroiſſent des faits trop bien confirmés par tous les témoignages qu'on vient de voir, & racontés avec trop de circonſtances probables pour qu'on puiſſe raiſonnablement en douter. Mais il n'eſt pas auſſi facile

(1) On a découvert une relation de ce voyage écrite par *Otter*, le même que *Alfred* avoit envoyé dans ces mers. Voyez *Periplus Otteri ab And. Byſſæo edit. Hafniæ.*

de ſavoir quel eſt le pays que ces Norvégiens de *Grœnlande* découvrirent. Pour faire avec ſuccès une pareille recherche il faudroit connoître la partie de l'Amérique la plus voiſine de la Grœnlande, ſes habitans, leurs langues, leurs traditions, leurs uſages, les productions de leur pays, connoiſſances que tous les livres connus juſqu'ici ne ſauroient fournir que très-imparfaitement. Cependant ſi nous n'en ſavons pas aſſez pour marquer avec quelque exactitude l'emplacement de la *Vinlande*, nous pouvons du moins ſuppoſer que cette colonie peut être fixée ſur les côtes du *Labrador* ou dans l'isle de *Terre-neuve* qui en eſt voiſine, & il n'y a en effet dans les relations de nos anciennes chroniques aucune circonſtance qui ne s'explique aſſez naturellement par cette ſuppoſition.

Le peu de temps que les Norvégiens paroiſſent avoir mis à paſſer de la Grœnlande dans ce nouveau pays, forme d'abord une difficulté qu'il eſt important de lever. Pour cela il faut faire attention que ces Norvégiens ont pu faire voile de la côte occidentale de la Grœnlande, puiſque, comme on l'a dit ci-deſſus, ils avoient formé des établiſſemens ſur l'une & l'autre côte. Or il eſt certain que le

détroit de *Davis* qui ſépare la Grœnlande occidentale du continent de l'Amérique n'a que très-peu de largeur en plusieurs endroits. Je vois par le Journal du ſavant M. *Ellis*, dans ſa relation du voyage à la Baye de *Hudſon*, qu'il ne mit que ſept à huit jours d'une navigation médiocrement favorable pour aller du Cap *Farewel*, c'eſt-à-dire, de la pointe méridionale de la Grœnlande, juſqu'à l'entrée du détroit de *Hudſon*. Or certainement cette diſtance eſt plus grande que du même Cap à la partie la plus voiſine du *Labrador*. Elle ne peut même être de plus de 200 lieues de France, ce qui ne fait guères qu'un trajet de ſept à huit jours, quand même on ſuppoſeroit que les anciens navigeoient plus lentement qu'aujourd'hui. Par conſéquent ce trajet ne pouvoit effrayer des navigateurs accoutumés à des courſes bien plus conſidérables, juſques ſur les côtes d'Ecoſſe, d'Irlande, de France, & même d'Eſpagne & d'Italie.

En effet rien de plus fréquent dans l'hiſtoire du Nord que des exemples de voyages par mer bien plus conſidérables que celui qu'a exigé la découverte de l'Amérique. Et ſi l'on a ici les préjugés contre ſoi, c'eſt que la poſition de la

Grœnlande relativement à ce nouveau monde n'eſt point aſſez généralement connue. Sans cela quelle difficulté trouveroit-on à comprendre le moins quand on a compris le plus? Pourquoi ne ſeroit-on pas même ſurpris que des navigateurs auſſi hardis, auſſi curieux de découvertes, auſſi accoutumés à courir ſur toutes les mers, n'euſſent pas franchi un intervalle de 200 lieues qui les ſéparoit de l'Amérique, tandis que dans leur première patrie ils entreprenoient habituellement des voyages de trois & de quatre cent lieues? Je ſais que lorſqu'ils alloient déſoler l'Angleterre, la France, l'Eſpagne, ou l'Italie, on peut ſuppoſer qu'ils ſe dirigeoient par la vue des côtes, & qu'ils ne s'en éloignoient jamais beaucoup. Mais comment concevoir la rapidité de leurs mouvemens, s'ils n'euſſent jamais perdu la terre de vue? Comment auroient-ils pu paſſer du Dannemarc & de la Norvège, en Angleterre avec de nombreuſes flottes? Comment auroient-ils découvert l'*Iſlande*, les isles de *Fero* & de *Schetland*, & la *Grœnlande*? Je ne ſaurois donc trouver dans la diſtance de l'Amérique aucune difficulté qui m'empêche de croire que les Norvégiens l'ayent découverte. Voyons ſi l'on en peut for-

mer d'autres avec plus de fondement.

Les relations de nos chroniques & le nom donné au pays découvert s'accordent à nous le repréſenter comme un pays où la vigne croiſſoit ſans culture. Cette ſeule circonſtance a jeté des doutes ſur la vérité de leur récit dans l'eſprit de bien des gens. Mais loin que leur doute me paroiſſe fondé, je trouve en examinant la choſe de plus près que cette circonſtance confirme très-bien tout le reſte. Je ne me contente pas de dire qu'il ſeroit poſſible que les Norvégiens ne connoiſſant pas bien les raiſins euſſent pris pour ce fruit la groſeille en grappes nommée dans les langues du Nord *Viin-bær*, *fruit* ou *grain de vin*, parce qu'on en fait en pluſieurs lieux une boiſſon fermentée. Mais je puis avancer ſur l'autorité des voyageurs les plus dignes de foi que ce n'eſt pas ſeulement dans le *Canada* que la vigne croît naturellement, & porte un fruit petit mais d'aſſez bon goût, mais qu'on obſerve la même choſe dans des contrées plus ſeptentrionales, & d'ailleurs extrêmement froides en hiver. Ici le témoignage de M. *Ellis* peut nous tenir lieu d'une multitude d'autres. (1) Cet

(1) Voyage à la baye de Hudſon, par *Ellis*, T. 2. p. 75.

obſervateur ſavant & curieux a trouvé la même eſpèce de vigne autour des établiſſemens des Anglois à la baye de *Hudſon*. Il en compare le fruit au raiſin de Corinthe. On ſait que la terre de *Labrador* n'en eſt pas éloignée, qu'elle eſt en partie ſituée ſous le même degré, & en partie plus méridionale; les productions ſemblent en être les mêmes. D'ailleurs les Européens n'y pénétrant jamais fort avant, quand même aucun voyagenr n'y auroit trouvé la vigne, on n'auroit aucune raiſon de douter qu'il n'y en eût. Mais nous avons lieu d'attendre de plus grands éclairciſſemens ſnr ce ſujet. M. *Calm* botaniſte Suédois, élève du célèbre *Linnæus*, a parcouru le Canada il y a quelques années en ſavant & en curieux. Selon lui la colonie de *Vinlande* étoit dans l'isle de *Terre-neuve* qui n'eſt ſéparée, comme on ſait, du continent du *Labrador* que par le détroit de *Belle-isle*, qui n'a que quelque lieues de largeur. (1) Il promet d'en donner la preuve dans une partie de ſon ouvrage qui n'a point encore paru. Perſonne n'eſt en effet plus en état

(1) Calms Reſa til norra-America T. 2. p. 471.

de continuer cette recherche qu'un auteur qui a été ſur les lieux.

Toutes les autres circonſtances du récit de nos chroniques s'accordent ſi bien avec celles des relations des voyageurs modernes que ce concert ne ſauroit être plus grand. Ceux-ci nous diſent que les Sauvages de ces contrées peuvent raſſembler en peu de temps une multitude de canots, à cauſe du grand uſage qu'ils en font pour la pêche; qu'ils ſe ſervent de flèches & de traits avec aſſez d'adreſſe, qu'ils pêchent la baleine ſur leurs côtes, & chaſſent dans l'intérieur du pays, enſorte que leurs marchandiſes ſont des côtes de baleine, & des pelleteries de diverſes ſortes; qu'ils ont une grande paſſion pour les ouvrages de quincaillerie & ſurtout pour les armes, les haches, & les autres inſtrumens de cette eſpèce; (1) qu'ils ſont fort enclins à voler les étrangers, mais d'ailleurs timides & peu guerriers.

Si vous ajoutez à ces traits qu'ils ſont d'une ſtature médiocre & peu exercés à combattre, il ne paroîtra pas ſurprenant que des Norvégiens, c'eſt-à-dire, les hommes les plus grands & les plus forts

(1) V. Ellis ci-deſſus.

de

de l'Europe les aient regardés avec mépris comme une espèce foible & abatardie. Il est assez remarquable que le nom de *Skrælingues* qu'ils leur donnèrent à cause de cela, est le même par lequel ils désignoient les naturels de la *Grœnlande* qu'ils venoient de découvrir. C'est qu'en effet ces *Grœnlandois* & les *Eskimaux* semblent n'avoir été qu'un même peuple; & cette ressemblance qui a frappé tous les modernes ne pouvoit échapper aux Norvégiens plus à portée encore de les comparer. « On croit, » dit M. *Ellis*, que les *Eskimaux* ne sont » qu'un même peuple avec les *Grœnlan-* » *dois* ; & ce sentiment paroît d'autant » plus vraisemblable qu'on fait plus d'at- » tention au peu de largeur du détroit » de *Davis*, & à la vie vagabonde que » toute cette nation a coutume de me- » ner partout où elle se trouve. » C'est aussi le sentiment de M. *Egede* qui connoissoit les *Grœnlandois* mieux que personne : il observe que suivant leurs propres récits le détroit de *Davis* n'est qu'une baye profonde qui va en s'étrécissant vers le Nord, au point qu'on voit aisement de la Grœnlande le continent opposé de l'Amérique, que cette baye se termine par un fleuve qui se jette à son extré-

mité, & que par-là les Sauvages vagabonds & endurcis au froid pourroient passer aisément d'une terre à l'autre, quand même ils n'auroient point de canots.

Il résulte, ce me semble, de tout ce qu'on vient de dire, qu'on ne sauroit douter que les Norvégiens de Grœnlande n'aient découvert le continent de l'Amérique, que le pays où ils se sont établis ne soit ou la terre de *Labrador* ou *Terre-neuve*, & que leur colonie n'y ait subsisté long-temps. Mais aussi c'est-là tout ce que nous pouvons en dire avec certitude. Tenter de marquer plus précisément le lieu de cet établissement, son étendue, & les vicissitudes qu'il a souffertes, ce seroit un travail entièrement inutile. Peut-être le temps ou le hasard nous en apprendront-ils un jour davantage. Je dois épargner au lecteur avec le même soin & des conjectures incertaines, & des réflexions qu'il fera mieux que moi.

*

CHAPITRE XII.

Des mœurs & des usages des anciens peuples du Nord.

CE qu'on vient de dire de la passion des anciens Scandinaves pour la guerre, forme, si j'ose ainsi parler, la partie dominante & fondamentale de leur caractère & de leurs mœurs. Tout portoit chez eux l'empreinte de cette passion, leurs préjugés, leurs coutumes, leurs occupations journalières, leurs amusemens. Ils passoient la plus grande partie de leur vie dans les camps ou sur leurs flottes, occupés de combats réels ou de préparatifs & d'imitations de combats; car s'ils étoient forcés à vivre en paix, l'image de la guerre faisoit encore leurs plus vifs plaisirs. Ils avoient des revues, des batailles feintes qui devenoient souvent sérieuses, des tournois, des exercices du corps tels que la lutte, le pugilat, la course &c. Le reste du temps étoit ordinairement employé à chasser, à s'entretenir des affaires publiques, à boire & à dormir. *Quand les Germains ne vont point à la guerre*, dit *Tacite*, *ils*

passent le temps-à boire ou à dormir. Les plus braves gens parmi eux ne font rien ; on laisse la conduite du ménage & de la famille aux femmes, aux vieillards, & aux infirmes ; le reste passe tout le jour à ne rien faire, par une étrange contrariété de nature, de ne pouvoir vivre en repos, & d'aimer tant l'oisiveté. (1) Les auteurs Grecs & Romains font à tous les Celtes le même reproche ; & il est aisé de comprendre que des peuples qui attachoient l'idée du mépris à toute espèce de travail de corps & d'esprit, n'avoient le plus souvent rien de mieux à faire que de s'ennivrer ou de dormir. C'étoit-là la marque, c'étoit le plus noble usage de la liberté, quand l'état n'armoit point les bras des citoyens. Un homme libre plaçoit son plaisir & sa gloire à être invité souvent à des repas solemnels. On a vu que l'espérance d'un festin éternel peupla le Nord de héros. Dans d'autres climats on a imaginé d'autres délices & d'autres récompenses. Tous les peuples ont été gouvernés dans leur enfance par l'influence du climat. Leurs premiers législateurs, loin de penser à lui prescrire les bornes nécessaires, em-

(1) Tacit. de Mor. German. c. 2.

portés eux-mêmes par ce torrent, en redoublent souvent la force par leurs institutions, & surtout par les préjugés qu'ils répandent. *Chez les Celtes*, dit leur savant historien, *il n'y avoit point d'assemblée d'un peuple, ou d'un canton, point de fête civile ou religieuse, point de jour de naissance, de mariage ou d'obséques, qui fût duement solemnisé; point d'amitié ni d'alliance qui fût bien cimentée, si le festin n'avoit été de la partie.* (1) Il est aussi parlé continuellement de festins & d'immenses festins dans les monumens historiques de l'ancienne Scandinavie. *Tacite* a remarqué, que chez les Germains la table des grands étoit la solde de la noblesse. Un grand seigneur ne pouvoit mieux réussir à s'attacher un grand nombre de cliens qu'en donnant des repas fréquens & magnifiques. Les Germains délibéroient à table des choses les plus importantes, de l'élection des princes, de la paix, de la guerre &c. Le lendemain ils examinoient ce qui avoit été conclu la veille, estimant, ajoute le même historien, *qu'il falloit consulter dans un temps où l'on ne songe*

(1) Voyez Pelloutier Histoire des Celtes. T. I. L. 2. c. 12.

point à se déguiser ni à feindre, & prendre sa résolution lorsqu'on est de sang froid. Tous les Celtes étoient dans l'usage de boire à ces festins de la bière, de l'hydromel ou du vin, dans des cruches de terre ou de bois, ou dans des cornes de bœufs sauvages dont leurs forêts étoient pleines, ou enfin dans les crânes de leurs ennemis. Le plus distingué de l'assemblée prenoit le premier le vase, se levoit, saluoit son voisin ou celui qui le suivoit en dignité, en l'appelant par son nom, & vuidoit la coupe, & apres l'avoir fait remplir, la présentoit à celui qu'il avoit nommé. De cet usage des Celtes est venu celui de boire à la santé des conviés; mais je ne sais si celui de boire à l'honneur des dieux a été également commun aux mêmes peuples, ou s'il étoit seulement connu de quelques nations du Nord. « Dans les festins solemnels, » tels que ceux qui suivoient les sacrifi» ces, dit *Snorro Sturléson*, on vuidoit » d'abord ce qu'on appeloit la coupe » d'*Odin* pour obtenir la victoire, & un » règne glorieux; ensuite la coupe de » *Niord*, & celle de *Frey* pour une sai» son fertile; après quoi plusieurs avoient » accoutumé de boire encore une coupe » pour *Brage*, le dieu de l'éloquence &

» de la poésie. » Les Scandinaves étoient si fort attachés à cet usage, que les premiers missionnaires ne pouvant l'abolir, se contentèrent de les engager à substituer à leurs fausses divinités, le vrai Dieu, J. C. & les saints, à l'honneur desquels ils burent religieusement pendant plusieurs siècles. Dans les temps du paganisme ils buvoient de même à l'honneur des héros ou de leurs amis morts glorieusement. Enfin c'étoit aussi principalement dans les festins que se formoient & que se cimentoient ces confraternités dont il est si souvent parlé dans les anciennes chroniques. Il y avoit peu de braves qui ne fussent membres d'une ou de plusieurs; la principale règle à laquelle on s'y astreignoit étoit de défendre ses confrères en toute occasion, & de venger leur mort aux dépens de sa propre vie. Ce serment se prêtoit & se renouvelloit dans des festins qui avoient aussi leurs loix. Quand le christianisme eut été reçu dans le Nord, ces confrairies subsistèrent encore, mais elles changèrent peu-à-peu d'objet. Comme il fut défendu d'y nourrir des projets d'inimitié & de vengeance, l'intempérance & l'ivrognerie en restèrent les seuls soutiens. Plus de deux cent ans après que

les Scandinaves eurent embrassé la foi, ils avoient encore des confrairies dont les plus grands seigneurs étoient membres. Mais les désordres occasionnés par ces assemblées ne faisant qu'augmenter, les conciles furent enfin obligés de les supprimer tout-à-fait.

Cette passion pour les armes, & pour les plaisirs de la table nous annoncent assez que celle de l'amour ne devoit pas avoir autant d'empire sur les Scandinaves : & d'ailleurs on n'ignore pas que les hommes y naissent beaucoup moins sensibles dans les pays du Nord. En effet la façon de penser & de sentir de ces peuples étoit à cet égard toute opposée à celle des Asiatiques & de quelques peuples du midi. Ces derniers, par un contraste singulier & cependant ordinaire, semblent de tout temps avoir eu pour les femmes beaucoup de passion & très-peu d'estime : esclaves & tyrans tout à la fois, ne leur demandant point de raison, & oubliant la leur avec elles, ils ne faisoient que passer de l'adoration au mépris, & des sentimens d'un amour effréné & idolâtre, à ceux d'une jalousie inhumaine, ou d'un mépris plus insultant encore. Aux yeux des peuples du Nord au contraire,

les femmes paroissoient moins faites pour servir à la volupté que pour être des égales & des compagnes, dont l'estime aussi précieuse que les faveurs, ne pouvoit être glorieusement acquise que par des égards, des procédés généreux, & des efforts de courage & de vertu. Je sens que tout cela paroîtra d'abord peu vraisemblable, & que la dureté du caractère de ces peuples paroîtra fort difficile à concilier avec une façon de penser qui suppose autant de délicatesse. Mais je crois cependant cette observation assez certaine pour avancer qu'il est très probable que ce sont ces mêmes nations qui ont le plus contribué à répandre dans toute l'Europe cet esprit d'équité, de modération & de générosité du sexe le plus fort envers le plus foible qui fait aujourd'hui un des caractères distinctifs de nos mœurs; j'ose même dire ce goût de galanterie si peu connu des peuples anciens les plus policés à d'autres égards.

Qu'il y ait eu un commerce d'égalité & de liberté entre les hommes & les femmes chez les peuples dont nous parlons, c'est ce qu'on doit attendre de ces âges où la fortune des citoyens étoit bornée & presqu'égale, où les mœurs

étoient ſimples, où les paſſions ne ſe développoient que tard, & avec la raiſon; où elles étoient modérées par un climat rigoureux, & par un genre de vie très-dur; où le gouvernement enfin n'avoit d'autre but que de maintenir & d'étendre la liberté. Mais les Scandinaves alloient plus loin, & ces hommes ſi fiers qu'aucune puiſſance n'auroit pu contraindre à plier, quand il s'agiſſoit des femmes, ſembloient n'être plus ſi jaloux de leurs droits & de leur indépendance. Si nous voulons remonter juſqu'aux principes de la religion des Celtes, nous y trouverons une preuve, & peut-être une des principales cauſes de cette déférence dont le ſexe jouiſſoit parmi eux. J'ai dit ſouvent qu'un de leurs dogmes les plus révérés étoit celui qui faiſoit intervenir l'action de la divinité juſques dans les plus petites choſes, & qui établiſſoit même que tout phénomène ſans exception n'étoit qu'une manière dont elle manifeſtoit ſa volonté à ceux qui ſavoient comprendre ce langage. Par-là tous les mouvemens involontaires des hommes, leurs viſions, leurs déſirs ſubits & imprévus devenant des avertiſſemens ſalutaires du ciel, méritoient auſſi l'attention la plus ſérieuſe,

& attiroient un reſpect univerſel à ceux qui ſervoient ainſi d'organe à une divinité bienfaiſante. Mais les femmes paroiſſoient bien plus dignes que nous de remplir une ſi noble fonction, elles qui communément plus aſſujetties que les hommes aux loix inconnues du tempérament, ſemblent moins obéir à la réflexion qu'à l'inſtinct de la nature & du ſentiment. De-là vient que les Germains admettoient les femmes dans leurs conſeils & délibéroient avec elles ſur les matières d'état. De-là vient que chez eux auſſi-bien que chez les Gaulois, il y avoit toujours dix prophéteſſes pour un prophète, tandis que dans l'Orient la proportion contraire ſemble avoir eu lieu. De-là vient que rien n'étoit plus ordinaire autrefois dans le Nord que des femmes qui rendoient des oracles, guériſſoient les maux les plus incurables, prenoient la forme qui leur plaiſoit, excitoient des tempêtes, déchaînoient les vents, voyageoient dans les airs, opéroient, en un mot, tous les prodiges de la *Féerie*. Douées de lumières ſurnaturelles, bientôt ces prophéteſſes devenant des *Fées*, influèrent ſur les événemens qu'elles prédiſoient, & toute la nature fut peu-à-peu abandonnée à leur

disposition. *Tacite* ne nous laisse aucun doute là-dessus. *Les Germains*, dit-il, *sont dans l'opinion qu'il y a quelque chose de divin & de prophétique dans les femmes. Ils se gardent bien de mépriser leurs conseils, ou de négliger leurs oracles.* (1) Il n'est pas douteux que la même chose n'ait eu lieu chez les Scandinaves. Au rapport de *Strabon* les Cimbres avoient à leur suite des prophétesses vénérables par leur tête chenue, & par des robes de lin d'une blancheur éclatante. Aussi voit-on toujours ces peuples inséparables de leurs femmes, les mener avec eux dans leurs expéditions les plus éloignées, écouter leurs avis avec respect, & craindre autant dans les défaites les reproches dont elles les accabloient, que les coups mêmes de leurs ennemis. Ajoutons que chez les Celtes les hommes uniquement occupés de la guerre & de la chasse, laissoient à leurs femmes le loisir & le soin d'acquérir diverses connoissances utiles qui les faisoient ensuite regarder par leurs maris comme des oracles & des prophétesses. C'est ainsi qu'elles seules faisoient une étude des propriétés des simples, & de l'art

(1) Tacit. de Mor. German. c. 8.

de guérir les bleſſures, art auſſi myſtérieux dans ces temps-là, que le beſoin en étoit fréquent. Dans les anciennes chroniques du Nord ce ſont toujours des filles ou des femmes qui panſent les bleſſures de leurs amans ou de leurs époux, & l'on en verra des exemples dans la ſuite de cet ouvrage. Il en étoit de même des ſonges : les femmes excelloient dans l'art de les interpréter.

Ce n'eſt pas tout encore. Dans un temps où la piraterie & le goût des avantures expoſoient de tous côtés la foibleſſe à des attaques imprévues, les femmes, & celles ſurtout que leur beauté rendoit célèbres, avoient quelquefois beſoin de libérateurs, & très-ſouvent de défenſeurs. Tout jeune guerrier avide de gloire, & ce mot déſignoit dans ce temps-là des nations entières, devoit donc ſouhaiter de ſe charger d'un ſoin qui lui promettoit de la gloire qui flattoit le plus naturel de tous les penchans, & une autre paſſion alors peut-être auſſi forte, celle d'une vie errante & vagabonde. Les choſes qu'on recherche acquièrent ſouvent d'autant plus de prix qu'elles coutent plus d'efforts. Après quelques courſes pénibles conſacrées à la défenſe du beau ſexe, un brave le

respectoit plus que jamais. Aussi se croyoit-il bien récompensé quand il obtenoit pour salaire la main de celle qu'il avoit délivrée, & l'on sent d'abord combien ces mariages devoient être honorables dans la façon de penser de ces peuples. Ainsi l'émulation multiplia bientôt le nombre de ces chevaliers galans. Les femmes à leur tour prirent de-là l'idée d'une certaine fierté, & s'accoutumèrent à se regarder comme aussi nécessaires à la gloire des hommes, qu'elles le sont à leurs plaisirs. Celles qui avoient mérité d'avoir plusieurs défenseurs ne cédoient qu'aux poursuites du plus vaillant : celles qui n'avoient point été dans le cas d'être défendues, vouloient du moins qu'un amant eût prouvé qu'il étoit capable de braver au besoin toute sorte de dangers pour elles. Il n'en falloit pas tant pour enflammer de pareils hommes du désir de se surpasser les uns les autres, & de faire briller leur audace & leur intrépidité. Mais de plus le caractère même des femmes ne laissoit que ce moyen glorieux de gagner leurs cœurs. Naturellement chastes & fières elles n'étoient guères accessibles que par-là. Elevées dans les mêmes préjugés que les hommes sur ce qui constitue le verita-

ble honneur, elles étoient inſtruites de bonne heure à mépriſer ceux qui paſſoient leur jeuneſſe dans une obſcure tranquillité. Tous les monumens hiſtoriques de l'ancienne Scandinavie ſont les garans de ce que j'avance ici. On y voit clairement le goût de la chevalerie comme dans ſon germe. L'hiſtoire des autres nations nous le préſente enſuite ſe développant, ſe répandant en Eſpagne, en France, en Italie, en Angleterre avec les peuples du Nord, qui s'y établirent. En effet c'eſt ce même goût qui reſſerré enſuite dans de plus juſtes bornes a produit la politeſſe galante qui eſt depuis long-temps un caractère diſtinctif de nos mœurs, goût précieux qui relève encore le prix du plus doux des nœuds de la ſociété, qui aſſocie à la courte ivreſſe de l'amour tous les charmes des ſentimens de l'eſtime & de l'amitié, les modère & les anime tour-à-tour les uns par les autres, & en augmente la force, le nombre & la durée. Il ſeroit bien ſuperflu de prouver que ce n'eſt pas des anciens Romains que nous tenons cette façon de penſer. Il ſuffit d'en appeler à ceux qui les connoiſſent, & tout le monde les connoît. Mais quand j'avance que les égards que

nous avons pour les femmes n'eſt probablement qu'un reſte de cette eſpèce de culte religieux que leur rendoient nos ancêtres, & de l'ancienne autorité dont ce ſexe jouiſſoit chez les peuples du Nord, je ne puis me diſpenſer de prouver par des faits, une opinion ſi contraire au préjugé & à la première apparence. Rien ne ſera plus facile.

En quelqu'endroit que nous ouvrions les anciennes hiſtoires du Nord, nous y verrons des chevaliers auſſi galans qu'intrépides. Le roi *Regner Lodbrog*, dont j'ai ſouvent parlé, & qui étoit un des plus célèbres héros de ſon temps, animé par cette paſſion qui, ſuivant *Montagne*, *eſt entrepreneuſe de grandes choſes*, ſignala ſa jeuneſſe par un exploit galant. Un prince Suédois avoit une fille nommée *Thora*, célèbre dans tout le Nord par ſa beauté. Dans la crainte de quelque téméraire, il la confia de bonne heure, peut-être pendant ſon abſence, à la garde d'un de ſes officiers, & lui donna un château pour ſa demeure. Mais cet homme ayant conçu une forte paſſion pour *Thora* ne voulut plus la rendre, & prit ſi bien ſes meſures pour s'en aſſurer la poſſeſſion, que le prince Suédois ne fit que des efforts inutiles

pour la délivrer. Enfin désespérant d'y réussir par ses seules forces, il fit publier dans toutes les contrées voisines, que celui qui vaincroit le ravisseur de *Thora*, de quelque condition qu'il put être, l'obtiendroit en mariage. De tous ceux qui accoururent pour mériter un prix si glorieux & si doux, le jeune *Regner* fut le plus heureux; il délivra la belle captive, & l'épousa: exploit qui le mit au rang des héros, comme il le dit lui-même dans cette ode qu'il composa à la veille de sa mort, & dont on a déjà vu quelques traits. *Thora* étant morte, *Regner* épousa une jeune bergère que le hasard lui fit appercevoir sur les côtes de Norvège. Les circonstances de cet événement ne sont point inutiles à mon but, & je les rapporterai d'après une histoire Islandoise de la vie de *Regner* qui est estimée fort ancienne. (1) *Aslauga* étoit le nom de cette bergère la plus belle de tout le pays; aussitôt qu'elle vit une flotte aborder près de l'endroit où elle gardoit son troupeau, cédant à un désir naturel à son sexe, elle peigna

(1) Voyez Regnara Lodbrogs Saga c. 5. ap. Biorneri Histor. Reg. Her. & Pugil. Res præcl: gest. Stockholm 1737.

diligemment ſa longue chevelure dorée qui lui deſcendoit juſqu'aux pieds, & alla ſe laver le viſage & les mains à la fontaine voiſine. Les gens que *Regner* avoit envoyés à terre pour chercher des proviſions ayant vu cette fille furent ſi frappés de ſa beauté, qu'ils retournèrent ſur leurs vaiſſeaux, ne rapportant au roi que les marques de l'admiration qu'elle leur avoit cauſée. Le roi ſurpris de ce récit, voulut juger par lui-même ſi cette bergère étoit en effet aſſez belle pour avoir pu faire oublier à ſes gens les ordres dont il les avoit chargés. Il envoya dans cette vue un ſeigneur de ſa ſuite pour l'engager à venir ſur ſon bord; mais la ſage *Aſlauga* n'y voulut conſentir qu'après que le roi lui eut fait donner ſa parole, qu'il ne lui arriveroit rien dont ſa vertu pût s'allarmer: s'étant donc laiſſée conduire vers lui, *Regner* ne l'apperçut pas plutôt que ſaiſi d'un mouvement d'admiration, il ſe mit à chanter ces vers: *O puiſſant* Odin! *que ce ſera pour moi une conſolation douce & imprévue que celle que vous m'adreſſez, ſi cette jeune & belle bergère veut permettre que nous joignions enſemble nos mains en un ſigne d'une alliance eternelle!* *Aſlauga* voyant que la paſſion du roi s'enflam-

moit de moment en moment, craignit qu'il ne manquât à ſa parole, & ne répondit à un compliment ſi flatteur que par d'autres vers, (car cette façon de s'exprimer étoit plus honnête que la proſe, & marquoit, comme nous le dirons enſuite, qu'on avoit de l'eſprit & de la politeſſe.) *O roi*, s'écria-t-elle donc, *vous mériteriez quelque malheur, ſi vous me manquiez de parole. J'ai ſalué le roi, il faut qu'il me faſſe à préſent reconduire chez mes parens.* Cette réponſe ne fit qu'irriter la paſſion du prince Danois; il lui propoſa de l'emmener à ſa cour, & de l'y faire jouir d'un ſort qui exciteroit l'envie de ſes compagnes. Pour donner plus d'efficace à ſes prières, il lui offrit même une magnifique robe ornée d'argent qui avoit ſervi à la reine *Thora* ſa première épouſe: *Prenez*, dit-il, en lui adreſſant encore des vers, *prenez, ſi vous êtes ſage, cette veſte bordée d'argent qui appartenoit à* Thora. *Les riches vêtemens ſont faits pour vous: les belles mains de* Thora *ſe ſont ſouvent promenées ſur cet ouvrage, & il ſera cher juſqu'à ſon dernier moment à celui que le Nord a appelé le prince des héros.*

Aſlauga réſiſta encore à cette épreuve: *Non*, dit-elle au roi en chantant, *je me*

ferois ſcrupule d'accepter une robe ſi belle, l'ornement de la reine Thora. *Je ne ſuis pas digne de porter des vêtemens ſi magnifiques; un drap noir & groſſier eſt tout ce qui convient à une bergère qui ſe repoſe dans une cabane, ou ſe voit obligée d'errer ſur les ſables du rivage pour garder ſes chèvres.* Enſuite reprenant un langage plus naturel, elle déclara au roi que quelque forte que fut ſa paſſion, elle étoit réſolue de n'y céder que quand elle ſe feroit aſſurée de ſa conſtance; qu'il devoit donc aller terminer l'expédition pour laquelle il étoit ſorti de ſon royaume, & que ſi à ſon retour il perſiſtoit dans les mêmes ſentimens, elle feroit diſpoſée à ſuivre en Dannemarc ceux qu'il envoyeroit pour l'y conduire. L'amoureux *Regner* fut obligé de ſouſcrire à ces conditions, & partit ſur-le-champ en jurant à *Aſlauga* qu'elle le reverroit bientôt victorieux & plus épris que jamais. En effet quelques mois après il reparut lui-même avec ſa flotte dans l'endroit où la bergère demeuroit. Elle fut auſſitôt menée au roi; mais elle eut aſſez d'habileté & d'aſcendant ſur lui pour en obtenir que leur mariage ne feroit célébré qu'à leur retour en Dannemarc & en préſence de toute la cour.

Il eſt aiſé de voir par ce récit, où j'ai ſuivi fidèlement les termes mêmes de l'original, que les mœurs & les bienſéances n'étoient point ignorées des Scandinaves de ces temps-là : c'en eſt même ſans doute une grande preuve que de les voir obſervées dans une circonſtance où l'illuſion du pouvoir, & celle de la plus ſéduiſante des paſſions ſe réuniſſoient pour les faire oublier. Au reſte je ne garantis point que l'hiſtorien dont j'emprunte ce récit n'y ait ajouté de ſon chef quelques circonſtances ; quoique le fait ſoit encore aujourd'hui confirmé par la tradition du pays, & que l'ouvrage dont je l'ai tiré ſoit rangé par *Torfœus* au nombre des monumens autentiques ; mais quand même il ſeroit romaneſque pour la plus grande partie, il ſuffit qu'il ſoit ancien, & écrit par un homme inſtruit de l'hiſtoire & des mœurs de ſon pays. Qu'importe en effet que *Regner* ait fait réellement tout ce que les chroniques rapportent de lui, pourvu qu'elles ne lui attribuent rien qui ne ſoit véritablement dans le génie & dans le caractère de ſes contemporains ?

A cet exemple il ſeroit aiſé d'en joindre une multitude d'autres auſſi propres à confirmer la remarque que je viens de

s'attire leur estime. (1) *Chez les Germains*, ajoute *Tacite*, *les garçons ne goûtant qu'assez tard même les plaisirs légitimes*, *leur jeunesse n'est point épuisée. On ne se hâte pas non plus d'établir les filles.* Mais aussi cet âge étant passé, il n'étoit pas rare chez les peuples du Nord d'épouser deux femmes & souvent davantage. C'étoit un usage très-ancien. Les hommes riches & puissans regardoient même la pluralité des femmes comme une marque de grandeur. Des raisons de politique donnoient aussi quelquefois lieu à ces mariages, suivant *Tacite*; parce que les grands étoient obligés de céder à l'empressement de plusieurs familles qui briguoient leur alliance. Le christianisme eut beaucoup de peine à triompher de cette coutume qui régnoit encore dans le Nord au dixième siècle. Tous les enfans avoient un droit égal à la succession de leur père, & le titre de bâtard n'étoit donné qu'aux enfans qui naissoient hors de toute espèce de mariage. Cependant il paroît qu'une des femmes jouissoit de quelque supériorité, & étoit regardée comme la première & la plus légitime. Mais ses prérogatives ne consis-

(1) Cæsar de Bell. Gall. L. 2.

toient souvent qu'en des distinctions dont nos femmes seroient, je pense, peu jalouses, comme celle de suivre son mari dans le tombeau, ou le bucher sur lequel on l'exposoit.

Les cérémonies du mariage étoient fort simples, & consistoient principalement en festins. Après avoir obtenu l'agrément des parens ou du tuteur de la fille, & son consentement, l'époux fixoit le jour des nôces, rassembloit ses parens & ses amis, & envoyoit quelques-uns des derniers pour recevoir la dot & l'épouse en son nom des mains de son père. Les amis répondoient du dépôt qu'on leur confioit, & s'ils en avoient abusé, la loi les condamnoit à une amende trois fois plus grande que celle qu'on payoit pour un meurtre: le père ou le tuteur de la fille la suivoit aussi dans la maison de son époux, & la lui remettoit entre les mains. Après cela les deux époux se mettoient à table avec les conviés. On buvoit leurs santés avec celles des dieux & des héros; les amis de l'épouse l'élevoient, & la portoient sur leurs épaules, ce qui étoit parmi les Goths une marque d'estime; l'épouse étoit conduite au lit nuptial par son père, & l'on portoit devant elle

une multitude de flambeaux, uſage qui a été également connu des Romains & des Grecs, & qui n'eſt point encore tout-à-fait aboli dans quelques endroits du Nord. Le mariage conſommé, l'époux faiſoit divers préſens à ſa femme, comme d'une couple de bœufs pour la charrue, d'un cheval harnaché, d'un bouclier avec la lance & l'épée. *C'étoit*, dit *Tacite*, *pour l'avertir qu'elle ne devoit point mener une vie délicieuſe & oiſive, mais qu'elle étoit appelée à partager les travaux de ſon mari, à être ſa compagne dans les dangers, & à courir les mêmes haſards, ſoit dans la paix ſoit dans la guerre. Les femmes*, ajoute-t-il, *donnoient auſſi de leur côté quelques armes; c'étoit-là le lien ſacré de leur union, leurs myſtérieuſes cerémonies, les dieux qui préſidoient à leur hyménée.* Ces bœufs attachés au joug, ce cheval équipé, ces épées, ces lances, tout devoit faire entendre aux femmes quel ſeroit le cours de leur vie, quelle en ſeroit peut-être la fin. Les armes devoient être ſoigneuſement conſervées, & ſe ſignaler entre les mains des époux pour ſervir un jour de dot à leurs filles, & paſſer à leur poſtérité.

La fidélité des femmes Germaines a

toujours été renommée, & à juste titre; & en général la chasteté étoit une vertu commune chez ces peuples. Laissons parler encore *Tacite* sur ce sujet: on ne se lasse point d'entendre cet admirable écrivain. » Le respect pour la sainteté du » mariage est un des caractères distinc» tifs des nations Germaniques, & celui » qui mérite le plus nos éloges.... La » vertu des femmes s'y trouve à l'abri » même de l'occasion, loin de ces spec» tacles qui rendent le vice aimable, » loin de ces festins qui réveillent les » passions. Ni les hommes, ni les fem» mes ne savent employer l'art de l'écri» ture à mener sourdement une intrigue. » Dans une nation si nombreuse rien de » plus rare que l'adultère. On le punit » sur-le-champ, & c'est le mari qui se » fait justice. En présence des parens il » coupe les cheveux à la criminelle, la » chasse de chez lui toute nue, & la » promène dans le village en la chargeant » de coups. Quand une fille se désho» nore, qu'elle n'espère point de grâce. » Ni jeunesse, ni beauté, ni bien, ne » lui feroient trouver un parti. Car on ne » plaisante point sur le vice chez les « Germains. Là, corrompre & succom» ber sont des crimes qu'on n'excuse

» point en disant, tel est le siècle.....
» Et les bonnes mœurs ont plus de
» pouvoir sur ces barbares, que n'en
» ont les bonnes loix sur les peuples
» policés. » (1)

Ces témoignages s'accordent parfaitement avec ceux de nos monumens historiques. Je l'ai déjà observé dans l'article de la religion. Elle annonçoit des peines cruelles dans les enfers à ceux qui séduisoient les femmes. *Adam de Brême* remarqua dans le voyage qu'il fit en Dannemarc que l'adultère y étoit puni très-sévèrement. La femme qui en étoit convaincue étoit, disoit-il, vendue sur le champ. La loi des Islandois n'étoit pas moins remarquable. Non-seulement elle décernoit des peines très-graves contre le rapt & l'adultère, mais elle entroit encore dans de plus grands détails. On y défendoit expressément les baisers, les embrassemens clandestins : celui qui avoit donné un baiser à une femme malgré elle étoit condamné à l'exil. Si c'étoit avec son consentement, il payoit trois marcs d'argent. Chaque degré de *ce crime* étoit évalué avec la même rigueur. Celui qui avoit abusé d'une femme libre

(1) Tacit. Germ. c. 19.

étoit mis à mort. S'il avoit eu commerce avec une affranchie, il étoit banni : si c'étoit avec une esclave, il étoit renvoyé en payant trois marcs d'amende. (1) Il paroît que chez les Danois & les Suédois un mari qui surprenoit sa femme en adultère, étoit en droit de la tuer, & de mutiler le galant. *Saxon* fait même de cet usage une loi qu'il attribue au roi *Frothon*. (2)

Lorsque les peuples du Nord se transplantèrent dans les pays du midi de l'Europe, ils y portèrent des loix, une retenue, une chasteté qui excitèrent une surprise générale. » Rougissons, disoit *Salvien* prêtre de *Marseille*, auteur du cinquième siècle ; » rougissons & soyons » couverts d'une salutaire confusion. Par- » tout où les Goths sont les maîtres on » ne voit de désordre que chez les an- » ciens habitans. Ceux ci se sont même » corrigés sous la domination des Van- » dales. Evénement incroyable ! prodige » inoui ! La sévérité de la discipline des » barbares a rendu chastes les Romains » mêmes. Les lieux souillés par leurs » désordres, les Goths les purifient par

(1) Arngrim. Jon. Crymog. *p.* 89.
(2) Sax. Gramm. L. V.

» leur chasteté. Nation cruelle, dit-il encore, » mais admirable par sa conti- » nence! » (1) Toutes ces vertus ne furent pas de longue durée. Le climat alluma bientôt ces froides imaginations; les loix changèrent, & les mœurs plus encore que les loix.

Les mariages étoient ordinairement féconds chez ces peuples; mais les riches non plus que les pauvres ne se faisoient aucun scrupule d'exposer les enfans qui en naissoient, lorsqu'ils n'avoient pas envie de les élever. (2) Cette barbare coutume a été aussi celle des Grecs & des Romains, long-temps avant que la prospérité, le luxe, ni les arts pussent être accusés de les avoir corrompus: tant il est vrai que l'ignorance ne remédie à rien, & que les hommes en savent toujours assez pour imaginer des crimes. Il n'est pas moins remarquable que long-temps avant que les premières lueurs du christianisme eussent percé dans le Nord, on y pratiquât déjà une espèce de baptême des enfans. La chronique de *Snorro Sturleson* parlant d'un seigneur Norvégien qui vivoit sous *Harald aux*

(1) Salvien L. 7. de gubern. dei.
(2) *Voyez* Verel. not. ad Hervor. *p.* 95.

beaux cheveux, dit qu'il verſa de l'eau ſur la tête d'un enfant qui venoit de naître, & l'appela *Haquin* du nom de ſon père. *Harald* lui-même avoit été baptiſé de cette façon, & on remarque la même choſe du roi *Olaüs Trygueſon* que ſa mère *Aſtride* fit baptiſer, & nommer *Olaüs* auſſitôt après ſa naiſſance. Les Livoniens obſervoient la même cérémonie; & il faut bien qu'elle fût auſſi en uſage chez les Germains, puiſque le célèbre pontiſe *Grégoire III*, dans une lettre à *Boniface* leur apôtre, lui preſcrit la manière dont il doit ſe conduire à cet égard. (1) Il eſt vraiſemblable que tous ces peuples avoient en vue, en lavant ainſi le corps des enfans, de détruire l'effet des conjurations & des maléfices que de mauvais génies pouvoient employer pour leur nuire au moment de leur naiſſance. Pluſieurs peuples de l'Aſie & de l'Amérique ont attribué cette vertu à des ablutions de ce genre; & les Romains mêmes ne s'écartoient de cet uſage, qu'en ce qu'ils ne les employoient pas uniquement pour les enfans nouveaux nés. (2)

(1) Vid. Epiſt. 122. apud Nic Serar. in Epiſt. Sti. Bonifacii Martyris.

(2) Vid. Keyſler antiq. ſelect. *p.* 313.

Je ne répéterai point ce que j'ai dit ailleurs de l'éducation que les Scandinaves donnoient à leurs enfans. Mais je ne dois pas négliger de parler du plus grand avantage qu'ils en retiroient, je veux dire la santé & la force du corps. Les auteurs Grecs & Latins ne parlent qu'avec étonnement de la taille & la force des peuples du Nord. *César* remarque que les Suèves se nourrissent de lait, qu'ils chassent beaucoup, que dès leur bas âge, ils ne font rien qui les gêne ou qui les applique, & que c'est pour cela qu'ils sont si robustes & d'une taille si énorme. (1) *Végéce* dit positivement que la haute taille des Germains leur donnoit un grand avantage sur la *petitesse Romaine*, pour me servir de ses expressions. Les lances, les épées & les autres armes que l'on a pu conserver de ces âges là, & même de siècles beaucoup moins reculés, ne sont plus qu'un objet de curiosité & d'étonnement pour les descendans de ceux qui s'en servoient autrefois. Mais c'est surtout à la vue de ces énormes & grossiers monumens de l'architecture des anciens peuples du Nord, qu'on a raison d'admirer leur force

(1) Bell. Gall. L. I. c. 1.

prodigieuſe. Tout le monde a oui parler du monument ſitué dans la plaine de *Salisbury* en Angleterre, où l'on voit une multitude de rochers d'un poids énorme dreſſés ſur une de leurs extrémités, & ſervant de baſe à d'autres rochers dont pluſieurs ont juſqu'à 16 pieds de longueur. Les monumens de cette eſpèce qu'on voit en Irlande, en Weſtphalie, & ſurtout dans l'Oſtfriſe, dans les Etats de Brunſvic, en Meklenbourg, & en pluſieurs endroits du Nord, ne ſont guères moins étonnans. L'ignorance des âges ſuivans ne pouvant comprendre que des hommes euſſent pu conſtruire de pareils édifices, les a attribués à des démons ou à des geans; mais quoique leurs fondateurs n'ayent pas eu ſans doute tous les ſecours de la mécanique moderne, que ne pouvoient pas tant de forces & de ſi grandes forces réunies? Des peuples Américains ſans aucune des machines dont nous nous ſervons, ont placé dans la conſtruction de leurs temples des pierres d'une groſſeur prodigieuſe que nous n'entreprendrions pas aujourd'hui de déplacer. On conçoit que la patience s'uniſſant à la force a pu venir à bout de mouvoir de pareils rochers, & de les dreſſer enſuite au moyen

de quelques collines artificielles sur la pente desquelles on les glissoit. C'est aussi sans contredit cette extrême force, & cette haute taille qui ont accrédité les bruits si communs dans toutes les anciennes histoires, que des géans ont été les premiers habitans de la terre. Le froid qui étoit autrefois en Europe plus rigoureux qu'il ne l'est aujourd'hui, les exercices continuels, la continence des hommes, leurs mariages tardifs, leur nourriture simple, leur vie sauvage, l'inapplication continuelle de leur esprit, sont sans doute les principales causes qui leur procuroient cette heureuse & étonnante végétation, & toutes les fois qu'elles se réuniront encore, elles nous montreront que la nature toujours jeune, toujours inépuisable, peut faire en tout temps ce qu'elle a fait une fois.

C'étoit encore à cette vigueur extraordinaire de leur tempérament que les Scandinaves devoient cette vieillesse saine, cet âge avancé dont plusieurs d'entr'eux jouissoient, avantage qu'ils ne regardoient le plus souvent qu'avec indifférence, ou même avec dédain, & auquel les hommes n'ont mis un prix si haut, que depuis que la découverte de tant d'arts & de plaisirs nouveaux a

rendu leur vie plus courte & plus agréable. En effet la plupart d'entr'eux n'attendoient point ce terme reculé que la nature mettoit à la leur. Les combats généraux ou particuliers, la navigation, le ſuicide étoient autant de portes toujours ouvertes à qui vouloit ſortir de ce monde, & ſuivre l'unique & glorieuſe route qui menât à un avenir heureux. L'empire qu'avoit pris ſur eux cette étrange perſuaſion ne ſe fait jamais mieux ſentir que quand on conſidère les uſages qu'ils obſervoient dans ces dernières ſcènes de la vie, & les cérémonies de leurs funérailles. Dans les temps les plus anciens elles étoient à la vérité fort ſimples. Les Scandinaves avant l'arrivée d'*Odin*, ſe contentoient de poſer le corps du défunt ſous un monceau de terre & de pierres, en y joignant les armes dont il s'étoit ſervi. Mais *Odin* introduiſit dans le Nord plus de magnificence & des pratiques nouvelles. Dans les âges qui ſuivirent ſon arrivée en Dannemarc, on élevoit un bucher, & l'on y réduiſoit le corps du mort en cendres. Ces cendres étoient recueillies dans une urne qu'on enſeveliſſoit ſous une colline. Mais cet uſage étranger ne fut jamais abſolument univerſel, & le premier prévalut de nou-

veau cinq ou six cent ans après, à ce qu'on peut conjecturer. Ces deux espèces de rites funèbres ont donné lieu à la diction de deux âges différens dans l'ancienne histoire du Nord. Le premier étoit nommé l'*âge du feu*, & le second l'*âge des collines*; celui-ci dura jusqu'à ce que le christianisme fût devenu dominant dans le Nord.

C'étoit surtout lorsqu'un héros ou un prince avoit péri glorieusement dans quelque combat qu'on déployoit toute la magnificence possible pour lui rendre les derniers devoirs d'une manière digne de lui. On portoit sur le bucher tout ce qu'il avoit le plus chéri pendant sa vie, ses armes, son or, son argent, son cheval & ses domestiques. Ses cliens & ses amis se faisoient aussi très-souvent un devoir & un honneur de mourir avec lui pour l'accompagner dans le palais d'*Odin*. Enfin sa femme étoit ordinairement brûlée sur le même bucher; & si le défunt en avoit eu plusieurs, ce qui arrivoit souvent, c'étoit celle qu'il avoit le plus aimée pendant sa vie, qui avoit le droit de suivre son époux au tombeau. *Nanna* mourut ainsi consumée par les flammes du bucher où l'on avoit placé le corps de son mari *Balder*, un des

compagnons d'*Odin*. (1) Dans l'hiſtoire d'*Olaus Tryggueſon* qu'un ancien Iſlandois nous a laiſſée, on lit un trait remarquable qui a rapport à cette coutume. » *Eric* roi de Suède, dit cet Auteur, » renvoya *Segride* ſa femme, parce qu'il » ne pouvoit ſouffrir ſon humeur inſo- » lente & impérieuſe. Mais d'autres pré- » tendent, que ce fût elle-même qui » voulut ſe ſéparer de lui, parce qu'elle » avoit appris qu'il n'avoit plus que dix » ans à vivre, & qu'elle auroit été obli- » gée de ſe faire enſevelir avec lui, ſui- » vant la loi du pays. En effet *Eric* » avoit fait vœu dans une bataille de ſe » tuer au bout de dix ans. » On peut inférer de là que les femmes des Scandinaves n'étoient pas toujours fort diſpoſées à faire ce ſacrifice cruel & abſurde à leurs époux, & que l'idée en étoit peut-être venue à leurs ancêtres les Scythes, lorſqu'ils habitoient dans les contrées plus chaudes de l'Aſie où ils avoient eu leurs premières demeures. Dans quelques endroits des Indes cet uſage eſt encore aujourd'hui religieuſe-

(1) *Voyez* Edda Mythol. 43. *Conſultez auſſi* Hiſt. Norveg. Torf paſſim. Olof. Trygguaſons ſaga *c.* 2. & Keyſler antiq. ſel. *p.* 147.

ment obſervé, depuis un temps immémorial. » La même vivacité d'imagination, » la même délicateſſe d'organes, dit très-» bien l'auteur de l'*Eſprit des Loix* » qui » fait tant redouter la mort aux peuples » de ces climats brûlans, ſert auſſi à » leur faire redouter mille choſes plus » que la mort même. » Les peuples de l'Europe ont au contraire abandonné d'aſſez bonne heure cette coutume inſenſée, quoique fondée ſur un dogme de leur religion. *Céſar* remarque qu'elle étoit déjà abolie chez les Gaulois long-temps avant que les Romains euſſent quelque communication avec eux. (1) Les Germains du temps de *Tacite* ſe contentoient auſſi de donner des chevaux aux morts pour les accompagner, & il eſt probable que ſans les inſtitutions d'*Odin*, ces ſacrifices des femmes à la mémoire de leurs époux, euſſent été beaucoup plutôt abolis dans la Scandinavie.

Quoiqu'il en ſoit, rien ne paroiſſoit plus glorieux ni plus magnifique, que d'entrer dans la ſalle d'*Odin* avec un cortège nombreux d'eſclaves, d'amis, de chevaux, chargé de ſes plus belles armes,

(1) *Voyez* Cæſar de Bell. Germ. L. 6. *c.* 19. Pomp. Mela L. 3. *c.* 8.

& rèvêtu de ses plus riches habits. Un prince, un grand Seigneur n'y manquoit jamais. On a trouvé dans le tombeau de *Chilperic I* les armes & les ossemens du cheval sur lequel ce roi des Francs comptoit de se présenter au dieu de la guerre. En effet on ne doutoit pas, & *Odin* lui-même l'avoit assuré, que tout ce qu'on brûloit, ou qu'on enterroit avec les morts ne prît le chemin de son palais, & ne s'y retrouvât avec eux. Les plus pauvres dans cette persuasion emportoient du moins les ustensiles les plus nécessaires, & quelque argent pour n'être pas tout-à-fait pris au dépourvu dans l'autre vie. C'étoit par un motif à-peu-près semblable que les Grecs & les Romains mettoient une pièce d'argent dans la bouche du mort pour qu'il eût de quoi payer le passage du *Styx*. Les Lapons de nos jours enterrent avec eux une pierre à fusil, & tout ce qui est nécessaire pour s'éclairer dans la sombre route qui mène à l'autre monde. Si les nations policées ont toujours bien des côtés par lesquels elles ne diffèrent guères des peuples sauvages, c'est surtout dans ce qui touche à la religion, à la mort, & à notre destinée à venir. Les hommes ne sauroient envisager de si

grands intérêts de ſang froid, & ſans tomber dans des extrémités de déſir & de crainte qui ne leur laiſſent preſque jamais le libre uſage de leur raiſon.

Toutes ces richeſſes enterrées avec les morts étoient ſous la garde particulière d'*Odin* qui les garantiſſoit, diſoit-on, des attentats d'une prophane avidité par le moyen de certains feux ſacrés & errans autour des tombeaux. Pour plus de sûreté les loix s'étoient auſſi armées de la plus grande ſévérité contre ce crime. Le chapitre dix-neuvième de la loi Salique n'eſt plein que des différentes punitions décernées contre ceux qui enlevoient les choſes précieuſes laiſſées dans les tombeaux. Cette loi leur interdit l'eau & le feu : & il faut bien qu'ils euſſent été reſpectés pendant que le paganiſme a prévalu dans le Nord, puiſqu'encore aujourd'hui, quand on ſe donne la peine de les fouiller, on y trouve ſouvent des armes, des éperons, des bagues & quelquefois des vaſes de diverſes eſpèces. Tel étoit celui qui fut ouvert en Allemagne près de *Guben*. (1) Le Germain qui y étoit enterré, aimant apparemment les plaiſirs de la table,

(1) Vid. Keyſler antiqu. ſelect. p. 137.

avoit emporté avec lui des inſtrumens de cuiſine, des flacons & des coupes de toute grandeur. Dans les isles Britanniques, en Allemagne, dans la Scandinavie, & dans pluſieurs pays au nord & à l'eſt de l'Aſie, on voit encore pluſieurs de ces monumens de leurs anciens habitans, en forme de petites collines rondes, le plus ſouvent environnées de pierres & ſituées dans quelques plaines, ou le long d'un grand chemin. Le peuple s'imagine preſque partout que ce ſont des géans qui y ſont inhumés. En effet on y trouve des os plus grands que ceux des hommes; mais il faut ſe ſouvenir que les anciens craignant d'entrer à pied dans le palais d'*Odin* enterroient leurs chevaux avec eux, enſorte qu'il eſt très-probable qu'on a pris ſouvent les os de ces animaux pour ceux des hommes.

CHAPITRE XIII.

Suite des Usages, des Sciences & des Arts des anciens Scandinaves.

On a eu raison de dire qu'un peuple qui néglige les arts agréables, cultive mal les arts nécessaires. Les Scandinaves enveloppoient les uns & les autres dans le même mépris, & faisoient tout au plus grâce à quelques-uns de ceux qui servoient leur passion favorite. Ce mépris étoit l'effet de leur religion sanguinaire, de leur amour excessif pour la liberté qui prenoit ombrage d'un séjour trop-long dans un même lieu, & surtout de leur naturel dur, querelleur & colère qui faisoit consister toute la gloire & tout le bonheur de l'homme dans le pouvoir de braver ses égaux, & de repousser les insultes.

Aussi long-temps que ce penchant fut dans toute sa force, les peuples entiers errans de forêts en forêts, & subsistant du revenu de leurs troupeaux, ne pensèrent guères à cultiver la terre. Du temps de *Tacite* les Germains s'occupoient très-peu de l'agriculture: (1) *ils*

(1) Tacit. Germ. C. I,

cultivent, dit cet hiſtorien, *tantôt une contrée & tantôt une autre, & ſont enſuite un nouveau partage des terres. Vous ne leur perſuaderiez pas auſſi facilement de labourer la terre, & d'attendre une récolte, que d'aller provoquer un ennemi, & gagner des bleſſures. Ils regardent comme une pareſſe & un manque de courage de gagner à la ſueur de ſon viſage ce qu'on peut acquérir au prix de ſon ſang.* Ce préjugé s'affoiblit cependant peu-à-peu; & on s'appliqua davantage à la culture des champs. Les grands uſages du grain dans un pays où l'on en tire ſon aliment & ſa boiſſon ordinaires, ne pouvoient manquer de produire cet effet. On voit dès le neuvième & dixième ſiècles des hommes libres, de riches propriétaires, des nobles diriger eux-mêmes les opérations du labourage. Et le chriſtianiſme ayant enfin triomphé du goût de la piraterie, & rendu à la terre une partie de ſes habitans, acheva de les mettre dans la néceſſité d'en tirer leur ſubſiſtance.

Mais le préjugé ne ſe réconcilia pas de même avec les autres arts. On les regarda encore long-temps comme des occupations aviliſſantes qui ne convenoient qu'à des eſclaves, & qui, après

avoir déshonoré ceux qui les professoient, imprimoient encore une tache à leur postérité. Les Gaulois, les Germains, les Scandinaves n'employoient ordinairement aux métiers, à toute sorte de travail du corps & de soin domestique, que des esclaves, des affranchis, des femmes, ou des vieillards assez lâches pour préférer ce genre de vie à la mort. Aussi ne connoissoient-ils guères les aises de la vie ni rien de ce qui contribue au plaisir & à l'ornement, à moins qu'ils ne l'eussent enlevé par des voies violentes dans leurs courses, ou gagné dans les services étrangers. Leurs femmes filoient elles-mêmes la laine dont une partie de leurs habits étoient faits; les pelleteries fournissoient le reste: les habits étoient justes au corps, courts & lestes comme ceux de tous les autres peuples Celtes, & non larges, longs & flottans comme ceux des Sarmates & des Orientaux. Il y avoit peut-être encore moins de luxe dans leur manière de se loger.

Du temps de *Tacite* les Germains n'avoient encore point bâti de villes, ni même de bourgs: *chacun*, dit cet auteur, *se loge suivant qu'il lui plaît, près d'une fontaine, d'un bois ou d'un*

champ, sans joindre sa maison à celle de son voisin, ou par ignorance de l'art de bâtir; ou dans la crainte des incendies. (1) Quand la religion eut permis d'élever des temples aux dieux, le concours de ceux qui venoient y offrir des sacrifices engagea peu-à-peu à bâtir à l'entour; & il s'y forma insensiblement des villes. Il en arriva autant aux environs des châteaux où les rois, les princes, ou seulement des seigneurs puissans faisoient leur résidence; & enfin les marchés où les paysans se rendoient de tous côtés pour échanger le peu de marchandises qui circuloient dans le commerce de ce temps-là, donnèrent naissance à un troisième ordre de villes qui conservent encore dans leur nom les traces de cette origine. (2) Les maisons dont ces bourgades étoient composées n'étoient pour la plupart que des chaumières soutenues par de lourdes poutres jointes avec des planches, & couvertes de gazon. La portion la plus pauvre du peuple n'étoit pas même si bien logée; de méchantes huttes, des fosses, des fentes de

(1) Tacit. German. c. 2.

(2) Ces noms sont ordinairement terminés par le mot de *Køping* c'est-à-dire marché.

rochers lui servoient de retraite dans les rigueurs de l'hiver. C'étoit-là que couchés sur la dure & à demi couverts de quelques peaux attachées avec des épines, ils passoient leurs jours dans une espèce d'engourdissement, (heureux, si l'on peut l'être par la seule privation des maux,) jusqu'à ce que réveillée par quelque cri de guerre, toute cette féroce jeunesse s'élançât de ses antres pour aller embraser les palais de Rome, & fouler aux pieds tant de beaux monumens du luxe, des arts, & de l'industrie. Mais je le répète, ce n'étoit qu'une petite partie du peuple qui vivoit dans cette ignorance absolue de tous les agrémens de la vie. Les grands se distinguèrent d'assez bonne heure par des édifices somptueux pour ce temps-là. On se piquoit surtout de leur donner une grande étendue, & de les orner de tours fort élevées. Les plus riches d'entre les seigneurs Norvégiens qui allèrent s'établir en Islande, y firent construire des maisons d'une grandeur extraordinaire. (1) *Arngrimus* assure que le palais d'*Ingolphe* avoit 135 pieds de longueur; il parle de quelques autres qui

(1) Voyez Crymog. *p.* 51.

ne cédoient guères à celui-là; mais il y a bien apparence que ce n'étoit que des espèces d'enclos qui renfermoient les esclaves & le bétail. Les plus précieux ornemens de ces palais consistoient dans des espèces de lambris, où l'on représentoit en sculpture quelques exploits remarquables du maître de la maison ou de ses ancêtres. On en trouve encore aujourd'hui des morceaux en Islande qui ont été faits il y a près de huit cent ans, & qui servent de pièces justificatives à l'histoire du pays. Cette sculpture n'est point si grossière qu'on pourroit l'imaginer. Les montagnards en Norvège & en Suède sont encore aujourd'hui doués d'une adresse singuliére pour tous les ouvrages des mains, & l'on en conserve dans des cabinets divers morceaux qui donnent lieu de s'étonner de ce que peut le talent sans le secours de l'art. (1) Ceux d'entre les Scandinaves qui se fixèrent dans des pays plus riches, adoptèrent bientôt le luxe de leurs nouveaux concitoyens, & voulurent se signaler comme eux par de somptueux édifices. Mais quoiqu'ils eussent devant les yeux

(1) Vid. Pontoppid, Hist. Nat. Norv. T. II, c. 10.

tant de beaux monumens que le temps nous a enviés, la belle & noble ſimplicité des proportions antiques leur échappa ; ils les défigurèrent par l'affectation d'une parure exceſſive, d'où naquit ce goût d'architecture appelé *Gothique* de leur nom, goût dont le règne a été ſi univerſel & ſi long en Europe, & dont les ouvrages ne font admirer qu'une patience infatigable, & un immenſe travail.

Tout ce qu'on vient de lire peut faire juger de ce qu'étoit le commerce de l'ancienne Scandinavie. Il eſt vrai que le goût qu'avoient ſes habitans pour la navigation devoit le favoriſer ; mais on ſait que la piraterie, ce malheureux métier que l'oiſiveté fait exercer, y réduit encore ceux qui ne l'exercent pas, en rendant leur induſtrie inutile. Il ne faut pas croire cependant que ces peuples n'aient fait aucune eſpèce de commerce : on croît même entrevoir dans ce que j'ai rapporté des expéditions maritimes des Norvégiens, qu'il entroit pour quelque choſe dans ces entrepriſes ; & cette conjecture ſemble confirmée par une quantité de monnoies étrangères qu'on trouve encore çà & là dans le Nord, ſi pourtant cet argent n'eſt pas, pour

la plus grande partie, un reste du butin que les pirates faisoient dans leurs courses. Il est vraisemblable que pendant long-temps tout le commerce se fit avec ces monnoies étrangères dans les lieux où il y en avoit une certaine quantité, & ailleurs par voie d'échange. On ne trouve du moins aucune monnoie frappée dans les trois royaumes du Nord avant le dixième, ou tout au plus le neuvième siècle ; & il y a lieu de croire que ce fut *Canut* le grand qui fit venir des Anglois en Dannemarc pour frapper ces petites monnoies de cuivre que l'on montre encore aujourd'hui, & qui ont ordinairement l'empreinte d'une croix, d'un soleil ou d'une étoile, sans aucun caractère. L'argent ne laissoit pas d'être fort en usage sous les rois payens pour désigner toute sorte de valeur, mais il ne paroît pas qu'on l'employât alors autrement qu'au poids.

On sent aisément que les Scandinaves ont dû s'appliquer à l'étude des astres. Cette étude si nécessaire à des navigateurs de profession entroit toujours dans l'éducation des jeunes gens qui aspiroient à acquérir de la gloire. Aussi n'est-il pas rare d'entendre dans les anciennes chroniques de jeunes guerriers vanter aux

belles dont ils veulent gagner le cœur les diverſes connoiſſances qu'ils poſsèdent, comme de jouer aux échecs, de courir ſur la glace en patins, de nager, de faire des vers, de nommer toutes les étoiles par leurs noms. Ces noms qu'ils leur donnoient n'ont rien de commun avec ceux que les Grecs & les Romains ont imaginés; ils ſont fondés ſur d'autres convenances le plus ſouvent auſſi bizarres. Ainſi la grande ourſe étoit déſignée par le nom du *grand Chien*, la petite étoit appelée le *chariot de Charles*, Orion *la quenouille de Frigga*, le Cygne *la Croix*, la Voye Lactée *le chemin de l'hiver*, &c. Du reſte qu'ils n'aient fait ſervir la connoiſſance qu'ils avoient des aſtres qu'à ſe conduire ſur mer ſans chercher à y lire leurs deſtinées, comme preſque tous les autres peuples du monde, c'eſt ce que je ne déciderai point. Leur curioſité ne s'étant pas portée vers l'avenir avec moins d'ardeur, ni par des moyens moins inſenſés, il ne faudroit pas leur faire un grand mérite d'avoir ignoré ou négligé l'aſtrologie. Ce que l'on peut avancer avec certitude c'eſt qu'ils ont été de tout temps fort attentifs à régler le cours du temps; ſoit que la religion en leur

prefcrivant certains facrifices périodiques leur rendit ce foin néceffaire, foit que ce fût un effet de cette aptitude naturelle que les peuples du Nord ont pour les fciences de calcul. Ils commençoient ordinairement l'année au folftice d'hiver, & la partageoient en deux demi-années, ou intervalles des deux folftices qui étoient fubdivifées en quart-d'années, & en mois. Les noms de ces mois paroiffent avoir beaucoup varié ; ils étoient empruntés pour la plupart des occupations champêtres qu'ils amenoient avec eux, ou des cérémonies religieufes qu'on devoit y obferver ; & ils font encore en ufage chez le peuple en plufieurs endroits du Nord. Le mois étoit partagé en femaines compofées de fept jours, ufage qu'ont adopté prefque toutes les nations que nous connoiffons depuis l'extrémité de l'Afie jufqu'à celle de l'Europe ; & le jour étoit divifé en douze parties qui avoient chacune leur nom : mais au lieu d'employer le mot de *jour*, ils fe fervoient toujours de celui de *nuit* lorfqu'ils comptoient le temps. *Tacite* remarque la même chofe des Germains, & les Anglois ont encore confervé cette coutume dans quelques façons de parler. Les Celtes regardoient

la plus longue nuit de l'hiver comme celle qui avoit produit toutes les autres, & le jour lui-même; c'eſt pourquoi ils l'appeloient la *mère nuit*, & ſe perſuadoient que c'étoit pendant une nuit ſemblable que le monde avoit été formé. C'eſt ſans doute cette opinion qui avoit donné lieu à la manière de s'exprimer que je viens de rapporter.

La néceſſité de ſoulager la mémoire fit inventer de bonne heure une eſpèce de *calendrier* qu'ils nommoient des *bâtons runiques*: c'étoit un court almanach tracé ſur des eſpèces de tablettes ou ſur des bâtons applanis. On en a qui paroiſſent d'une grande antiquité; mais je ne crois pas que perſonne en ait vu qui ne portaſſent avec eux la preuve que ceux qui les avoient faits étoient chrétiens. A la vérité cela ne prouve pas que les payens n'euſſent déjà quelqu'inſtrument ſemblable que les premiers princes convertis à la foi auront accommodés aux uſages des chrétiens. Les caractères *runiques* qu'on y trouve toujours, & quelques autres marques qui ont été en uſage parmi les payens, ſemblent le prouver; mais cette queſtion ne peut être décidée que quand nous aurons examiné ſi les Scandinaves connoiſſoient

l'ufage des lettres avant que d'embraffer le chriftianifme. C'eft ici une feconde queftion qui mérite d'être difcutée plus foigneufement.

On ne peut voyager long-temps en Dannemarc, en Norvège, & en Suède, fans y trouver des rochers de diverfes figures & grandeurs chargés de ces anciens caractères nommés *runiques*, qui paroiffent au premier coup-d'œil extrêmement différens de tous ceux que nous connoiffons. Le petit nombre de perfonnes qui fe font appliquées à les déchiffrer ont reconnu que ces monumens ne font d'ordinaire que des épitaphes écrites dans une langue qui n'eft guères moins oubliée que les caractères mêmes. Quelques-unes de ces épitaphes ont été certainement écrites dans les temps du paganifme; mais un plus grand nombre portant des traces évidentes de chriftianifme, plufieurs favans de réputation fe font perfuadé que les premiers miffionnaires envoyés chez les Germains & les Scandinaves avoient été en même temps leurs premiers maîtres dans l'art d'écrire. Ils ont appuyé ce fentiment fur diverfes preuves qui méritent quelqu'attention.

Ils prétendent d'abord détruire tout ce que les favans du Nord ont dit de

la haute antiquité des caractères *runiques* par le témoignage de divers auteurs Grecs & Latins. (1) *Androtion* cité dans *Elien* assure, que « les Thraces, ni les » autres barbares établis en Europe ne » font usage des lettres, & que ces » peuples regardent même comme une » chose honteuse de s'en servir; au lieu » que l'usage en est commun parmi les » barbares de l'Asie. » *Tacite* est encore plus formel là-dessus. *Les hommes & les femmes*, dit-il en parlant des Germains, *ignorent également le secret de l'écriture.* Presque tous les anciens qui nous ont parlé des Celtes affirment la même chose: ils disent qu'ils regardoient avec mépris toute autre occupation que celle des armes; qu'apprendre à lire & à écrire étoit se dégrader à leurs yeux; que leurs *Druides* ou leurs prêtres, soit par superstition, soit par intérêt, & apparemment par ces deux motifs réunis, proscrivoient de toutes leurs forces l'usage des lettres, & entretenoient les peuples dans l'aversion qu'ils avoient pour cet admirable secret, que ces druides prétendoient que leurs instructions devoient être secrètes, & réservées aux initiés, ce qui ne pou-

(1) Ælian. Var. Hist. L. VIII. *c.* 6.

voit ſe faire quand elles étoient confiées à un papier indiſcret. Ils confirment toutes ces autorités par divers faits. Ainſi *Théodoric* roi d'Italie ne ſavoit pas ſigner les premières lettres de ſon nom, quoiqu'il eût paſſé ſa jeuneſſe parmi les Romains. *Eginhard* raconte dans la vie de Charlemagne, que cet empereur d'ailleurs ſavant ne ſavoit pas écrire, & qu'il y avoit des peuples de Germanie ſous ſa domination dont les loix n'avoient pas encore été miſes par écrit. Sous ſon fils *Louis le Débonnaire* les Saxons s'obſtinant à ne vouloir pas lire, on fut obligé de leur mettre le vieux & le nouveau teſtament en vers qu'ils apprenoient volontiers par cœur, & chantoient à leur manière. Enfin les ſavans dont nous rapportons ici le ſentiment, croient réſoudre à la fois la difficulté tirée de la forme particulière des *Runes*, & montrer que la connoiſſance de ces caractères n'a pas précédé celle du chriſtianiſme dans le Nord, en les réduiſant aux lettres Romaines, dont ils ne diffèrent, diſent-ils, qu'en ce que les peuples du Nord ayant d'abord gravé leurs lettres ſur le bois & ſur la pierre, ils trouvèrent qu'il étoit plus facile & plus commode de tracer toutes les let-

tres en lignes droites, & d'éviter tous les contours & les arrondissemens (1).

Ces raisons sont spécieuses; mais sont-elles également solides? Les anciens, il est vrai, s'accordent tous à refuser aux Celtes la connoissance ou du moins l'usage des lettres; mais il ne s'agit ici que des Scandinaves & peut-être des peuples Germains les plus voisins de la Scandinavie. Ce sont les seuls chez lesquels on trouve des monumens runiques, & ce sont aussi ceux que les anciens connoissent le moins. Il est très-probable que *Tacite* n'a point dit ce qu'on lui fait dire dans le passage cité : ceux qui liront ce passage & qui connoîtront le génie de *Tacite*, ne douteront point que sa pensée n'ait été que chez les Germains ni les hommes ni les femmes n'employoient l'écriture à mener une intrigue (2). Ce que l'on rapporte des

(1) Le mot de *Rune* semble venir d'un mot de l'ancienne langue gothique qui signifie *couper*, *tailler*. Celui de *Bogstav*, ou de *Buchstab* dont on se sert aujourd'hui dans le Nord & en Allemagne pour désigner une lettre, a sans doute la même origine. *Bog* ou *Buch* est un hêtre, arbre dont on faisoit communément les tablettes sur lesquelles on écrivoit, & *Stav* ou *Stab* un *bâton*, une *barre*, parce que la plupart des lettres étoient droites.

(2) C'est ainsi que les meilleurs traducteurs de

Druides regarde aussi principalement les Gaulois, & n'a plus la même force quand on en fait l'application aux peuples du Nord. Il pouvoit y avoir, & il y avoit sans doute parmi eux, beaucoup de guerriers & d'hommes illustres qui ne savoient pas écrire, sans qu'on en doive conclure que toute la nation fût enveloppée dans la même ignorance. Enfin pour ce qui regarde le dernier argument dont on se sert pour assurer aux premiers missionnaires envoyés dans le Nord l'honneur d'y avoir introduit les lettres, il ne me paroît pas d'une grande force. En effet les caractères runiques pourroient être les caractères des Romains, sans qu'on fût en droit d'en conclure que les Scandinaves eussent attendu jusques au moment où ils devinrent chrétiens pour emprunter d'eux ce secret. Les lettres runiques pourroient même avoir de grandes conformités avec les Romaines sans en avoir été imitées, & tenir ces traits de ressemblance d'une origine commune; mais ce qui est plus fort c'est que cette conformité n'est rien moins que prouvée, car que la nécessité

Tacite, & en particulier M. l'Abbé de la *Bletterie*, ont rendu ce passage.

d'écrire ſur du bois ou des pierres ait obligé à ne tracer que des lignes droites, c'eſt une ſuppoſition qui laiſſe une ſi grande liberté à l'imagination de changer, d'ajouter & de ſupprimer ce que l'on veut, qu'il y a peu d'alphabets dans le monde qu'on ne pût aiſément réduire aux caractères romains à l'aide d'une fiction ſi commode. Auſſi le ſavant *Wormius* trouvoit-il que les lettres runiques pouvoient auſſi-bien ſe rapporter aux caractères grecs & hébraïques qu'aux romains (1).

Nous n'avons juſqu'ici propoſé que des doutes : voyons ſi nous ne pourrons point à préſent établir quelques vérités. L'hiſtoire Romaine nous apprend que ſous le règne de l'empereur *Valens* (2) *Ulphilas* évêque des Goths établis dans la *Méſie* & dans la *Thrace*, traduiſit la bible en langue gothique. Or nous ſavons d'ailleurs que les caractères dans leſquels cette verſion fut écrite étoient *runiques*, ou du moins en différoient très-peu. Divers auteurs ajoutent que ce fut *Ulphilas* qui les inventa ; mais eſt-il

(1) Ol. Worm. Litterat. Runica paſſim.

(2) L'an 369 V. Socrat. Hiſt. Eccl. L. 4. & Sozomen. L. 6.

probable qu'un homme ait formé le projet de donner à toute une nation de nouveaux caractères, & cela sans aucune nécessité? Si les Goths de *Mésie* & de *Thrace* n'avoient eu avant lui aucune connoissance des lettres, n'eût-il pas été plus sensé de leur apprendre à lire les caractères grecs dont l'usage étoit si étendu? D'ailleurs *Ulphilas* n'écrivoit l'évangile ni sur du bois, ni sur des pierres, mais sur du parchemin; il n'étoit donc pas obligé de défigurer les caractères des autres nations en faveur des lignes droites, nécessité qui a, dit-on, donné naissance aux caractères *runiques*. A plus forte raison ce n'eût pas été des caractères romains, comme on prétend, mais des Grecs qu'il eût altérés, puisque *Ulphilas* étoit dans un pays où l'on parloit grec. Enfin il est aisé de démêler ce qui a donné lieu à la méprise des historiens qui font d'*Ulphilas* l'inventeur de ces caractères. Les Grecs n'en avoient vraisemblablement jamais ouï parler avant lui: celui qui fait connoître une nouveauté passe aisément pour en être l'auteur; & de plus quand on compare les alphabets *runiques* tirés des inscriptions parsemées sur les rochers du Nord avec l'alphabet d'*Ulphilas*, on s'apperçoit

aisément que cet évêque y a ajouté divers caractères inconnus aux anciens Scandinaves. Sans doute ce fut sa version de la bible qui l'obligea à faire ces additions. L'ancien alphabet n'étant composé que de seize lettres, (1) ne pouvoit rendre plusieurs sons étrangers à la langue gothique, qui devoient nécessairement se rencontrer dans son ouvrage. Ces nouvelles lettres ont pu faire aisément donner à *Ulphilas* le nom d'inventeur ; c'est-là une de ces inexactitudes qui n'ont rien que d'ordinaire. Il n'en est pas moins probable qu'avant *Ulphilas*, les Goths encore plongés dans les plus épaisses ténèbres du paganisme avoient déjà quelque connoissance des lettres.

Que dirons-nous des inscriptions écrites en lettres runiques que des voyageurs assurent avoir vues dans les déserts de la Tartarie? (2) La Tartarie n'a jamais été chrétienne ; c'est de ce pays ou des environs que sont sortis les essains qui ont peuplé la Scandinavie ; les Scandinaves n'ont fait aucune expédition dans

---

(1) Verel. Runogr. Scandin. c. 7.
(2) Consultez le *Voyage dans le Nord & l'Orient de l'Europe & de l'Asie par Strahlemberg.*

leur ancienne patrie depuis qu'ils ont embraſſé la foi. Si donc le fait rapporté par les voyageurs eſt bien certain, il faudra en conclure que l'écriture *runique* eſt un art de l'Aſie tranſporté en Europe avec les peuples qui ſont venus s'y établir.

C'eſt auſſi ce que confirment toutes les poéſies & les chroniques anciennes que j'ai déjà citées tant de fois. Elles s'accordent à attribuer aux *Runes* une haute antiquité, & une origine toute payenne. C'eſt *Odin* lui-même, diſent-elles, qui les a inventées, (1) c'eſt lui qui poſſédoit éminemment l'art d'écrire, ſoit pour les uſages ordinaires, ſoit pour les opérations magiques. Pluſieurs d'entre ces lettres portoient même les noms des dieux ſes compagnons. Dans une ode très-ancienne citée par *Bartholin* (2) le poëte s'écrie en parlant des lettres runiques : *ce ſont les dieux, c'eſt Odin le ſouverain des dieux qui les a tracées.* Comment les payens auroient-ils oublié ſitôt que les lettres leur avoient été apportées par les miniſtres d'une religion étrangère, inconnue, haie même, parce

---

(1) Edda Iſland. & Barthol. *p.* 649.
(2) *Voyez* Barthol. De cauſis cont. mort. *p.* 641.

qu'on les obligeoit ſouvent par des voies violentes d'en faire une profeſſion extérieure ? Comment tous leurs poëtes théologiens auroient-ils donné ſi fréquemment à leur *Odin* l'épithète d'*inventeur des Runes ?* Enfin ce qui me paroît d'une grande force, c'eſt qu'on voit ſouvent dans nos hiſtoires des princes ou des héros payens faire uſage de ces lettres, dans des temps où il n'eſt pas probable que le chriſtianiſme eût pénétré juſques dans le Nord. (1) Il y a dans la *Blekingie* province de Suède un chemin taillé dans le roc où l'on trouve divers caractères runiques qu'on dit avoir été tracés par le roi *Halard Hyldetand* à l'honneur de ſon père. *Saxon* (2) qui vivoit du temps de *Valdemar II* rapporte que ce prince avoit envoyé des gens pour les examiner, & que la tradition les attribuoit à ce roi *Harald*, qui, ſuivant *Torfæus*,

(1) *Venantius Fortunatus* poëte latin qui écrivoit au commencement du ſixième ſiècle, parle déjà des caractères runiques dans une de ſes épigrammes adreſſées à *Flavius* L. 7. Epig. 18.

Barbara fraxineis pingatur Runa *tabellis*,
Quodque papyrus agit virgula plana valet.

C'eſt-à-dire, les barbares gravent leur *Runes* ſur des tablettes de frêne qui leur ſervent de papier.

(2) Voyez *Sax. Grammat.* in præfat. & les notes de *Steph. Stephan.* ſur cet endroit.

monta ſur le trône au commencement du ſeptième ſiècle. De même *Regner Lodbrog* ſe ſervit des lettres runiques, au rapport du même auteur, pour perpétuer le ſouvenir de ſes exploits en Biarmie (1). Les exemples de ce genre ſe trouvent à chaque page dans les chroniques anciennes, & dans l'hiſtoire de Norvège de *Torfæus.*

On peut donc conjecturer avec aſſez de vraiſemblance que ce fut en effet *Odin* qui apporta avec lui les *caractères runiques* dans le Nord. La connoiſſance des lettres s'étoit déjà répandue long-temps avant lui chez preſque tous les peuples de l'Aſie, & la patrie de ce prince pouvoit n'être pas fort éloignée de pluſieurs nations chez leſquelles cet art étoit depuis long-temps naturaliſé & en particulier des colonies grecques qui étoient en grand nombre ſur les côtes ſeptentrionales de la mer Noire. Il eſt probable auſſi que cet homme ambitieux s'en ſervit principalement pour s'attirer le reſpect des ſauvages qui habitoient alors la Scandinavie. Les uſages infinis & merveilleux de l'écriture leur perſua-

---

(1) Province du Nord de la Ruſſie. V. Sax. Grammat. lib. 9.

dèrent long-temps qu'il y avoit quelque chose de divin ou de magique dans cet art. Aussi le voyons-nous bien plus souvent employé dans la folle espérance d'opérer divers prodiges avec son secours, que dans la vue de suppléer à la mémoire, & de rendre la parole fixe & durable. Ce seroit ici le lieu de dire quelque chose de ces pratiques superstitieuses, si l'on n'avoit déjà assez rapporté d'exemples de la foiblesse de l'esprit humain, & des égaremens auxquels les nations ignorantes sont sujettes. Il suffira donc de remarquer qu'on distinguoit plusieurs espèces de *Runes*. (1) Il y en avoit de *nuisibles* nommées *Runes amères* qui servoient à donner aux autres différens maux; de *secourables* qui détournoient les malheurs; de *victorieuses*, qui procuroient la victoire à ceux qui les traçoient; de *médecinales* qu'on gravoit sur des feuilles d'arbres pour se guérir; d'autres servoient à chasser les mauvaises pensées de l'esprit, à éviter les naufrages, à soulager les femmes en travail, à préserver du poison, à détourner les effets du ressentiment de ses ennemis, à se

(1) Voyez Worm. Litterat. Runic. *p.* 33. & Barthol. de Cauf. &c. *p.* 650.

rendre une femme favorable : ces dernières devoient être employées avec une extrême prudence. Un ignorant qui écrivoit une lettre pour un autre, ou qui ſe trompoit dans le moindre trait, expoſoit ſa maîtreſſe à quelque dangereuſe maladie dont on ne pouvoit la guérir qu'en écrivant d'autres *runes* avec la plus grande exactitude. Toutes ces diverſes eſpèces ne différoient entr'elles que par les cérémonies qu'on obſervoit en les écrivant, la matière ſur laquelle on les traçoit, l'endroit où on les expoſoit, la manière dont on arrangeoit les lignes, comme en forme de cercle, de ſerpent, de triangle, &c. C'étoit dans l'obſervation de toutes ces puérilités que conſiſtoit cet art ténébreux & abſurde qui faiſoit reſpecter ſous le nom de prêtres & de devinereſſes tant d'imbécilles & de ſcélérats, & qui ſemoit dans les cœurs tant de craintes, de haines, & de jalouſies.

Cependant l'uſage raiſonnable des lettres devint peu-à-peu plus commun dans le Nord. On voit aſſez fréquemment dans les derniers ſiècles du paganiſme des rois, des capitaines célèbres, ou en général des perſonnes qui avoient été élevées avec ſoin, s'en ſervir pour

écrire des lettres, des épitaphes & des inſcriptions de divers genres. (1) Les plus anciennes de ces épitaphes ſont ordinairement celles qui ſont le mieux gravées. L'on en trouve rarement qui ſoient écrites de la droite à la gauche, (2) mais il n'eſt pas rare d'en voir qui le ſoient de haut en bas ſur une même ligne, à la manière des Chinois & de pluſieurs peuples des Indes; ou de haut en bas, & de-là tournant à gauche, & remontant juſqu'à la hauteur du point où commence la première ligne; ou de la gauche à la droite, & rebrouſſant enſuite de la droite à la gauche, manière qui a été auſſi celle des premiers Grecs qui lui donnoient un nom tiré de ſa reſſemblance avec un ſillon tracé par des bœufs. La plus grande partie des anciens monumens écrits en caractères runiques qui ſe ſont conſervés ſont des inſcriptions éparſes çà & là dans les campagnes, & gravées ſur des rochers. On écrivoit cependant auſſi ſur du bois, ſur des écorces de bouleau, & ſur des peaux préparées. Quand on avoit quelque choſe à faire ſavoir aux perſonnes

(1) *Voyez* Verel. Runograph. Scand. *p.* 21.
(2) *Voyez* Worm. Litterat. *Run. cap.* 25.

absentes, on leur envoyoit un messager avec un morceau d'écorce, ou un petit ais léger & poli sur lequel on écrivoit, ordinairement en peu de mots, ce qu'on vouloit qu'ils apprissent. On a encore quelques-unes de ces lettres, & même des lettres galantes écrites sur des écorces & des planches. Quant aux livres écrits en lettres runiques, les plus anciens que l'on ait ont été composés dans des temps où la religion chrétienne commençoit déjà à devenir dominante dans le Nord, comme il est aisé d'en juger par plusieurs indices, & surtout parce qu'on y trouve fréquemment des caractères romains mêlés aux runiques. Dans les dixième & onzième siècles ces derniers cédèrent de plus en plus la place aux autres. Peu-à-peu les missionnaires réussirent à proscrire les runes qui ne faisoient qu'entretenir le peuple dans les anciennes superstitions. Mais cette réforme ne fut pas prompte : plusieurs siècles après on a tracé encore bien des runes ; & l'on assure (1) que

(1) *Voyez* Dalin Sv. R. hist. T. I. *p.* 237. & Eric Benzel Collect. hist. Pat. *cap. I.* On a encore quantité de monnoies anciennes avec des légendes runiques & un manuscrit contenant les loix de Scanie, qu'on juge avoir 500 ans d'ancienneté & qui est écrit en entier en lettres runiques.

l'usage ne s'en est pas entièrement perdu parmi les montagnards d'une province de Suède.

Je me garderai bien d'entretenir mes lecteurs de toutes les disputes qui se sont élevées au sujet des anciennes langues du Nord. Il est vrai que ces disputes & les recherches qu'elles ont produites, quoique traitées autrefois avec beaucoup de gravité, étoient pourtant au fond des choses assez frivoles; mais ce n'est pas de ce genre de frivolité qui amuse & qui intéresse aujourd'hui. Remarquons seulement que de tout ce qui s'est dit là-dessus de part & d'autre il résulte peut-être que dans les temps les plus reculés les peuples de l'Europe parloient tous la même langue, si l'on excepte les *Sarmates* qui dès les plus anciens temps ont eu une langue à part, les *Grecs* qui empruntèrent de bonne heure beaucoup de termes des orientaux ou des Egyptiens, & les *Romains* qui adoptèrent en partie la langue des Grecs. Cette ancienne langue de l'Europe occidentale & septentrionale ne s'est conservée que dans les pays dont les Romains n'ont jamais été les maîtres, mais dans ceux-là même qu'ils ont occupés longtemps on en trouve encore divers ves-

tiges très-ſenſibles. L'eſpagnol & le françois ſont encore pleins de mots qu'on retrouve dans le tudeſque, les uns que les Romains n'ont pu faire oublier, les autres en plus grand nombre que les émigrations des peuples du Nord y ont reportés & remis en uſage. Il eſt vrai que cette langue étant auſſi étendue a été, pour ainſi dire, partagée en autant de dialectes que de peuples, & qu'elle a ſouffert bien des variations dans le même pays, ſort inévitable de toutes les langues du monde : mais on ne laiſſe pas de reconnoître dans toutes ſes branches encore ſubſiſtantes divers traits d'une commune origine. La langue tudeſque ou gothique des quatrième & cinquième ſiècles a quelques rapports avec le bas Breton, ou le Gallois. On la parle encore aujourd'hui en Iſlande, & dans les montagnes de quelques provinces de Suède : le Danois, le Norvégien, le Suédois ne ſont évidemment que la même langue, & ont la plus grande affinité avec l'Allemand, ſurtout avec celui qui ſe parle dans la Baſſe-Allemagne ; il ſemble ſeulement que les colonies étrangères qui s'établirent dans la Scandinavie & dans le Nord de l'Allemagne ſous la conduite d'*Odin*, y aient porté une prononciation

plus douce, quelques mots nouveaux en petit nombre, & des terminaisons un peu différentes.

Après ce que l'on a vu du caractère & des mœurs des Scandinaves, on ne croit pas devoir se former une grande idée de leur langue. Les hommes n'imaginant des termes qu'à mesure qu'ils acquièrent des idées, il semble d'abord qu'elle a dû être pauvre & grossière; & il ne faut pas douter en effet qu'elle n'eût été peu propre à exprimer un grand nombre d'idées abstraites; mais le peuple qui la parloit, libre, indépendant, fier, comme il l'étoit, n'a pu manquer de donner à sa langue un caractère analogue au sien. Ce qui devoit contribuer encore à lui prêter de la force & de l'élévation, c'étoit ce goût si marqué & si général qu'ils avoient pour la poésie. Cette matière est assez intéressante pour mériter d'être traitée dans quelque détail.

Les hommes étant partout essentiellement les mêmes; partout ils ont dû imaginer de faire des vers long-temps avant que d'écrire en prose. Il nous semble aujourd'hui que ce soit un renversement de l'ordre naturel, mais c'est parce que nous ne nous mettons pas à la place d'une nation qui ignore l'art de l'écriture,

ou que ſes préjugés empêchent de s'en ſervir. L'attrait de l'harmonie frappa d'abord tout le monde, mais il ne put pas y avoir longtemps de chant ſans poéſie. Quand on eut remarqué combien ces deux choſes réunies gravoient aiſément & profondément dans la mémoire ce qu'on vouloit retenir, elles acquirent encore un nouveau degré de mérite, ſurtout aux yeux de ceux qui aſpiroient à une gloire durable. On fit ſervir les vers à conſerver le ſouvenir des événemens mémorables & des grandes actions. Les loix civiles, les rites religieux, & les travaux de la campagne en firent auſſi le ſujet, parce qu'ils conſiſtent dans une ſuite de détails qui peuvent aiſément tomber dans l'oubli. C'eſt ainſi que la Grèce avoit eu déjà un Homère, un Héſiode, & tant d'autres poëtes, pluſieurs ſiècles avant que *Phérécide* écrivit en proſe, (1) que chez les Gaulois & d'autres peuples Celtes il y avoit depuis les plus anciens temps un ſi grand nombre de poëmes ſur toutes ſortes de ſujets, que la jeuneſſe dont on confioit l'éducation aux Druides

(1) Il vivoit 600 après la priſe de Troie, & l'on avoit des poéſies avant cette fameuſe expédition.

employoit quelquefois vingt années à les apprendre. (1) Cet usage consacré par une haute antiquité, titre si respectable aux yeux du peuple, subsista encore bien des siècles après que la connoissance de l'art d'écrire leur eut offert une voie plus parfaite de conserver le dépôt des connoissances humaines. Les Scandinaves à leur imitation ne firent long-temps servir leurs lettres runiques qu'aux usages insensés dont on a parlé. Ils ne pensèrent pas même durant tant d'années à écrire ces vers dont leur mémoire devoit être chargée, & ils n'en ont vraisemblablement jamais écrit qu'une très-petite partie. L'idée de faire un livre ne pouvoit entrer dans la tête d'un soldat qui ne connoissoit aucun milieu entre les exercices violens, les fatigues de la guerre & de la chasse, ou la léthargie d'une stupide oisiveté. Entre tous les biens que la religion chrétienne fit à ces peuples, celui de rendre nécessaire la connoissance des lettres n'est peut-être pas indigne d'être compté. Il ne falloit pas un motif moins sacré pour les faire rougir du préjugé barbare & invétéré qui leur faisoit mépriser cet admirable secret. Les églises

(1) Cæsar comment. Lib. VI. 14.

&

& les monaſtères furent du moins autant d'azyles où il ſe conſervoit, tandis que la férocité des mœurs de ces temps tendoit partout ailleurs à le replonger dans l'oubli. Les diſputes des théologiens & des diverſes ſectes eurent encore ce bon effet, qu'elles firent rechercher beaucoup d'anciens livres, & compoſer pluſieurs livres nouveaux. La religion celtique ne confiant le dépôt de ſes dogmes qu'à la tradition & à la poéſie, proſcrivant en quelque ſorte l'écriture par la défenſe de s'en ſervir pour les divulguer, ne pouvoit au contraire qu'étendre & qu'affermir l'empire de la barbarie.

Auſſi long-temps que cette religion ſubſiſta dans le Nord, l'uſage des lettres étant donc très-borné, ce n'eſt point un paradoxe de dire qu'on y avoit beſoin de vers, & qu'un poëte étoit un homme néceſſaire à l'Etat. Et s'il falloit un génie particulier & peu commun pour le devenir, comme on va le voir, on comprend que les poëtes devoient être des hommes très-conſidérables & très-eſtimés. Auſſi tous les monumens hiſtoriques du Nord ſont-ils remplis des honneurs que les peuples & les rois leur rendoient, & je ne crois pas que l'hiſtoire de la poéſie faſſe mention d'aucun

pays, ni d'aucun âge plus glorieux pour elle. On voit dans toutes les chroniques, les rois de Dannemarc, de Norvège & de Suède accompagnés d'un ou de plusieurs *Scaldes*; c'est le nom qu'on donnoit aux poëtes. Ils étoient surtout chéris & honorés à la cour de ces princes qui se distinguoient par de grandes actions & par la passion de la gloire. *Harald aux beaux cheveux*, par exemple, leur donnoit dans les festins les premières places sur le banc destiné aux officiers de sa cour. (2) Plusieurs princes leur confioient, soit à la guerre, soit en temps de paix, les commissions les plus importantes. On ne se mettoit point en marche pour une expédition considérable sans en mener quelques-uns avec soi. *Haquin* comte de Norvège avoit avec lui cinq poëtes à cette fameuse journée dont j'ai parlé, où les guerriers de *Julin* furent battus, & l'histoire remarque qu'ils chantèrent chacun une ode pour enflammer le courage des soldats, avant qu'on en vînt aux mains. Mais ils jouissoient d'un autre avantage qui seroit plus envié des poëtes de nos jours. Les poëmes qu'ils composoient à l'honneur

(1) *Voyez* Torf. Hist. Norvég. *T. II. p.* 21.

des héros & des rois leur valoient des préſens magnifiques. On ne voit guères de *Scalde* chanter leurs vers à la cour des rois, ſans en recevoir des anneaux d'or, des armes brillantes, & des habits d'un grand prix. Les égards qu'on avoit pour eux alloient ſouvent juſques à leur remettre la peine des crimes qu'ils avoient commis, à condition qu'ils demanderoient leur grâce en vers; & nous avons encore l'ode par laquelle *Egill* célèbre poëte ſe racheta de la peine d'un meurtre. Enfin la poéſie étoit ſi honorée que des grands ſeigneurs & des rois mêmes s'appliquoient très-ſérieuſement à cet art. *Rognvald* comte des Orcades paſſoit pour un poëte très-habile, & il ſe vante lui-même dans une chanſon qui s'eſt conſervée de ſavoir faire des vers ſur toutes ſortes de ſujets. (1) Le roi *Regner* n'étoit pas moins bon poëte que grand guerrier & navigateur. On a long-temps retenu dans le Nord pluſieurs de ſes vers qui ſe trouvent inſérés dans l'hiſtoire de ſa vie, & l'on ſait qu'il ne la termina pas moins en poëte qu'en héros.

Ce n'étoit pas cependant ſur la nobleſſe

(1) *Voyez* Worm. Litter. Runic. *p.* 195.

de leur extraction qu'étoit fondé le respect qu'on avoit pour la plupart des poëtes. Un peuple qui faisoit tant de choses pour acquérir de la gloire ne pouvoit manquer d'égards pour les talens qui la répandent & la perpétuent, de quelque lieu qu'ils fussent sortis. Un prince ou un guerrier illustre n'exposoit souvent sa vie avec tant d'intrépidité que pour être loué de son *Scalde*, témoin & juge de sa bravoure. On assure en effet que ces gens-là tout poëtes qu'ils étoient ne se permettoient jamais aucune espèce de flatterie, & qu'ils ne louoient les héros & les rois mêmes que sur des exploits bien constatés : aussi prenoit-on le parti de les mener toujours avec soi : c'est ce que fit le brave roi de Norvège *Olaüs Tryggueson*, qui les plaçant autour de lui dans un jour de bataille leur disoit avec fierté : *Vous ne raconterez point ce que vous aurez entendu, mais ce que vous aurez vu*. (1) Ces mêmes poëtes chantoient ensuite leurs vers dans les festins solemnels & les grandes assemblées, au son de la flute ou du luth. (2) Mais le sujet de ces poésies n'étoit pas

(1) *Voyez* Olafs Saga ap. Verel. ad Herv. Sag. pag. 178.

(2) Stephan. in not. ad Saxon. p. 12.

toujours un ſeul événement; comme une victoire, une action généreuſe; c'étoit quelquefois une hiſtoire généalogique de tous les rois du pays depuis les dieux juſqu'au prince régnant qui ne manquoit jamais d'en deſcendre. Ces poéſies étoient, au rapport de *Tacite*, les ſeules annales des Germains. Ils en avoient un grand nombre, & elles n'étoient pas encore totalement oubliées au huitième ſiècle, puiſqu'au rapport d'*Eginhart*, Charlemagne fit mettre par écrit, & *apprit même*, dit cet hiſtorien, *les cantiques barbares & très-anciens où l'on célébroit les actions & les guerres des anciens rois*. Des poéſies du même genre firent auſſi long-temps toute l'hiſtoire des Scandinaves. Un poëte nommé *Thiodolfe* avoit célébré dans ſes vers les exploits de *Harald*, & de trente de ſes prédéceſſeurs : un autre nommé *Eyvind* avoit fait un poëme hiſtorique qui remontoit juſqu'à *Odin*. Telles ſont les ſources où *Saxon* avoit puiſé les détails dont il a rempli ſes ſix ou ſept premiers livres; & il eût pu ſans doute s'en ſervir avec utilité, s'il n'eût vécu dans un ſiècle totalement dépourvu de cette critique ſévère qui ſait épurer les faits de l'alliage des fictions.

Le besoin qu'on avoit des poëtes, l'attrait naturel de cet art, & ceux que lui prêtoient encore les mœurs de ces temps multiplièrent beaucoup le nombre des *Scaldes*. Un ancien manuscrit Islandois nous a conservé une liste de tous ceux qui se sont distingués dans les trois royaumes du Nord, depuis *Regner Lodbrog* jusqu'à *Valdemar II.* (1) Il y en a deux cent trente, parmi lesquels on trouve plus d'une tête couronnée. Mais ce qui n'est pas moins remarquable, c'est qu'ils sont la plupart originaires d'Islande. On s'est déjà sans doute apperçu que cette isle nous a fourni presque tous les anciens monumens historiques qui nous restent des peuples du Nord. Il n'est pas trop aisé d'expliquer comment une nation isolée, peu nombreuse, pauvre & placée sous un ciel si rigoureux, a pu dans des siècles de ténèbres faire briller ce rayon de goût pour les lettres, & s'élever jusqu'à sentir le mérite des plaisirs & de la culture de l'esprit. Pendant qu'ils furent payens, les annalistes des Islandois passèrent constamment pour les plus habiles du Nord. Après avoir em-

(1) *Voyez* Scalda-tal in append. ad Lit. Run. Ol. Worm. *p.* 242.

braffé la foi, ils furent encore les premiers qui fongèrent à débrouiller le cahos des anciennes hiftoires, qui compilèrent les poéfies, donnèrent une forme régulière aux chroniques, & s'appliquèrent à fauver de l'oubli les traditions de la théologie payenne. Si nous étions mieux inftruits de certaines particularités de l'état du Nord dans ces temps reculés, peut-être trouverions-nous la caufe de ce phénomène, ou dans la pauvreté même des Iflandois qui les obligeoit à chercher fortune dans les cours des princes voifins, ou dans les fuccès de leurs premiers poëtes qui auront tout à la fois excité leur émulation, & prévenu les étrangers en leur faveur, ou dans la nature du gouvernement républicain dans lequel le talent de la parole & la réputation de l'efprit & des lumières font le grand moyen de la confidération & de la fortune.

Le ftyle de ces anciennes poéfies eft très-recherché, très-figuré, très-éloigné du langage ordinaire, & par cela même on y trouve beaucoup de grandeur, d'enflure, de fublime & d'obfcurité. Si c'eft le caractère de la poéfie de n'avoir rien de commun avec la profe, fi le langage des dieux doit être tout différent de

celui des hommes, si tout doit y être rendu par des images, des figures, des hyperboles & des allégories, nos Scandinaves étoient sans doute poëtes & de grands poëtes : & cela n'auroit rien de surprenant. La grande poésie appartient plus aux peuples encore sauvages qu'à ceux qui sont civilisés & instruits. L'imagination des premiers est toujours frappée par les grands tableaux de la nature. Leurs passions ne sont point amorties par la contrainte de l'éducation & des loix. Ils sont obligés par la disette des idées & la stérilité de leurs langues d'emprunter de toute la nature des images propres à exprimer leurs pensées. Comment trouveroit-on dans leurs poésies ces termes abstraits, ces idées réfléchies qui mettent tant de froideur dans les nôtres ? Il s'en trouve à peine dans leur conversation la plus familière. Du moment où l'ame se repliant sur elle-même se détache des objets extérieurs, l'imagination perd son énergie, la passion son activité, l'esprit s'arme de sévérité, & demande plus d'idées, & moins de sentimens, la langue devient précise & timide, la poésie n'étant plus inspirée par la passion seule ne l'excite plus que foiblement. On se demande qu'est devenue cette puis-

ſance magique que les anciens lui ont attribuée ? On a raiſon de convenir qu'elle eſt aujourd'hui détruite. La poéſie de nos langues modernes n'eſt plus que du raiſonnement rimé qui parle à l'eſprit, & ne dit preſque rien au cœur. Indifférente à la religion, à la politique, à la morale, elle n'eſt plus à préſent qu'un jeu d'eſprit, & ſi j'oſe ainſi parler, un tour de force qui atteint ſon but quand il a obtenu la froide approbation des connoiſſeurs.

Ce qu'il y avoit dans les anciennes poéſies du Nord de plus propre à remuer, à frapper les eſprits, eſt cela même qui nous paroît aujourd'hui le plus inintelligible, le plus bizarre, & le plus outré. Notre façon de voir & de ſentir eſt ſi différente ! Nous ne voulons que de la clarté & de la juſteſſe. Ils ne demandoient que des choſes fortes & frappantes que nous trouverions aujourd'hui hyperboliques & giganteſques. Ce qui contribue auſſi beaucoup à rendre ces poéſies obſcures pour nous, c'eſt que le langage en eſt tout emprunté de la mythologie de ces temps, mythologie qui ne nous eſt pas familière comme celle des Grecs & des Romains. Au lieu des traits de la fable auxquels ceux - ci

faisoient allusion, un poëte du Nord empruntoit ses images de l'Edda; ainsi il ne désignoit d'ordinaire le ciel qu'en le nommant *le crâne du géant Ymer*, par allusion à une fable qu'on a rapportée ci-dessus. L'arc-en-ciel étoit le *pont des dieux*; l'or, *les larmes de Freya*; la poésie, le *présent*, *le breuvage d'Odin*. La terre étoit indifféremment *l'épouse d'Odin*, *la chair d'Ymer*, *la fille de la nuit*, *le vaisseau qui flotte sur les âges*, *la baze des airs*; les herbes & les plantes étoient *sa chevelure*, ou *sa toison*: un combat étoit appelé un *bain de sang*, *la grêle d'Odin*, *le choc des boucliers*; la mer, *le champ des pirates*, *& la ceinture de la terre*; la glace étoit *le plus grand des ponts*; un vaisseau, *le cheval des flots*; la langue, *l'épée des paroles* &c. Chaque dieu pouvoit être désigné d'une infinité de façons différentes. En un mot il falloit pour être poëte avoit fait une étude particulière de cette langue; aussi avoit-on songé de bonne heure à en composer une espèce de dictionnaire à l'usage des Scaldes, & de leurs lecteurs. *Rognvald* ce comte des orcades dont j'ai parlé, avoit, dit-on, composé un ouvrage de cette espèce, qui, au rapport de *Wormius*, subsiste

encore, & porte le nom de *clef poétique*. (1) Il y en a un autre qui se trouve à la fin de l'*Edda* des Islandois, & qui est intitulé *Scalda*, c'est-à-dire poétique. C'est un recueil d'épithètes & de synonimes tirés des poëtes les plus célèbres, & assez semblable à ceux qu'on met entre les mains des jeunes gens qui s'appliquent à la poésie latine.

Cependant il paroît qu'on faisoit quelquefois des vers dans un style moins recherché, & plus conforme au langage ordinaire. Mais c'étoit seulement lorsque dans une conversation un *Scalde* pour montrer son talent, ou pour faire plus d'honneur à ceux à qui il adressoit la parole lui répondoit par *impromptus*. Cette singulière manière de s'exprimer étoit assez commune, & prouve combien ces peuples faisoient de cas de la poésie. Les chroniques nous ont conservé un grand nombre de ces conversations en vers; il y a même lieu de croire que ces vers qui pouvoient se chanter, & qui se conservoient aisément dans la mémoire, ont souvent été le texte dont la chronique entière n'est qu'un commentaire composé long-temps après. En

(1) Litter. Runic. *p.* 195. *in append.*

effet il n'y a nulle apparence que ces vers ſoient l'ouvrage des auteurs mêmes de ces hiſtoires : ils n'en mettent jamais que dans la bouche des *Scaldes* de profeſſion ; ils ſemblent les citer comme leurs autorités & leurs garants, & nous ſavons d'ailleurs que c'étoit une choſe ordinaire aux *Scaldes* habiles d'inſérer dans le milieu du diſcours des vers compoſés ſur-le-champ. Il y a eu dans le Nord, comme aujourd'hui en Italie & ailleurs, pluſieurs *improviſateurs* célèbres. Ainſi l'on remarque d'un poëte nommé *Sivard*, (1) que quand il parloit en proſe, il ſembloit avoir la langue embarraſſée, & s'énoncer avec peine ; mais qu'il s'exprimoit en vers avec la plus grande facilité, & ſans héſiter un moment. Les hiſtoriens diſent ſouvent d'une manière très-poſitive que ces vers étoient faits & prononcés ſur-le-champ. C'eſt ce qui eſt remarqué pluſieurs fois, par exemple, dans la vie du poëte *Egill* qui obtint ſa grâce d'un roi de Norvège, en lui chantant une ode qui ſe trouve encore, & porte le nom de *Rançon d'Egill* (2).

---

(1) *Voyez* M. Olav. in Epiſt. apud Worm. Litt. Runio.

(2) *Voyez* Torf. H. N. T. II. *pag.* 188. *& ſeqq.*

La même louange eſt ſouvent donnée à un autre *Scalde* plus ancien appelé *Æyvind*, & ſurnommé *la croix des poëtes*, à cauſe de ſes talens ſupérieurs. Toutes les chroniques parlent de ſon extrême facilité à faire des vers, comme d'une choſe connue de tout le Nord.

On ne doit pas en inférer cependant que ces poëtes ne ſe ſoient aſſujettis à aucune règle, ou qu'ils n'en aient connu que de peu gênantes. Il eſt vrai que, ſi l'on en croit *Wormius*, ils ignoroient une de celles dont le joug a toujours paru le plus peſant aux poëtes modernes, l'aſſujettiſſement à la rime. (1) Mais peut-être ce ſavant homme auroit-il dû ſe contenter de dire que les anciens poëtes du Nord n'employoient pas toujours la rime dans leurs poéſies. Il cite en effet dans ce même (2) traité des vers anciens qui ſont rimés & même rimés très-richement. On trouve auſſi deux petites chanſons rimées qui ſemblent avoir été faites avant le dixième ſiècle (3). Il y en a probablement un bien

---

(1) Litt. Run. *p.* 177.
(2) *p.* 105.
(3) *Voyez* Olaf Trygguaſ. Saga. ap. Barthol. antiq. Dan. *p.* 81. *id. p.* 489.

plus grand nombre du même âge qui sont perdues, ou cachées dans des manuscrits que je ne connois point. Depuis ce temps les poëtes ont de jour en jour employé plus fréquemment la rime dans leurs vers. On trouve dans le recueil des monumens publié par M. *Biorner* un poëme assez long qui, suivant la conjecture de l'éditeur, doit être du douzième ou treizième siècle; non-seulement ce poëme est rimé d'un bout à l'autre avec la plus grande exactitude, mais les vers semblent même se rapprocher beaucoup par la mesure de ceux que nous appelons *héroïques*, ou *alexandrins*. Quelques personnes ont avancé que l'usage de la rime étoit extrêmement ancien chez les peuples Celtes; c'est ce dont il est difficile de donner des preuves bien solides: cependant la chose devient assez vraisemblable quand on considère que les Scandinaves la connoissent depuis long-temps, & qu'il n'y a nulle espèce de cadence plus simple ni plus facile à saisir.

Il n'est pas aisé de savoir en quoi consistoit le méchanisme & l'harmonie des anciens vers non rimés. Les savans qui ont fait une étude particulière de la langue dans laquelle ces vers sont

écrits, croient remarquer dans quelques-uns la meſure des vers Saphiques dont pluſieurs poëtes Lyriques Grecs, & *Horacé* ont fait un grand uſage. (1) Dans d'autres il ſemble que le poëte ſe ſoit fait une loi de commencer les deux premiers vers de chaque ſtrophe par les mêmes lettres, & de ne faire des vers que de ſix ſyllabes. Ailleurs on croit appercevoir que les lettres initiales des vers ſe répondent de diverſes manières, ſoit dans la même ſtrophe, ſoit dans des ſtrophes différentes. Les plus habiles aſſurent que les poëtes inventoient ſans ceſſe de nouveaux genres, & ils en comptent au moins cent trente-ſix. (2) Il faut laiſſer à la patience qui les a comptés le ſoin d'expliquer en quoi chacun conſiſtoit.

Ce goût pour les choſes compliquées & difficiles s'étendoit aux allégories & aux énigmes de tout genre. On voit ſouvent dans les anciennes chroniques des princes ou des guerriers illuſtres ſe propoſer des énigmes, & ſtatuer une peine pour celui qui ne pourroit les expliquer. Le roi *Regner* dans ſa pre-

(1) Dalin Svea. R. hiſt. Liv. 8.
(2) Worm. app. Litt. Run. *p.* 165. *rec. édit.*

mière entrevue avec cette belle bergère dont j'ai parlé lui propoſa des énigmes pour ſavoir ſi ſon eſprit répondoit à ſa beauté. Un autre roi nommé *Eric* ſe rendit célèbre pour avoir ſu réſoudre ſur-le-champ trente énigmes qu'*Odin* lui-même étoit venu lui propoſer, à ce qu'on prétendoit, ſous la forme d'un nommé *Geſt* qui paſſoit pour être fort verſé dans cet art. Ces énigmes ſe trouvent encore dans un ancien roman Iſlandois, (1) & à la réſerve de quelques-unes qui ſont aſſez ingénieuſes, elles ſont ou inintelligibles, ou fondées ſur de pures équivoques de mots. Les poëtes ne s'étoient pas bornés à ce ſeul genre. Dès les plus anciens temps il eſt fait auſſi mention de logogryphes, & d'autres jeux d'eſprit plus frivoles encore, & pour leſquels nous n'avons heureuſement pas même des noms. Quelques-uns ont dû couter beaucoup de travail, & tous ſuppoſent dans leurs inventeurs une ſubtilité & une patience qu'on n'attendroit pas d'un peuple de ſoldats.

A l'égard des anciennes poéſies, ce qu'il importe le plus d'en connoître,

(1) *Voyez* Hervarar ſaga. *c.* 15.

c'eſt le ton, les mœurs, & le goût qui y régnent: quelques-unes offrent en effet une image fidelle & naive de la façon de penſer de ces anciens temps; mais elles ſont ſouvent difficiles à entendre, & plus encore à traduire. Cependant pour ſatisfaire la curioſité des lecteurs qui aiment à puiſer dans ſes véritables ſources la connoiſſance des mœurs & de l'eſprit d'un peuple, j'ai eſſayé de rendre en françois les morceaux de l'ancienne littérature du Nord qui m'ont paru les plus propres à ce deſſein. Ces traductions avec les notes néceſſaires pour les entendre ſerviront de ſuite & de preuves à cette introduction.

Il ne me reſte plus qu'un mot à dire pour la terminer. Quand la vérité des faits eſt ſolidement établie, on peut ſans inconvénient propoſer des conjectures ſur les cauſes. J'ai repréſenté les anciens habitans du Nord d'après des faits de ce genre. Je n'ai fait que rapprocher & laiſſer parler ces faits: mais de la connoiſſance des mœurs de ces peuples ne pourrions-nous point remonter à préſent aux cauſes générales de leur caractère? Il ne ſemble pas impoſſible de reconnoître ici & de ſuivre la marche de la nature. Une grande abondance de ſang

& d'humeurs, des fibres fortes & peu mobiles, une vigueur inépuisable constituoient le tempérament des Scandinaves & des Germains, comme celui de tous les peuples sauvages qui vivent sous un semblable climat. (1) De-là cette violence, cette impétuosité de leurs passions, quand elles étoient enfin allumées, & dans les temps de calme ce caractère sérieux, phlegmatique, indolent. Les exercices de la guerre & de la chasse qui ne sont que des fatigues pour des hommes foibles n'étoient pour eux que des plaisirs, des moyens de sortir de l'engourdissement, & de se donner un mouvement agréable & même nécessaire. Leur goût pour ce genre de vie, effet du tempérament, fortifioit à son tour la cause qui l'avoit produit. Ainsi robustes par le don de la nature,

(1) *Sub septentrionibus nutriuntur gentes immanibus corporibus, candidis coloribus, sanguine multo, quoniam ab humoris plenitate, cœlique refrigerationibus sunt conformati..... Sanguinis abundantia ferro resistunt sine timore... Qui refrigeratis nascuntur regionibus ad armorum vehementiam paratiores sunt, magnisque viribus ruunt sine timore, sed tarditate animi refrigantur. Vitruv. L. VI.* Les témoignages des anciens ne nous manquent point sur ce sujet. Ce que *Vitruve* dit ici n'est que l'expression de l'opinion générale.

endurcis par l'éducation, le ſentiment qu'ils avoient de leur courage & de leurs forces devoit dominer dans leur caractère. Un homme qui penſe n'avoir rien à redouter ne peut ſouffrir aucune eſpèce de contrainte; il ne ſauroit ſe ſoumettre à une autorité arbitraire qu'il ne voit fondée que ſur un pouvoir qu'il peut braver impunément. Comme il ne ſe croit obligé de ménager perſonne, il n'eſt ni diſſimulé, ni artificieux, ni menteur. Ces défauts procédant de la crainte, il les regarde même comme les plus honteux de tous. Il eſt toujours prêt à repouſſer la force par la force; il n'eſt donc ni ſoupçonneux, ni défiant; il n'attaque qu'ouvertement, ennemi déclaré de ſon ennemi, confiant & vrai avec les autres, généreux, magnanime même quelquefois, parce qu'il place ſon intérêt le plus cher dans l'idée qu'il prend & qu'il donne de ſon courage. Il ne s'aſſujettit pas volontiers non plus aux occupations qui exigent plus d'aſſiduité que d'action, plus d'application d'eſprit que de mouvement du corps, parce qu'un exercice modéré ne ſuffit pas pour donner à ſon ſang & à ſes fibres le degré d'agitation qui le met à ſon aiſe. De-là ce dégoût pour les arts;

& comme les passions cherchent toujours à se justifier, de-là ce préjugé qui y attache du mépris. La guerre devient donc alors la seule profession qu'il puisse exercer avec plaisir. Les fréquentes & extrêmes vicissitudes de ce métier, ses fatigues, ses dangers sont les seules choses qui puissent lui donner les secousses violentes & continuelles dont il a besoin. Si l'on suppose après cela une société entière composée d'hommes pareils, quelle émulation de courage ne doit pas y naître? Le désir de se distinguer si naturel aux hommes de toutes les nations, n'ayant que ce seul objet chez celle-ci, avec quelle ardeur ne le poursuivra-t-elle pas? Devenue ainsi dominante & universelle la passion des armes donnera bientôt son caractère à la religion, dictera les loix, formera enfin les préjugés & les opinions qui décident de tout parmi les hommes.

Mais, dira-t-on, si le climat fut le principe des mœurs & du caractère des anciens peuples du Nord, la cause restant toujours la même, pourquoi l'effet a-t-il changé? Cette difficulté n'est que spécieuse: je l'ai déjà remarqué, une nation ne céde aveuglément à l'empire du climat que dans les temps de

ſon enfance, pendant qu'ignorante & ſauvage elle n'obéit qu'à l'inſtinct, & ne connoît qu'une façon de vivre, de voir & de penſer. Quand enfin des ſiècles d'expérience & de réflexions ont développé ſa raiſon, quand elle a des légiſlateurs qui par les ſeules forces de leur eſprit, ou par l'emprunt des lumières étrangères ſe ſont élevés juſqu'à ſentir la néceſſité d'un changement, alors des principes d'un ordre nouveau viennent partager l'empire des cauſes phyſiques, le combattre & quelquefois en triompher. Tel fut pour le Nord le moment où le chriſtianiſme y fut annoncé, moment qui même à ne le conſidérer qu'en philoſophe doit être regardé comme l'aurore des jours heureux qui devoient y luire dans la ſuite. En effet cette religion tendant à corriger l'abus d'une liberté effrenée, à proſcrire les diſſentions ſanguinaires des particuliers, le brigandage & la piraterie, adouciſſant la férocité des mœurs, exigeant une certaine connoiſſance des lettres & de l'hiſtoire, rétabliſſant dans ſes droits une partie de l'humanité qui gémiſſoit ſous un dur eſclavage, faiſant naître le goût d'une vie plus paiſible, & l'idée d'un bonheur moins dépendant des ſens, forma, pour

ainſi dire, le germe du nouvel eſprit qui s'eſt développé dans les âges ſuivans, & auquel les ſciences & les arts qui ne tardèrent pas à le ſuivre donnèrent encore plus d'efficace & d'activité.

Fin du Tome premier.

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans ce volume.

Fin de la Table du Tome premier.

